





Les Fleurs du  
Diabie

## DE LA MÊME AUTEURE

*Les Secrets du cylindre*, Éditions du Citron Bleu, mai 2013.

*Résurgence*, Éditions du Citron Bleu, octobre 2015, réédition  
en 2019.

Isabelle Bruhl-Bastien

# Les Fleurs du Diable

roman

*Lacoursière Éditions*

*Lacoursière Éditions*

A-138 rue Saint-Vincent  
Sainte-Agathe-des-Monts  
Québec, Canada  
J8C 2B2  
Téléphone :  
(+1) 514 601 2579

© Lacoursière Éditions, 2022. Tous droits réservés

ISBN version brochée : 978-2-925098-99-7

Dépôt légal : Premier trimestre 2022

Imprimé par Lightning Source France

« Les pervers n'ont jamais honte puisque pour eux, l'autre n'existe pas, c'est un pantin qui n'est là que pour leur propre plaisir. »

**Boris Cyrulnik**

*Mourir de dire : La honte*



La pluie giflait le visage de la jeune femme. L'atmosphère pesante et le ciel assombri amplifiaient l'état de profonde déprime dans lequel elle se trouvait. Elle eut des haut-le-cœur, sans doute l'alcool qu'elle avait consommé en quantité déraisonnable. Ses larmes se mêlèrent à l'eau qui ruisselait sur ses joues. Des mèches de cheveux se plaquèrent devant ses yeux. Elle ne voyait plus où elle mettait les pieds, mais ça n'avait plus d'importance, l'essentiel pour elle étant cette voie ferrée qu'elle longeait. Elle dut s'arrêter pour vomir. Elle avait mal aux tripes. Outre l'alcool ingurgité, elle vomissait sa vie. Bientôt elle ne souffrirait plus. Toute son histoire défilait à grande vitesse devant ses yeux. Elle n'en pouvait plus. Elle buta sur une pierre, manqua de tomber, se figea sur place car au loin elle entendit ce qui la délivrerait du calvaire enduré depuis tant d'années. Une boule à la gorge l'empêchait de respirer correctement.

Respirer... dans un instant elle n'en aurait plus besoin ! Quelques interrogations la tourmentèrent : *Est-ce que ça va me faire mal ? Vais-je mourir sur le coup ? Et si je me rate ?* Plus le bruit se rapprochait, plus elle appréhendait. Il arriva vite, très vite. Ce n'était pas plus mal, elle aurait moins le temps de réfléchir. Elle se positionna tout au bord de la voie. Une petite voix intérieure lui cria : *Arrête de penser pauvre idiot, et laisse-toi tomber !*

— J'aurais dû boire plus de vodka et avaler des comprimés ! marmonna-t-elle

Le train arriva, elle vit le bout de son nez. Elle ferma aussitôt les yeux, se pencha en avant afin de se laisser choir sur la voie. En une fraction de seconde, elle sombra dans un chaos. Elle ne comprit plus ce qui se passait, elle ne vit rien. Son corps avait-il été happé, déchiqueté ? Elle pensait qu'après la mort, elle flotterait. Elle imaginait vraiment que ce serait autre chose. Où était le tunnel au bout duquel la lumière était censée se trouver ? Pourquoi ne percevait-elle pas la légèreté que certains décrivent lorsqu'ils ont vécu une expérience de mort imminente ? Auraient-ils menti ? Une terrible douleur au niveau du bras et de l'épaule la rappela à la réalité. Elle n'était

pas morte ! Elle avait raté son coup ! Son copain avait raison, c'était une incapable ! Même son propre suicide était un échec ! Au milieu de ses larmes, elle hurla, tant la souffrance morale lui déchirait les entrailles :

— Je suis nulle ! Que s'est-il passé ? J'étais certaine de m'être élancée pourtant ! Qu'est-ce qui m'a retenue ?

La douleur lui arracha un nouveau cri. Elle tourna la tête non sans crainte, car elle pensait être amputée de son bras. Non, il était toujours là. Elle leva la tête et découvrit une femme à ses côtés. Elle crut rêver. Elle cligna des yeux, la dame était toujours présente. Que faisait-elle là ? Petit à petit ses idées se remettaient en place. Elle finit par comprendre.

— Je suis désolée pour le bras ! J'espère que je ne t'ai pas démis quelque chose. Il faut dire que je n'y suis pas allée de main morte !

Un large sourire illuminait le visage serein de cette inconnue. La jeune femme évalua l'âge de l'intrigante. Elle devait avoir une cinquantaine d'années. Il lui semblait la connaître, pourtant elle était persuadée ne jamais l'avoir rencontrée. La scène était surréaliste. Cette femme l'avait empêchée de commettre l'irréparable et elle s'excusait de lui

avoir démonté l'épaule. Mais ce que la jeune fille ressentait surtout, était une colère noire envers sa sauveuse. Pour qui se prenait-elle et de quoi se mêlait-t-elle ? Folle de rage, elle la fusilla du regard. Dans son esprit, encore embrumé par les vapeurs de vodka et le choc des minutes écoulées, des insultes à son égard émergèrent. Elle se laissa tomber sur le sol caillouteux. Par chance, la pluie avait cessé et le soleil caressait d'un timide rayon le corps tremblant de la désespérée, qui éclata en sanglots tant elle se sentait impuissante :

— Pourquoi le sort s'acharne-t-il contre moi ? Je ne demande qu'une chose, qu'on me fiche la paix ! Et il faut toujours que quelque chose ou quelqu'un se mette en travers de mon chemin !

— Pour ce qui est de la tentative, je pense être arrivée au bon moment. Il y a d'autres alternatives que de mettre fin à ses jours !

— D'autres alternatives ? Tu parles ! Ça fait longtemps que j'ai arrêté d'y croire ! Laissez-moi tranquille ! Je veux rester seule ! Je n'ai pas besoin de vous !

— Moi, si !

— Comment ça, je ne comprends pas ?

— Nos chemins ne se sont pas croisés par hasard.

La dame approcha la main de sa tête et lui caressa les cheveux. Mais d'un geste brutal, la jeune fille lui repoussa le bras en hurlant :

— Vous comprenez le français ? Dégagez ! Oust !

Un silence pesant succéda à la colère. L'intrigante s'assit sur une grosse pierre et scruta le paysage au-delà de la voie ferrée. Les minutes passèrent, le malaise s'accrut. La jeune fille toujours nauséuse se leva et courut vomir une nouvelle fois dans les taillis. Puis, elle s'approcha de la dame en tenant son bras qui la faisait souffrir.

— T'as rien d'autre à faire ?

L'inconnue resta impassible, immobile, hermétique aux agressions verbales.

— Mais t'es complètement tarée ! Tu t'es enfuie d'un asile psychiatrique ? Hein ? C'est ça ?

Toujours aucune réponse. Elle découvrit cependant des perles glisser le long de ses joues. La jeune femme ressentit une honte de l'avoir ainsi maltraitée. Après tout, elle avait cru bien faire en lui sauvant la vie. Alors que cette dame l'avait empêchée de se jeter sous un train, elle l'assénait de noms

d'oiseaux. Cependant, son silence l'agaçait. Comme dit le vieil adage : « Qui ne dit mot consent ! » Elle n'était peut-être pas loin de la réalité. La vieille était-elle maso au point d'aimer ça ? Cette idée la fit sourire.

— Je suis désolée pour les horreurs que je viens de te dire. C'est tout moi ça ! Quand je suis énervée je dis n'importe quoi. Et pour être sincère, j'ai un peu bu tout à l'heure, pour me donner du courage.

— Je sais ! Ton haleine empeste !

— Maintenant explique-moi ce que tu fais ici ? Comment as-tu pu me sauver alors que j'étais persuadée être seule avant l'arrivée du train ? Et enfin, qui es-tu ?

La femme éclata d'un rire sincère. Elle tourna son visage vers la jeune femme, lui sourit, posant sur elle un regard de tendresse.

— Que de questions auxquelles je n'ai pas de réponse. Quant à comment je m'appelle, eh bien disons.... tu peux m'appeler...

— Comment hésiter à répondre à une question aussi basique ? Tu sais comment tu t'appelles oui ou non ?

— Évidemment, mais je préfère que tu m'appelles...  
Marianne !

— Comme tu veux ! Tu es vraiment bizarre !

Marianne lui sourit et approuva sa remarque avant de se lever. Elle tendit la main à la jeune fille avec assurance.

— Je suis ravie de faire ta connaissance et surtout d'être arrivée au bon moment. Mais à présent je dois te laisser. J'ai des tas de choses à faire. Et j'ai d'autres personnes à accompagner !

La jeune tourmentée qui pourtant n'aspirait qu'à une chose, rester seule, tenta de la retenir par crainte de l'abandon.

— Et si je recommence avec le prochain train ?

— Pas de risque. Je sais que tu n'as plus envie de mourir ! Au revoir et sans doute à bientôt !

— Comment ça à bientôt ? On ne se connaît pas, je ne sais même pas où tu habites ni ce que tu fais !

— Je te l'ai dit, il n'y a pas de hasard. Prends soin de toi !

Marianne s'éloigna, sans se retourner. Restée seule, la jeune femme l'observa jusqu'à un virage où l'inconnue sembla disparaître dans la forêt toute proche. Ses paroles résonnèrent dans son esprit : *Je sais que tu n'as plus envie de mourir !* Le pire, c'est que cette personne avait raison. Elle n'avait plus envie de mettre fin à ses jours. Il s'était joué quelque chose lors de cette rencontre, mais elle ne savait pas quoi. Qui était cette étrange

créature ? Se pouvait-il qu'il s'agisse de son ange gardien ?

2

L'agenda sous les yeux, je pose mon doigt sur le nom de mon prochain rendez-vous, Séraphine Carmillet. Je range la fiche de mon précédent patient et en prends une vierge avant d'accueillir cette nouvelle personne. Je balaye du regard mon cabinet afin de vérifier que tout est en ordre. Une manie que j'ai depuis bientôt vingt ans que j'exerce. Sans doute un TOC (Trouble Obsessionnel Compulsif). Pour une psychiatre ce n'est pas banal, mais je me dis que je suis humaine et que j'ai bien le droit d'avoir mes petits travers, tant que ce n'est pas handicapant. Je souris avant de me diriger vers la porte qui donne sur la salle d'attente. Deux personnes sont assises, chacune à un bout de la pièce. L'un de mes patients est, comme à son habitude, très en avance. Le nez chaussé de lunettes aux verres épais, les jambes croisées, l'homme est plongé dans la lecture d'un magazine. Une manière de se donner une certaine contenance. L'autre personne est une femme, d'une trentaine d'années. Blonde, les cheveux remontés en queue de cheval,

elle est très pâle et mince.

— Madame Carmillet ?

Elle se lève et s'approche. Sa démarche est hésitante. Je lui montre l'entrée de mon cabinet et la laisse passer devant moi. Je lui propose de s'installer sur le fauteuil club en cuir dans un coin de la pièce et je m'installe près d'elle sur une chaise en plastique orange *vintage*, un clin d'œil de décoration décalé dans cet univers classique.

La jeune femme semble très mal à l'aise, mais cette attitude est tout à fait courante, surtout lors d'une première visite. Je remarque quelques tremblements au niveau de sa mâchoire et son regard est fuyant. J'ai toujours à portée de main des patients une boîte de mouchoirs en papier, car je sais que très souvent des larmes de désespoir ou d'émotion déferlent d'une manière incontrôlée.

Fiche et stylo à la main, je lui souris en lui demandant ce qui l'amène. La voix rauque, le menton tremblotant, elle me répond qu'elle n'en peut plus. Elle éclate en sanglots et se mouche bruyamment. Quelques minutes s'écoulent avant qu'elle ne s'apaise. Puis elle me conte son histoire.

Son mari l'a quittée alors qu'elle venait de démissionner.

Elle occupait un poste d'assistante de direction dans une entreprise d'événementiel, mais la charge de travail étant très importante et son employeur trop pressant, à la limite du harcèlement, elle était en plein *burn out*. Sa démission, en accord avec son époux, devait lui permettre de faire le point sur sa carrière et de s'investir dans un autre projet qui lui tenait à cœur depuis quelques années, une formation en *relooking*. Mais cette séparation l'a anéantie tant sur le plan psychologique que financier. La blessure est d'autant plus profonde que son mari est parti avec sa meilleure amie. Le divorce est imminent. Bafouée, elle se sent désemparée, au bord du précipice. Elle n'a plus goût à rien. Sa mère, tout comme son médecin, lui a conseillé de consulter un psychiatre et c'est naturellement qu'elle a pris rendez-vous avec moi. Elle cesse de parler et observe le décor du cabinet.

— C'est joli ! Je me sens bien dans cet environnement, en confiance ! C'est très apaisant !

Je la remercie de son compliment, mais très vite je l'encourage à se dévoiler davantage. Elle se lance alors dans une diatribe contre son bientôt ex-époux, dont la noirceur du tableau ne donne guère envie de faire la connaissance. Si tous

les propos de la jeune femme sont exacts, ce dont je ne doute pas un seul instant, cette séparation me paraît être une bénédiction pour elle. Mais je m'abstiens de tout commentaire ou jugement. Je garde ma place et je l'écoute, telle est ma fonction. Elle pleure à nouveau. Je la laisse reprendre ses esprits.

Il n'en était sans doute pas à sa première trahison. Il lui arrivait fréquemment de sortir sans elle et de découcher. Pourtant, il était jaloux à l'excès. À peine adressait-elle la parole ou souriait-elle à un homme qu'il lui en faisait le reproche. Alors qu'il devait être en séminaire durant une semaine, la jeune femme avait croisé l'un de ses collègues, surpris de la rencontrer, puisque selon lui, elle était censée être en vacances avec son mari. En effet, celui-ci avait posé des congés et avait annoncé à qui voulait l'entendre qu'il partait avec « la femme de sa vie » à Deauville. Folle de rage, elle l'avait appelé pour le tester et lui avait demandé comment se passait son séminaire. Il l'avait fait répéter plusieurs fois, car il n'entendait rien. Il lui avait dit qu'il était dans un café avec des collègues, fatigué par sa journée de travail. En arrière-plan, elle entendait un air de jazz et un rire féminin. C'est alors qu'elle avait souhaité s'en ouvrir à sa meilleure amie. Au bout du fil, le même morceau de

musique et la voix gênée de son amie lui avait fait l'effet d'une douche glacée. La prise de conscience de cette double trahison l'avait achevée. La douleur était intense. Cette semaine de réjouissances achevée, ils auraient des comptes à lui rendre. Par moment, elle était envahie d'un immense doute. Peut-être s'agissait-il d'un pur hasard et qu'elle se faisait des idées. Mais très vite, elle réalisa que les deux amants se moquaient d'elle, ce qui accentua son chagrin et sa haine. Elle avait parfois des envies de meurtre. À d'autres moments, elle souhaitait en finir et mourir. Elle jouissait presque à l'idée que le couple maudit la découvre morte au domicile conjugal, avec dans sa main une lettre visant à les culpabiliser jusqu'à la fin de leurs jours. Mais elle n'eut pas le courage de passer à l'acte. Au retour de l'infidèle, une scène terrible avait éclaté entre les époux. L'homme avait fini par lui avouer sa liaison avec Valérie, dont il était amoureux. Il lui avait alors déclaré que le divorce était la solution la plus raisonnable.

Ma patiente se libère tant par la parole que par les larmes. Avec discrétion, je regarde l'heure à ma petite pendule posée sur une étagère. Le temps est écoulé. Je profite d'un moment de répit dans le monologue de la jeune femme pour lui

proposer un nouveau rendez-vous. Elle me sourit en frémissant. Elle est si fragile que j'espère qu'elle ne fera aucune bêtise d'ici là. C'est toujours mon appréhension. Je pourrais lui prescrire des antidépresseurs, mais je n'ai recours à cette voie-là qu'en dernier lieu. Je suggère de la revoir deux semaines plus tard. Je songe espacer les rendez-vous en fonction de son état. Elle me règle la consultation et me serre la main. Avant de sortir, elle se retourne. Ses yeux verts, rougis par les larmes, la voix chevrotante, elle me remercie de mon écoute. Ce que je lis dans son regard à ce moment précis est indéfinissable. Jamais, depuis que j'exerce, je n'ai ressenti un tel frisson me parcourir comme à cet instant. Je ne reconnais pas le signal envoyé par mon corps, ce qui me perturbe. Un sentiment désagréable m'envahit. Peut-être que je me fais des idées. Je me sens déstabilisée. Il ne s'agit pas d'une attirance physique, ni d'un transfert, auquel cas, je me permettrais de la diriger vers un confrère. Je décide de ne pas la raccompagner jusqu'à la sortie, afin d'éviter qu'elle ne perçoive mon trouble. Je range sa fiche et prends celle de mon prochain patient que je viens chercher dans la salle d'attente.

— Monsieur Brignard, c'est à vous.

L'homme pénètre dans mon cabinet. Avec son regard de

fouine, il scrute l'espace et se dirige à petits pas vers le fauteuil. Cet habitué s'installe en me fixant droit dans les yeux. Dès qu'il commence à s'exprimer, son visage se ferme et son regard devient fuyant. Ce patient vient depuis plus de deux années. Âgé de 62 ans, il vit avec sa mère, bien que son état jugé préoccupant justifierait un internement à temps complet dans un centre spécialisé. Mais la vieille dame refuse son placement. Il souffre de troubles du comportement, très proches de la schizophrénie, qui peuvent aller jusqu'à des accès de violence. La mère en avait fait les frais. Il l'avait bousculée violemment en hurlant. Elle avait chuté, s'était cassé le col du fémur, et souffrait de quelques contusions. Elle avait dû être hospitalisée. La pauvre femme est veuve depuis dix ans. Le corps de son mari avait été retrouvé dans sa voiture. Il s'agissait d'un homicide. Le fils était le premier suspect. Mais, faute de preuves, aucune poursuite judiciaire n'avait été engagée contre lui. À l'époque, l'affaire avait fait la une des journaux locaux. Je m'en souvenais très bien lorsque Madame Brignard avait pris rendez-vous pour son fils, sur les conseils du médecin traitant. L'homme, hospitalisé en psychiatrie à plusieurs reprises, ne souhaitait plus voir aucun médecin psychiatre de sexe masculin. Il a accepté de

se faire soigner, à la seule condition que ce soit par une femme. Des traumatismes remontent à l'enfance. Son père était violent aussi bien avec lui qu'avec son épouse. Les brimades et les gifles l'ont accompagné dès son plus jeune âge.

Il m'avoue régulièrement qu'il est effrayé par ses propres pulsions violentes. Il se sent « comme son père ». Lors de mon diagnostic clinique, j'ai noté qu'il souffrait de délire paranoïde. Il me disait entendre une voix, qu'il reconnaissait être celle de son père. Cette voix le poussait à vociférer toutes sortes d'injures envers sa mère, ou encore à l'encontre des voisins et des passants.

Il souffre d'angoisses excessives, toujours liées à la mort et à l'abandon. Ses nuits sont habitées de cauchemars où il se voit massacrer une femme. Face à son état clinique, je n'ai pas d'autres choix que de lui prescrire des neuroleptiques. Lors de ce rendez-vous, je fais face à son mutisme. J'essaie d'engager la conversation, même sur des sujets insignifiants, mais je n'ai aucun succès. Je laisse passer un peu de temps, puis soudain il s'approche de moi, me fixe, passe la langue sur ses lèvres adipeuses, avant de s'exclamer :

— Elle est belle !

Je suis surprise par ses paroles.

— Qui donc ?

— La femme qui était juste avant moi !

Comme lors de chaque consultation, son attitude m'angoisse. Je lui propose un prochain rendez-vous mettant fin à l'entretien, qui n'en était pas vraiment un. Je me demande si je vais poursuivre la thérapie avec lui. Je suis tentée de le diriger vers un confrère, mais je connais déjà la réponse de mon patient : « Non ! Je veux être suivi par une femme. Je veux que ce soit vous ! » Il me serre une main moite, avant de partir. Je suis ravie que la journée se termine. J'ai eu mon compte d'émotions.

### 3

Après ces rendez-vous à écouter les problèmes des uns et des autres, retrouver ma vie privée et surtout mon compagnon m'apaisent. D'autant qu'il m'a préparé un délicieux dîner.

Cela fait dix mois que nous vivons ensemble. Nous nous sommes rencontrés par l'intermédiaire d'un site spécialisé. Alors que j'aidais mes patients à retrouver confiance en eux, à

s'aimer pour mieux aimer et être mieux aimé, j'étais incapable d'en faire autant. Depuis plusieurs années, je vivais des expériences sentimentales désastreuses. Peut-être que j'étais trop exigeante envers l'autre et surtout avec moi-même. Toute relation intime me fait peur. Crainte de l'engagement, mais plus certainement de l'abandon, sentiment qui remonte à l'enfance. Avant de devenir psychiatre, durant mes longues années d'études, j'ai effectué un travail sur moi. Il s'agit d'une condition sine qua non pour exercer. Il est inconcevable de prendre des personnes en thérapie en étant soi-même cabossé.

Le travail sur moi se poursuit puisque régulièrement je rencontre un confrère. Ce qui me permet aussi d'échanger sur certains cas cliniques, notamment sur des difficultés que je peux rencontrer avec mes patients.

Ainsi, je devais réagir face à ce sentiment de solitude qui m'habitait. Mais je n'avais ni le temps, ni l'envie de sortir pour rencontrer du monde et faire des connaissances. J'aimais aller à l'essentiel. La formule site internet me convenait bien. J'avais échangé avec quelques hommes. Certains semblaient correspondre à ce que j'attendais. J'ai choisi de dîner avec trois d'entre eux, mais je n'ai pas été convaincue. Je pensais tout

stopper, lorsqu'un homme m'a envoyé un message surprenant par sa franchise : « Bonjour. Des amis m'ont inscrit sur ce site, bien malgré moi. Personnellement, je trouve cela stupide, mais je suis très curieux et surtout je ne veux pas les décevoir. Chaque jour, ils me demandent si j'ai affiné mes recherches et où j'en suis. Je leur réponds que je n'ai pas de temps à perdre avec ces bêtises et que si je dois rencontrer quelqu'un ce ne sera pas en passant par internet ! Mais face à leur insistance, je n'ai pas d'autre choix que de rencontrer au moins une fois une personne, pour qu'ils me laissent tranquille ensuite. Que diriez-vous que nous dînions ensemble ? Je sais, c'est un peu direct, j'imagine que les autres hommes discutent avec vous avant, histoire de faire connaissance. Mais je me dis que tout ça n'est que foutaise, car derrière son clavier et son écran, il est facile de raconter n'importe quoi. Moi j'ai besoin de discuter en face d'une personne, de voir sa réaction, son regard, d'entendre sa voix. De tous les profils que j'ai pu visiter, vous êtes la seule personne avec qui j'aurais envie d'échanger... et rien d'autre, je vous rassure tout de suite ! Oups ! Ma déclaration est maladroite. Je ne doute pas que vous soyez attirante. Qu'en dites-vous ? Je comprendrais que vous

m'envoyiez balader sur le champ ! D'ailleurs c'est ce que je ferais si je recevais un tel message. Je me trouve minable ! Alors peut-être à une autre fois, sinon, je vous souhaite bonne chance dans vos recherches ! Cordialement. Bon, ça fait un peu trop administratif... J'ose donc un : Bises. »

Je me souviens avoir ri en découvrant le message. Je n'en croyais pas mes yeux. Je dois même avouer avoir prononcé : « Qu'est-ce que c'est que cet énerguemène ?! » Qui pouvait bien se cacher derrière de tels propos ? Moi aussi j'étais curieuse. Son profil indiquait qu'il était artiste peintre, divorcé, qu'il partageait sa vie avec son chat, un matou noir et blanc. J'ai tenté une réponse. Je cherchais ce que j'allais lui écrire. J'ai tapé une phrase que j'ai aussitôt effacée, tant je la trouvais fade et dénuée de sens. Je devais jouer la transparence, avec toutefois un brin de désinvolture. J'ai commencé par lui expliquer que moi non plus je ne croyais guère aux rencontres virtuelles et que, comme lui, je préférais largement un vis-à-vis. Seul le manque de temps m'empêchait de procéder autrement. En dehors du cabinet, il m'était difficile d'avoir une vie personnelle, de sortir et donc de rencontrer des personnes autres que celles que je côtoyais dans mon milieu professionnel.

Ainsi, j'avais accepté son invitation à dîner, juste pour faire connaissance... et rien d'autre. Je voulais bien lui rendre ce « service ». Il pourrait ensuite raconter à ses amis qu'il avait partagé un repas avec une femme par le biais du site et que cela confirmait son point de vue initial. Pour ma part, j'étais persuadée que ce tête-à-tête serait un fiasco. Nous allions nous contenter du plat de résistance, sans prendre le dessert, tant nous trouverions l'autre rasant. Je partais avec des a priori. Ce n'était donc pas gagné.

Nous avons convenu de nous rencontrer le samedi suivant. Rendez-vous avait été pris vers 20 heures au centre de Dijon, dans un restaurant dans lequel je n'avais jamais eu l'occasion de me rendre. Aucun de nous n'avait mis de photos sur son profil, pourtant le site le permettait. Un parti pris peut-être risqué, mais qui permettait de s'intéresser à la personnalité du candidat potentiel, davantage qu'au physique. J'étais arrivée la première, telle que je m'étais décrite : je portais un corsage rouge et un pantalon noir en cuir. Mes cheveux étaient bruns, lisses et mi-longs, mes yeux noisette. Je lui avais précisé mon âge, 49 ans. Quelques minutes plus tard, un homme était entré et là, j'ai cru rêver. Le docteur House venait de pénétrer dans

l'établissement, enfin le sosie de Hugh Laurie. Mince, mal rasé, châtain foncé grisonnant, les joues creuses, en chemise blanche et jean, il avait balayé la salle d'un regard sombre. Après m'avoir repérée, il s'était approché. Il semblait mal à l'aise. J'avais envie de lui demander de cacher sa joie, tant il avait le visage fermé. Peut-être avait-il été déçu en me découvrant. Il s'attendait certainement à une femme plus sexy. Il s'était installé en face de moi. Je le trouvais irrésistible. Mais je ne devais pas me laisser piéger par son physique. Au fond de moi, je pensais : « Un petit sourire ne serait pas de trop ! » Avait-t-il lu dans mes pensées ? Il m'avait décroché un sourire à tomber à la renverse. Je craquais définitivement pour cet homme ! Je découvrais que ses yeux, sombres à son arrivée, étaient bleus. La soirée s'était passée à merveille. C'était trop beau pour être vrai. Non seulement il était mignon, mais en plus il était intéressant et drôle, ce qui ne gâchait rien. J'ai passé une soirée de rêve et finalement une nuit très chaude. Nous ne nous sommes plus séparés. Mon bel étalon est entré dans ma vie, pour mon plus grand plaisir, celui de mon corps et de mon esprit. L'expression « grimper au rideau » ne faisait pas partie de mon répertoire car cela me paraissait une image stupide et grossière. Dès lors,

elle a un sens pour moi, bien que je n'aie pas de rideaux à mes fenêtres. Ma vie a pris une nouvelle saveur, plus colorée.

4

La silhouette s'éveille et se lève lentement. Il lui semble avoir dormi des siècles. Elle se sent ankylosée. Son corps est glacé. Si quelqu'un venait à la croiser, il penserait sans doute se trouver en présence d'un fantôme. Cette pensée la fait ricaner. Ce n'est guère loin de la réalité !

Dans ses entrailles, la haine n'a pas faibli. Elle dévore petit à petit ses cellules et son âme. Elle est son cancer. Sa soif de vengeance n'est pas assouvie non plus. La frustration de ne pouvoir supplicier l'être responsable de sa descente aux enfers ne fait qu'amplifier son désir du mal. Il l'a entraînée avec lui dans sa chute et condamnée à errer à jamais dans les tréfonds de son abîme. L'image d'un être démoniaque reste gravée en elle et lui apparaît quelquefois.

— Méphisto, vois-tu ce que tu as fait de moi ? demande-t-elle d'une voix rauque.

Le paradoxe de son aversion pour lui depuis qu'il l'a

abandonnée, est une admiration sans borne qu'elle lui voue depuis toujours. Cet amour-répulsion la guide et la nourrit au fil du temps, jusqu'au moment tant attendu, celui de l'ultime châtement !

Le spectre en souffrance déambule nu dans la chambre. Par moment, il émet un gémissement rauque. Une acidité remonte dans son œsophage. Une bile amère brûle ses muqueuses buccales. Une chaleur envahit son visage qui s'empourpre. Sa vue se floute. Son pas se fait plus lourd. Son corps est pris de tremblements. La fatigue l'assaille. La silhouette résiste quelques instants par crainte de sombrer à nouveau dans un profond sommeil durant de nombreuses années. Des picotements parcourent chaque parcelle de sa peau, jusque dans les tissus les plus profonds, comme des milliers d'aiguilles plantées dans sa chair. L'être abject lutte contre cet engourdissement qui le plombe, avant de s'écrouler sur le sol, recroquevillé, crispé, la tête entre les mains, pour faire taire les voix émanant de sa substance grise. Il a fait ce qu'il a pu pour vaincre, mais en vain. Les forces du Mal le tirent au fond de l'abîme. Il sent qu'il s'y perd, une fois encore. Après un hurlement déchirant, il se redresse avec difficulté, puis se hisse

sur le lit. N'en pouvant plus, la tête lourde, les yeux dilatés, il tombe en catalepsie. Toutes ses résistances s'effondrent. Mais il sait que cette fois, il a la ressource pour renaître. L'heure viendra où il pourra frapper.

5

Les consultations avec ma patiente Séraphine Carmillet se succèdent. Au fil des rendez-vous, nous creusons un peu plus profondément son histoire.

Sa précédente relation amoureuse était plus traumatisante encore, je devrais même dire sordide. Il s'agissait d'un homme qu'elle pensait protecteur et dont elle était éperdument amoureuse. Au fil des mois, l'individu avait dévoilé son véritable visage. Lui aussi jaloux à l'excès, il en avait fait sa chose. Il lui interdisait toute sortie sans lui, l'avait coupée de ses amis, voire de sa famille. Puis il était devenu blessant, humiliant, jusqu'au jour où il avait commencé à la violenter. Un déferlement d'ignominies s'en était suivi. Elle n'avait jamais osé en parler, trop honteuse de ce qu'il se passait, se sentant responsable de tous ces accès de fureur. Il est plus aisé

d'exprimer sa colère que de dévoiler sa honte. Puis, il y a eu les viols. Sa première réaction avait été de se dire que dans un couple, un homme forçant sa compagne à avoir des relations sexuelles n'était pas un violeur. La femme avait un devoir conjugal envers son mari, sa mère le lui avait tant rabâché ! Ainsi, même si elle n'en avait aucune envie, elle avait accepté sans rien dire, s'était laissé tripoter, avait consenti à ce qu'il la pénétre, même comme un sauvage, attendant qu'il fasse son affaire. Après l'acte, elle se retournait et pleurait en silence. Avait-elle d'autres choix ? Très vite, le désir avait fait place au dégoût à l'égard de son compagnon. Puis elle avait eu l'intuition que ce n'était pas si normal que cela. Les gifles à répétition, agrémentées d'insultes les plus ignobles faisaient son quotidien. Généralement, après chaque accès de violence, il était le plus doux, le plus amoureux des hommes. Il n'était pas rare qu'il revienne du travail avec des fleurs. Il était si craquant alors ! Mais un détail, une remarque, une jupe trop courte, un plat trop salé ou trop cuit, les attaques verbales et les claques reprenaient de plus belle, suivies de plates excuses et toujours le même discours : « Tu vois jusqu'où tu m'amènes ? Tu me pousses à bout ! Jamais je ne me suis comporté comme

ça avant toi ! Et pourtant, si tu savais comme je t'aime ! » Elle se souvenait qu'il lui avait même dit un jour : « C'est pour ton bien ! » Puis un soir, c'était un samedi, Séraphine avait préparé une blanquette de veau, le plat préféré de son homme. Elle avait sorti le grand jeu, nappe blanche, jolie vaisselle. Elle avait une annonce importante à lui faire. Elle appréhendait sa réaction. Mais elle, elle savait que c'était le plus beau jour de sa vie. Elle attendait ce moment avec impatience. Elle se sentait différente depuis plusieurs semaines, dans son corps, mais pas seulement. Pour la première fois de sa vie, elle se sentait importante. Il était rentré tard ce soir-là. Il avait passé l'après-midi au bistrot avec ses copains, à jouer aux fléchettes et à siroter verres de vin et demis de bière. En entendant son véhicule se garer, la jeune femme avait senti une boule dans le ventre, comme chaque fois. Elle se demandait si elle avait raison de lui faire cette révélation. Mais elle se rassurait en se disant que la surprise serait immense et qu'il changerait de comportement à son égard. Plus ses pas résonnaient dans les escaliers, plus l'angoisse grandissait. Elle sentait la sueur perler dans son dos. Elle tremblait, ses jambes la soutenaient difficilement. Elle avait dû un moment se tenir au dossier d'une chaise. Il avait sans doute manqué une marche

car il pestait tout seul. Le cœur de Séraphine battait à tout rompre. En l’entendant sur le palier, elle frissonnait d’angoisse mêlée à une once de plaisir. Il avait ouvert la porte avec rage et avait pénétré dans l’appartement, sans la remarquer. Puis la voyant, maquillée, jolie dans sa petite robe noire, il s’était approché. Il empestait l’alcool. Il avait voulu l’embrasser, lui tripoter les seins et les fesses. Elle avait reculé, essayant de garder son sang-froid. Il avait alors levé la main sur elle, l’invectivant d’un « Sale pute ! » La jeune femme avait senti un nœud dans sa gorge. Les larmes étaient proches. Prenant sur elle, elle lui avait dit qu’elle avait préparé son plat préféré et qu’elle avait une annonce à lui faire. Il l’avait regardée en ricanant :

— N’importe quoi ! Pauvre conne ! Qu’est-ce que t’as encore à me dire ? Que tu me quittes ? Si c’est ça, je te tue !

Elle tremblait. Cependant, des pétilllements dans ses entrailles lui donnèrent du courage. Elle devait lui dire, persuadée qu’il changerait aussitôt de comportement.

— Je suis enceinte !

Livide, il l’avait observée d’un air ahuri. Il ne semblait pas comprendre, alors elle avait repris :

— On va avoir un bébé !

— Oui, j'ai entendu ! Tu me prends pour un con ? Qui est le père de ce bâtard ?

La jeune femme était restée interdite, puis avait précisé :

— De qui veux-tu qu'il soit ? De toi bien sûr !

Sans comprendre ce qu'il lui arrivait, en deux temps trois mouvements elle s'était retrouvée projetée sur le sol. Le froid du carrelage n'était rien face à ce qui l'attendait quelques secondes plus tard. Il s'était acharné sur elle, la couvrant de coups de pieds dans le ventre, les épaules, les jambes, le visage. Elle était incapable de crier, tant elle avait peur. Elle pensait que sa mort était imminente. Elle l'avait d'ailleurs souhaitée à cet instant. Une violente douleur irradiait son ventre, un liquide chaud lui sortait du vagin. Elle eut des nausées. La pièce tournait autour d'elle, elle se sentait partir. Elle était sans réaction. Il lui avait semblé qu'on la traînait sur le sol. Puis qu'on la soulevait, pour descendre des escaliers et qu'on la posait à nouveau sur le sol glacé. Ensuite, plus rien. Elle avait perdu connaissance. Elle avait repris conscience lorsque l'on s'affairait autour d'elle. Elle avait entendu des voix, notamment une qui lui était familière, celle de son compagnon.

Affolé, sanglotant, il expliquait ce qu'il s'était passé :

— J'étais avec elle à l'étage. Je ne sais pas pourquoi, elle a voulu descendre, elle a loupé la première marche et a tout dévalé pour se retrouver en bas. Faites quelque chose ! Bon Dieu ! C'est la femme de ma vie, je l'aime ! Je ne veux pas la perdre !

Il poussait des cris de bête. Il hurlait tant que les pompiers avaient dû lui demander de se calmer. Il devenait fou.

La jeune femme avait été envoyée aux urgences du CHU à quelques kilomètres de chez eux. Les médecins lui avaient évidemment posé la question des conditions dans lesquelles cet accident avait eu lieu. Avec difficultés, elle n'avait que répété ce qu'elle avait entendu de la bouche de son compagnon. Des mensonges, toujours des mensonges, afin que personne ne sache, par peur d'une énième humiliation et de représailles. Le traumatisme était plus important que les fois précédentes ; au-delà des séquelles physiques : une côte cassée, la lèvre fendue, de nombreux hématomes, elle avait fait une fausse couche. Elle avait beau se dire que c'était préférable car « il » ne méritait pas d'avoir un enfant, c'était malgré tout une partie d'elle-même qui s'était envolée. Son petit ange, même à l'état

embryonnaire, l'avait quittée à cause de cette brute. Jusqu'à présent, elle avait supporté l'attitude de celui qu'elle pensait aimer. Cette fois, il n'avait pas uniquement touché à son intégrité physique, il avait tué son enfant. Elle avait rencontré une psychologue, mais elle était dans l'incapacité de lui révéler la vérité. Pour sa sortie de l'établissement hospitalier quelques jours plus tard, elle avait demandé que ce soit sa mère qui vienne la chercher. Sa décision était prise, elle ne retournerait plus avec « le monstre ». Lors de l'une de ses visites à l'hôpital, il avait pleuré, avait embrassé sa main implorant son pardon, promettant de ne plus jamais recommencer et de se faire soigner. Mais elle n'y croyait plus. Elle n'avait pas répondu, avait détourné le regard et retiré sa main. Elle ne supportait plus le contact de l'ignoble individu à qui elle avait tout donné. Elle ne souhaitait pas porter plainte, car elle craignait sa réaction, et la lourdeur d'un procès l'effrayait. Elle ne voulait plus entendre parler de cet homme. Il avait encore l'espoir qu'elle revienne vivre avec lui. Fuyant son regard, elle avait été catégorique :

— Non !

Il est toujours difficile pour moi d'interrompre un patient,

pourtant le temps était écoulé. Nous avons même un peu débordé. Mais ce n'est pas trop grave, je n'ai pas d'autres rendez-vous après elle. Je constate qu'elle pleure moins, de séance en séance. Cependant, la fragilité émotionnelle est toujours présente. Je la remarque à sa mâchoire tremblotante et son regard à l'affût de tout phénomène susceptible d'être une agression envers sa personne. Au moindre bruit ou mouvement de ma part, elle sursaute. Lorsqu'elle cesse de parler, elle scrute mon cabinet, fait état d'un détail changé, un objet nouveau. Je me suis amusée un jour à déplacer quelques bibelots pour la tester. Elle s'en est aperçue dès son arrivée. Son sens de l'observation est remarquable. Une qualité qui peut devenir un défaut en cas d'accentuation à la limite de l'intrusion. Il me semble que dans son cas, s'attacher à ce genre de détails la rassure.

— Merci pour tout ce que vous faites pour moi, Docteur ! Je dois vous avouer que j'étais allée voir l'un de vos confrères, après cette première relation traumatisante. Mais je ne me sentais pas à l'aise. Après deux consultations, j'ai décidé d'arrêter. Peut-être parce qu'il s'agissait d'un homme. Avec vous, je sens que je progresse. Je me libère peu à peu de mes

angoisses. Je fais moins de cauchemars depuis que je vous vois.  
Je vous remercie sincèrement.

— Il est vrai qu'il est essentiel de se sentir en confiance avec le thérapeute lorsque l'on entreprend un travail sur soi. Qu'il s'agisse d'un psychiatre, d'un psychothérapeute, psychologue ou autre, une relation spéciale s'installe. On parle d'alliance thérapeutique. Mais dites-vous que je ne fais que mon métier. Je vous écoute, vous accompagne, vous guide, mais le travail, c'est vous qui le faites.

Nous échangeons un sourire. À nouveau un sentiment étrange m'envahit. Ce ressenti est incompréhensible pour moi. En lui serrant la main, je m'aperçois qu'elle laisse la sienne plus longtemps que nécessaire. J'abrège ce salut et l'accompagne jusqu'à la sortie. Durant un instant, je suis survolée par une intuition qui très vite s'évapore. Je balaie ces sornettes de mes pensées, pressée de rentrer et retrouver ainsi mon homme. Avant cela, je jette un œil sur mes notes. La jeune femme s'entoure d'hommes toxiques, un mari infidèle, un patron harceleur, un ex-compagnon pervers narcissique... Combien de femmes ai-je pu entendre dans ce cabinet, exprimer de tels propos ? Le temps de la reconstruction est long, mais

heureusement elles reprennent peu à peu confiance en elles. Certaines ont même refait leur vie avec un homme aimant et bienveillant après leur thérapie. Des hommes maltraités par leur femme, il en existe plus qu'on ne peut l'imaginer. J'ai eu l'occasion d'en accompagner. Dans les deux cas, il est toujours difficile pour ces victimes d'être confrontées à la dure réalité du regard et de la médisance des autres, à l'inévitable opposition de leur parole contre celle de leur bourreau. D'autant que la plupart du temps, de l'extérieur, rien n'y paraît. Les proches tombent souvent de haut. Elles vivent donc dans la crainte que personne ne les croit et sont souvent assaillies par le doute et la culpabilité. C'est l'espoir que je mets dans chacune de mes rencontres avec les patients qui m'anime. Si j'aime mon métier, qui parfois je dois l'avouer me pèse, c'est bien parce que je suis en mesure d'aider ces individus à se reconstruire, à retrouver l'estime d'eux-mêmes, à se libérer d'un lourd passé auquel ils sont enchaînés. Les voir reprendre goût à la vie, est ma récompense.

Patrick et moi avons dîné dans notre restaurant, celui dans lequel nous nous sommes rencontrés. Nous finissons la soirée au cinéma. Notre choix s'est porté sur un film dont beaucoup nous ont parlé. Installés au fond de la salle, seuls dans la rangée, lumières éteintes, la tentation est trop grande. Nous ne voyons pas grand-chose du film. Comme deux adolescents, nous nous embrassons, nous caressons. Nos mains s'aventurent sous nos vêtements. Discrets dans un premier temps, nos gestes se font de plus en plus sensuels et précis. Nous espérons ne pas être découverts. Pourtant l'idée nous excite. Nous tentons de garder le silence, afin d'éviter que les spectateurs, quelques rangées devant nous, ne se retournent. Je dois pincer mes lèvres pour ne pas gémir de plaisir, lorsque les doigts de mon amant atteignent mon slip sous ma jupe, soulèvent le petit bout de tissu et pénètrent mon sexe. Ma main, plantée dans son jean, caresse son appendice. Nous haletons et nous retenons pour ne pas jouir. Soudain, un mouvement près de nous, nous calme instantanément. Nous réalisons qu'il y a une présence à quelques sièges de nous. Entre gêne et envie de pouffer, nous

tentons de regarder la fin du film, sans rien comprendre au scénario. Nous nous observons du coin de l'œil et n'avons qu'une envie, celle de rire de nos exploits. À peine le générique de fin lancé, les lumières allumées, nous nous levons pour quitter la salle au plus vite, une idée grivoise en tête. Des spectateurs échangent sur la qualité du script et le jeu des acteurs, excellent selon les bribes de conversations que nous entendons. Nous n'en doutons pas un seul instant. Alors que Patrick, le regard malicieux, me tient la porte de sortie, une voix m'interpelle dans mon dos. Nul besoin de me retourner pour reconnaître celle de ma patiente, Séraphine Carmillet. Mes joues s'empourprent à l'idée qu'elle ait pu nous surprendre dans nos ébats. Je la salue et lui présente Patrick comme étant mon époux. Il paraît surpris, mais ravi. Nous échangeons quelques paroles sur le film. Nous répétons les commentaires entendus plus tôt, afin de ne pas éveiller de soupçons, puis nous nous séparons. Sur le chemin du retour, mon compagnon me serre dans ses bras et me demande si je lui ai tendu la perche en le présentant à ma patiente.

— Non, je ne sais pas pourquoi j'ai dit ça. Tu sais, le mariage pour moi ce n'est qu'une formalité. Nous sommes bien

comme ça, tu ne trouves pas ?

Pour toute réponse il me sourit et m'embrasse langoureusement. Le désir nous envahit à nouveau. Nous nous dépêchons de rentrer chez nous pour faire l'amour, cette fois dans le calme de notre chambre à coucher. La nuit sera une fois de plus très courte. Mais comme c'est bon de se sentir vivante après ces dernières années d'abstinence ! Amoureuse et confiante, je me lâche sans retenue avec mon amant. N'ayant pas de vis-à-vis de ce côté, nous ne fermons jamais les volets de la chambre. Nos corps nus, érotisés par les seuls reflets de la lune lorsque le ciel le permet, s'excitent mutuellement. La subtilité de la lueur voile mon corps. Je me sens belle et jeune malgré les quelques kilos qui se sont insidieusement installés au fil du temps, et les rides qui commencent à apparaître. Chaque contact de Patrick sur ma peau déclenche en moi un frisson jouissif. Je ne m'en lasse pas et en demande toujours plus. Notre complicité est sur tous les plans, de l'intellect comme du sexe. Que demander de plus dans une relation de couple ? Ce qui me dérange est que, depuis quelque temps, l'image de ma patiente s'invite dans mon esprit, même lors des moments les plus intimes. Comme ce soir, alors que nous venons de nous

déchaîner sur le lit, j'entends à nouveau le son de sa voix m'interpeller : « Bonjour Docteur ! »

— Comment trouves-tu ma patiente ?

Surpris, mon amant se tourne vers moi, me caresse les seins avec douceur, avant de me répondre :

— Plutôt jolie ! Pourquoi ? Tu veux lui proposer un plan à trois ?

Sa réponse me fait rire. Je lui frappe l'épaule :

— Tu n'es pas bien toi ! Non, je ne sais pas quoi penser d'elle !

— Je la trouve fort sympathique et très mignonne, bien que maigrichonne. Elle me paraît très fragile. Cela dit, moi qui suis toujours à la recherche de modèles à peindre, si toutefois ça lui dit et si bien sûr cela ne te gêne pas, tu pourrais lui proposer de faire quelques essais. Je comprendrais que tu refuses pour des raisons déontologiques puisque c'est ta patiente. Mais tu me demandes ce que j'en pense, je te réponds en toute sincérité.

— Je ne peux pas te révéler pourquoi elle vient, mais je pense que c'est une excellente idée. Cela pourrait l'aider à reprendre confiance en elle. Je vais le lui suggérer, elle prendra

sa décision.

Je me serre dans ses bras. J'ai besoin de sentir la chaleur et l'odeur de son corps pour m'endormir. Mes pensées ne cessent de se diriger vers ma patiente. Quelque chose me perturbe, mais je ne sais pas encore ce dont il s'agit.

7

Hervé Brignard a dû être hospitalisé en psychiatrie après une crise délirante où il voyait son père partout dans la maison. Armé d'un couteau, il courrait de pièce en pièce en hurlant, pour faire taire celui qui l'a persécuté une grande partie de sa vie. Quelques jours plus tard, sa mère, choquée, m'a appelée pour me signaler les faits, mais j'en avais été informée par mon confrère de l'hôpital. Le professeur Robin et moi avons beaucoup échangé sur le cas clinique de mon patient. Selon lui le dosage de neuroleptiques prescrit était cohérent jusqu'à présent, mais au vu de l'évolution de son état, il aura une prescription plus adéquate, car il a franchi un cap supplémentaire dans ses accès de violence et de délire. Je me sens soulagée. Pour être honnête, j'envisageais de plus en plus

de passer le flambeau. Il est difficile de renoncer à poursuivre le travail thérapeutique avec un patient, car il peut se sentir trahi, abandonné, ce qui va à l'encontre de la relation que nous instaurons au départ. Durant ces deux années de thérapie, je sentais bien que je me forçais. Rencontrer des personnes atteintes de troubles psychiques n'est pas toujours aisé, mais dans ce cas précis, je me sentais réellement angoissée. J'ai pourtant eu à traiter des pathologies similaires, voire plus conséquentes, par le passé. Mais jamais je ne me suis sentie aussi mal à l'aise. Pour l'avoir rencontré à maintes reprises, je connais bien le professeur Robin. Je lui ai confié mon trouble. Ses propos confirment ma façon de voir les choses. Si le psychiatre ne se sent plus capable d'instaurer une alliance thérapeutique, il est préférable qu'il dirige le patient vers un autre médecin. Dans le cas de monsieur Brignard, cette hospitalisation vient à point nommé. Le professeur peut suggérer un autre professionnel pour le suivi ultérieur. Malgré mes années d'expérience, j'ai quelques failles. Je les accepte. Il est primordial que je ne m'enferme pas dans une relation que j'estime perverse, sous prétexte que je suis la psychiatre choisie par le patient. Il me vient même à l'esprit « sur laquelle le

patient a jeté son dévolu ». Cette remarque me fait froid dans le dos, tant la connotation est inquiétante.

Mon agenda est bien garni. De nombreux rendez-vous m'attendent. Beaucoup de personnes sont en souffrance, tant pour des raisons personnelles que professionnelles. Je constate une évolution des causes de consultations de ma patientèle. Le nombre de dépressions est croissant. Elles sont de différents types. Mais de plus en plus, il m'arrive de recevoir des personnes en stress chronique dû à un surmenage professionnel, que l'on appelle *burn-out*. Un surcroît de travail, une pression des managers souvent accompagnée de chantage, des dévalorisations, sont les raisons les plus caractéristiques de ce malaise que l'on rencontre, tous niveaux ou domaines confondus. Cela engendre des perturbations sur divers plans, des repas sautés donc une alimentation peu équilibrée, des horaires dépassant largement ceux de leur contrat, une coupure progressive de leur vie privée... Les personnes concernées ne trouvent plus leur place, car elles ne reconnaissent plus les limites entre le professionnel et leur vie personnelle. La fatigue devient autant physique que psychique. Lors de mes consultations, je constate que très souvent, pour se faire aimer,

nombreux sont ceux qui vont se donner à fond dans le travail jusqu'à l'épuisement, afin d'obtenir la reconnaissance qu'ils n'auront finalement jamais. J'ai été sollicitée par un magazine spécialisé dans la vulgarisation de la psychologie pour une publication à ce sujet. J'ai répondu favorablement. J'ai donc écrit un texte sur la souffrance psychique au travail. L'article est paru l'an dernier et m'a valu les félicitations de mon entourage et de la profession. Après cette première expérience, j'ai eu l'opportunité de réitérer sur d'autres sujets tels que la manipulation mentale, la relation mère-enfant, le deuil, la sexualité, entre autres. J'ai connu par ce biais mon petit moment de gloire, après la parution des magazines. S'il m'arrive parfois de douter de moi ou de mon activité professionnelle, les retours positifs que j'ai de la part du monde de la psychiatrie m'encouragent à poursuivre. Écouter, creuser, analyser le comportement de personnes en souffrance psychique... est pour moi passionnant. Lorsqu'ils se sentent mieux, se reconstruisent petit à petit, je me dis que je ne fais pas ce métier pour rien. Je jubile réellement, avec quelquefois, un sentiment de pouvoir, je l'avoue à demi-mot. Je me dis que j'utilise cet aspect à bon escient, mais que certains thérapeutes

peuvent en abuser. C'est parfois le cas de pratiques douteuses de certains psychothérapeutes qui se trouvent dans la manipulation mentale et la toute-puissance, au point que la personne ne prend plus aucune décision sans en référer à son thérapeute. Certaines thérapies alternatives sont pourtant très efficaces. La scientifique que je suis a testé quelques méthodes que j'ai trouvées très intéressantes. Possédant une grande ouverture d'esprit à ce sujet, j'ai en l'occurrence expérimenté l'hypnose accompagnée par un hypnothérapeute reconnu dans notre milieu.

Si ma satisfaction est grande lorsque je constate l'évolution de mes patients, il m'arrive cependant de déceler des failles difficiles à résoudre. L'être humain et plus particulièrement sa psyché sont complexes. La genèse de la psychiatrie montre que cette science a progressé. Mais il est des cas où nous sommes confrontés à des blocages. Je vais d'ailleurs en faire les frais.

La silhouette sort lentement de sa léthargie. La souffrance et la rage grignotent avec davantage d'intensité sa chair et son

âme. Elle est en mesure d'agir, elle le sait, elle le sent. La folie s'est emparée d'elle à un degré qu'elle ne pensait jamais pouvoir atteindre. Elle arpente chaque pièce, à la recherche de ce qui pourrait nuire, bien décidée à transformer ce nid en un véritable chaos. Tout y passe, sans exception. L'apocalypse est annoncée en ce lieu, à cet instant. L'élève dépasse le maître, elle est Méphisto ! Elle rit, court en tout lieu, couverte de sueur malgré le froid de son sang, les cheveux ébouriffés, les vêtements défaits. Des fourmillements la parcourent jusque dans son intimité. L'extase qui l'anime la transporte dans un sentiment de toute-puissance. Le monstre crie dans chacun de ses gestes qui sont d'une violence extrême. Sa force est décuplée. Lorsqu'elle atteint son paroxysme, il rit, hurle, bave, jouit et danse pieds nus au milieu du désordre, semblable à son esprit. Deux billes jaunes l'observent et lancent des éclats de lumière inquiétants. Mais l'être diabolique n'est pas déstabilisé pour autant. Il s'approche et crie pour effrayer l'inquisiteur qui s'indigne et se dissimule sous une soierie. La silhouette éclate alors d'un rire tonitruant. Satisfaite de son œuvre, rassasiée, essoufflée, elle s'apaise enfin. Les bras chargés, elle sort précipitamment. Telle une ombre, elle rase les murs des

immeubles et des maisons. Dans la rue, personne ne remarque l'être fantomatique. Il sait se faire transparent. Il a toujours su, aussi loin que ses souvenirs peuvent remonter. Il s'engouffre dans son véhicule, garé à quelques mètres de là, et sourit à son image reflétée par le rétroviseur. Il perçoit encore des picotements d'excitation dans son bas ventre. Il se tortille sur son siège, afin de les faire taire, mais il ne fait qu'un peu plus les amplifier. Le jeu n'est pas terminé. Il lui reste encore certaines tâches à accomplir. Il démarre en trombe et quitte ainsi ce lieu d'euphorie.

9

La suggestion de Patrick concernant ma patiente, Séraphine, qui ferait un excellent modèle pour ses tableaux, m'était complètement sortie de la tête. Cela me revient, alors que nous dissertons toutes les deux sur la confiance, mais surtout l'estime de soi. Elle remet son projet de formation en question, se rabaissant sans cesse, tant sur le physique que sur l'intellect. Ses propos à son égard sont même très durs ! J'attends qu'elle finisse de s'exprimer avant de lui en parler.

— Je ne suis qu'une idiote, une bonne à rien ! Je me plante sur toute la ligne ! Il faut dire que la vie ne m'a jamais gâtée ! Et puis je suis pleine de doutes, surtout concernant cette formation. À quoi bon de toute façon, je n'en ai pas les moyens pour le moment et je suis sûre que je ne serai pas à la hauteur !

Des sanglots montent dans sa voix, sur ces dernières paroles.

— Qu'est-ce qui vous fait dire que vous êtes bonne à rien et que vous n'êtes pas à la hauteur ?

— Je rate tout ce que j'entreprends, que ce soit au niveau professionnel ou personnel ! Je ne fais jamais les bons choix. Jamais fichue de garder un travail, je me fais souvent rouler. Je ne rencontre que des personnes toxiques pour moi. J'envie les personnes qui réussissent tout. Comme vous par exemple.

Je la laisse poursuivre sans intervenir, surprise toutefois parce qu'elle pense de moi.

— Vous avez une profession qui vous passionne, cela se sent. De plus, avec votre mari, vous formez un beau couple. Vous semblez heureux ensemble. C'était flagrant lorsque je vous ai croisés au cinéma, il y a quelques mois. Ne croyez surtout pas que je sois jalouse, non, loin de là ! Au contraire, je pense que vous le méritez car vous êtes une belle personne !

Je ressens une gêne profonde en l'entendant faire allusion à notre rencontre fortuite. J'espère qu'elle n'a pas été témoin de nos ébats. Je réagis à sa déclaration :

— Vous m'idéalisez beaucoup trop, Séraphine. Je vous l'ai déjà dit, je ne fais que mon travail. Une psychiatre se doit d'être à l'écoute de ses patients. Comme tout le monde, j'ai des défauts et pas des moindres. Mais vous n'êtes pas ici pour que nous parlions de moi.

Je lui souris en lui proposant de poursuivre. Je me dis à cet instant que la proposition de Patrick serait plutôt malvenue, vu la tournure que prend la discussion. Il est nécessaire que je garde mes distances avec cette patiente. La moindre intrusion dans mon intimité et la relation thérapeutique serait brisée.

Elle s'étale sur les points négatifs de sa vie, depuis son enfance. La relation avec sa mère a toujours été conflictuelle. Elle peut passer d'un stade de rejet à son égard, voire de dégoût, à des moments de réconciliation et même de fusion. J'observe des exagérations dans ses expressions faciales et sa gestuelle. Ses attitudes sont presque théâtrales. Je me suis rendu compte que Séraphine peut vite partir dans les excès dans tous les domaines. Il en est de même dans sa relation avec la nourriture. Sa

maigreur ne laisse aucun doute. Nous avons abordé le sujet plusieurs fois.

La sonnerie de mon téléphone mobile me sort de mes pensées. J'avais oublié de le mettre en silencieux. Je demande à ma patiente de m'excuser et prends la communication, ce qui n'est pas mon habitude. Il s'agit de mon compagnon.

— Allô ? Excuse-moi je n'peux pas...

Patrick ne me laisse pas finir ma phrase, il m'explique aussitôt la raison de son appel. Ma patiente m'observe pâlir. Du regard, elle m'interroge.

— OK ! je viens dès mon rendez-vous terminé !

Je raccroche, ébranlée. Avec beaucoup de difficultés, je tente de me concentrer sur les propos de Séraphine.

— Excusez-moi ! Où en étiez-vous ?

— Quelque chose de grave ? Si vous voulez on peut en rester là et reprendre lors de la prochaine séance. Cela ne me dérange pas, d'autant que j'ai déjà bien parlé ! C'est pour les fois où je reste plus longtemps.

— Non, ce n'est rien... enfin si, mais cela peut attendre. Donc, vous me parliez de votre mère, c'est ça ?

Mon trouble est flagrant, je ne peux le dissimuler. Ma

patiente, perturbée, n'arrive plus à trouver ses mots et me propose à nouveau de stopper le rendez-vous, prétextant qu'elle se sent fatiguée. Je lui propose une date pour le mois suivant, mais elle souhaite rapprocher nos rencontres. Les séances lui font un tel bienfait que tous les quinze jours lui semblent une bonne cadence, au moins dans l'immédiat. Avant de partir, elle s'inquiète de la nouvelle que je viens d'apprendre. Je lui avoue que mon compagnon m'a annoncé le cambriolage de notre maison.

— Oh ! Mince ! Je suis navrée ! Ce n'est jamais agréable ce genre de choses, c'est un peu comme un viol ! Bon courage Docteur !

— Merci Séraphine. Ce n'est que matériel après tout !

Peu convaincue moi-même par mes propos, je lui tends la main pour la saluer et l'accompagne vers la sortie.

J'ai un creux dans mes rendez-vous, en raison d'une annulation. Je me précipite à l'extérieur de mon cabinet, saute dans mon véhicule et démarre en trombe, angoissée par ce que je vais découvrir. Depuis ce matin, de légers maux de tête me titillent. À présent, sans doute en raison des circonstances, la migraine tambourine dans mon crâne. Je repense aux propos

de mon conjoint :

— Je viens de rentrer de Paris. En pénétrant dans la maison, j'ai tout de suite compris que l'on avait été cambriolés ! Ils ont dû passer par l'arrière !

Étrange situation dans laquelle je me retrouve, alors qu'il m'arrive de recevoir en thérapie des personnes traumatisées, victimes de ce genre de délit. Bien que matériel, il s'agit d'une intrusion dans l'intimité. Plus que jamais, je serai à même de les comprendre.

Lorsque j'arrive rue Gustave-Eiffel, je me gare devant notre pavillon. Patrick vient à ma rencontre. Il est livide. Jusqu'à présent je ne l'avais jamais vu dans un tel état. Cela ajoute un degré supplémentaire à mon anxiété. La maison est telle que je me l'imaginai, sens dessus dessous. Mon compagnon s'était rendu deux jours à Paris pour rencontrer des galeristes en vue de futures expositions. Durant la journée, les malfrats avaient dû s'en donner à cœur joie ! Dans la cuisine, une tornade n'aurait pas fait plus de dégâts. Des débris de vaisselle répandus sur le carrelage, les paquets de pâtes et de riz éventrés, le frigidaire ouvert, les victuailles éparpillées sur le sol. Tremblante, j'entre dans la salle à manger et le salon. Le

spectacle est tout aussi désolant. Le buffet a été entièrement vidé, son contenu gît sur le sol. Vaisselle et objets fragiles ont été brisés menu. Ils se sont acharnés ! À l'étage, les flacons de la salle de bain et tout le nécessaire de toilette sont étalés sur la céramique au sol. Dans notre chambre, je hurle en découvrant l'armoire et la commode entièrement vidées, vêtements et sous-vêtements chiffonnés, jetés pêle-mêle dans la pièce. Quelle désolation ! Impossible de voir si des objets ont disparu dans ce capharnaüm. Que cherchaient ces voyous ? Des bijoux ? De l'argent ? La télévision, la chaîne hi-fi sont toujours là, mais dans un triste état. Mon ordinateur portable... Je refais très vite un tour de la maison, soulevant ici et là mes affaires, sans succès. Patrick est à mes côtés, il me regarde et me fait un signe de négation avec la tête. Mon ordinateur portable a disparu. Dans notre chambre, je cherche ma boîte à bijoux. Je ne la trouve pas non plus.

— Mon Dieu ! Les bijoux de ma mère et de ma grand-mère !

— Mon atelier a été également visité, ils m'ont piqué quelques toiles !

Côté jardin, nous avons transformé la véranda en local

pour Patrick, afin qu'il puisse peindre au calme. À l'arrière du pavillon, une vitre a été brisée, c'est sans doute par-là qu'ils ont pénétré.

— Eh merde ! Quels petits cons !

— Fait chier ! surenchérit mon compagnon en jetant un coup de pied rageur dans un pot de fleurs.

La céramique valdingue et s'éclate au sol, laissant s'échapper la terre et le petit rosier orangé qu'il contenait. Les yeux rivés sur ses dégâts, il se crispe. Découragés, nous nous laissons tomber l'un et l'autre sur la première marche du perron qui mène au jardin. Après la désolation à la vue du triste spectacle de notre maison, c'est la rage qui m'anime, mêlée à l'écœurement. Patrick tire une cigarette de son paquet qu'il a presque écrasé de colère, je lui en prends une alors que j'ai arrêté il y a plus de vingt ans. Mon compagnon pose son regard assombri sur moi, passe un bras par-dessus mon épaule et m'attire contre lui. Nous restons ainsi quelques instants, tête contre tête, une cigarette dans la bouche. Seul réconfort, le chat ne s'est pas enfui. Caché sous un monticule de vêtements, il vient vers nous, traînant sous sa patte un slip, ce qui a le mérite de nous faire sourire. Il se frotte contre nous, nous observe de

son regard perçant, puis miaule comme s'il souhaitait nous décrire la scène dont il a été témoin, et surtout nous révéler l'identité du ou des coupables. Nous nous laissons attendrir par notre matou quelques instants, le gratifiant de caresses. Enfin, nous nous redressons. Il nous faut agir et vite. Après l'abattement, l'action ! Je sors mon portable et photographie chaque pièce, sous des angles différents. Puis nous nous rendons au commissariat de police pour porter plainte et téléphonons à l'assureur. Des enquêteurs doivent se rendre sur place pour prendre quelques empreintes. Nos carnets de chèques et cartes bleues n'ayant pas été volés, inutile de faire opposition. Une démarche de moins à effectuer. Je dois me rendre au cabinet pour mon dernier rendez-vous de la soirée. Je n'ai ni la tête ni le courage, mais je n'ai pas le choix. Je laisse donc Patrick gérer seul cette affaire, notamment l'accueil des policiers.

10

Après sa tentative de suicide au train, il y a plusieurs mois, la jeune femme avait pris la décision de quitter son compagnon.

60

L'odieux individu n'avait de cesse de l'humilier et de la déstabiliser. Elle devait se ressaisir. Reprendre ses études serait la seule manière pour elle de s'en sortir. Elle ne devait compter que sur elle-même. Elle pensait souvent à cette femme qui s'était retrouvée à ses côtés elle ne sait comment, et l'avait empêchée de commettre l'irréparable, mais surtout dissuadée de récidiver. Était-ce le fruit de son imagination ? Était-ce dû à l'alcool qu'elle avait ingurgité en trop grande quantité ? D'ailleurs, avait-elle réellement tenté de mettre fin à ses jours ? Elle n'en était plus certaine. Depuis cet épisode, elle avait la rage de vivre, de mener sa vie comme bon lui semblait. Elle ne laisserait plus personne lui dicter sa route. Elle ne serait plus jamais rabaissée, ni manipulée ! Sur le chemin de la fac, rue Kirschleger, absorbée par ses pensées, elle ne remarqua pas la personne adossée à un véhicule, qui l'observait. Sa vie avait été tant perturbée qu'elle éprouvait souvent des difficultés à s'inscrire dans le présent. Pourtant, la séparation lui avait procuré une bulle d'oxygène. Elle retissait des liens avec plusieurs personnes, redécouvrait goût aux soirées étudiantes et aux sorties entre copains. Elle ne souhaitait plus s'engager dans une relation sentimentale, craignant de tomber à nouveau

dans un schéma similaire. Elle retrouva l'une de ses amies, qui suivait le même cursus qu'elle.

Au moment de pénétrer dans l'enceinte universitaire, elle sentit un regard pesant sur elle. Ne sachant pas d'où venait cette impression, elle balaya du regard la rue. Elle ne vit personne ni rien d'alarmant. Elle n'insista pas et entra dans l'établissement. Une angoisse sourde apparut et la perturba durant toute la journée. Elle ne cessait de penser qu'il s'agissait peut-être de son ex-compagnon. Avait-il décidé de l'espionner ? N'avait-il donc rien compris lorsqu'elle lui avait annoncé qu'elle le quittait et ne voulait plus entendre parler de lui ? Si sa supposition se révélait exacte, la seule manière de lui donner le change était de l'ignorer et de lui montrer l'image d'une jeune femme épanouie. Elle espérait ainsi l'offenser et le bannir à jamais de sa vie. C'était un pari risqué car elle savait ce dont il était capable. Il avait fait preuve d'accès de violence et menacé de la tuer plus d'une fois lorsqu'elle vivait avec lui. Elle se demandait souvent comment elle avait pu tomber dans ce piège. Certes, il était séducteur et protecteur au début, mais très vite il avait montré son véritable visage. Il l'avait transformée subrepticement en « sa chose ». Repenser à cette

période la plongea dans un état de panique qu'elle maîtrisa et refoula aussitôt. La plaie n'était pas encore cicatrisée. Le chemin vers la guérison serait long, elle en était consciente. Songeant à nouveau à son impression d'être épiée, elle envisagea de s'afficher avec son amie Caroline. Elle le savait homophobe, elle souhaitait ainsi le décourager et lui faire passer tout espoir. Elle mit sa complice dans la confiance, apportant quelques précisions :

— Par contre, que ce soit clair entre nous ma belle. C'est juste un rôle. Tu sais que les nanas, ce n'est pas mon truc. Malgré mes déboires avec mon ex, j'aime les hommes ! OK ?

— Oui, pas de soucis ma chérie ! C'est bien dommage, mais je me ferai une raison !

Les deux amies éclatèrent de rire et se tinrent par la main avant de reprendre la route de leur domicile. Avant de se séparer, elles poussèrent la farce jusqu'à se faire un baiser.

Le lendemain, elles se retrouvèrent, s'étreignirent amoureusement et repartirent à la faculté, main dans la main. Caroline caressa la joue de la jeune fille et lui chuchota à l'oreille :

— Tu crois qu'il est caché et nous observe ? Je ne sais pas

toi, mais moi, ça m'excite !

— Caro ! Qu'est-ce que je t'ai dit ? Si tu continues, on arrête cette comédie !

La jeune femme la sermonna avec le sourire et avec douceur, pour que personne ne perçoive sa colère.

— Désolée ! s'esclaffa l'espiègle.

— En ce qui concerne ma sensation, oui, peut-être, enfin je ne sais pas... Comme je ne veux pas qu'il sache que je l'ai démasqué, je n'ose pas vérifier. Il pourrait très vite découvrir mon air suspicieux. J'ai tout de même l'impression que quelqu'un m'observe et c'est hyper flippant !

— Tu veux que je reste seule sur le trottoir pour vérifier ?

— C'est une excellente idée, *my love* !

— Tu vois, tu me titilles !

— Pff... Allez, je rentre et tu me diras !

La jeune étudiante pénétra dans l'établissement et Caroline resta dehors à fumer une dernière cigarette. Ses yeux balayèrent les environs avec discrétion, mais elle ne remarqua rien d'inquiétant. Une fois de plus sa copine se faisait des idées. Elle écrasa son mégot sur le bitume et retrouva son amie pour faire son rapport.

Caroline n'avait pas non plus remarqué qu'une personne les épiait, à l'angle de la rue.

11

Au fil des semaines, l'histoire de Séraphine se décape. Sa relation avec sa mère est très compliquée. La jeune femme est sous l'emprise de cette dernière. Leur histoire est bâtie sur un passé douloureux : la mère ayant été abandonnée par son mari dès la naissance de sa fille, elle a dû l'élever seule. Elle a alimenté un amour inconditionnel et culpabilisant, usant de termes très difficiles à porter pour une jeune enfant, tels que « j'ai sacrifié ma vie pour toi », « tu es tout ce qu'il me reste au monde », « tu es ma seule raison de vivre », ou encore « ne me déçois pas, ne m'abandonne pas, ne fais pas comme ton père »... Difficile ensuite de se construire sur des bases solides et de vivre pleinement sa vie. Toute son existence tourne autour de sa mère, y compris lorsqu'elles sont fâchées. Chacun de ses actes est fondé sur un « je n'ai pas le droit de la décevoir ». Des angoisses existentielles la torturent jour et nuit. Ses cauchemars, qui pourtant s'espacent au fil de la thérapie, tournent autour de

la notion d'abandon. Je remarque que ses tremblements se sont estompés.

Pour cette séance, elle est arrivée avec des petits sablés qu'elle a confectionnés. Recevoir un présent d'un patient est compliqué. Je ne devrais pas accepter, mais j'ai fait une exception tant je la sens ravie et fière d'elle. Une façon pour elle de marquer son nouveau départ. Elle a lâché l'idée de la formation en relooking et est partie sur un autre projet, la création de sites internet. Je la félicite et l'encourage dans son élan de créativité.

La journée a passé très vite, je n'ai pas ouvert mon courrier professionnel. Avant de rentrer chez moi, je m'installe donc à mon bureau et ouvre mes enveloppes les unes après les autres. Une lettre d'amour du Régime Social des Indépendants avec le détail de mes cotisations, quelques factures, des publicités. Sur la dernière enveloppe, seul mon nom apparaît écrit à l'encre bleue, « Docteur Pagès ». Elle a dû être glissée directement dans la boîte aux lettres. Je suis intriguée. À l'aide de mon coupe papier, je déchire avec soin l'enveloppe et en sors une feuille pliée en quatre sur laquelle des lettres certainement découpées dans un magazine déclarent : « TA VIE EST

BÂTIE SUR DU SABLE. TU NE T'EN SORTIRAS PAS INDEMNEMENT. JE SERAI TON PIRE CAUCHEMAR, JUSQU'À CE QUE TU CAPITULES. » Mon incompréhension est telle que je vérifie le nom inscrit sur l'enveloppe. Pas de doute, cette lettre m'est bien destinée. Je ne sais pas quoi penser de cette missive. Serait-ce une farce de mauvais goût ? Qui en est l'auteur ? Quelques semaines après la mise à sac de notre maison, le vol de mon ordinateur portable, de mes bijoux et des toiles de Patrick, je trouve cette plaisanterie plutôt mesquine. Je ne pense pas qu'il y ait un lien, mais cela ravive mon traumatisme de la découverte des dégâts et surtout du préjudice moral occasionné par ce cambriolage. Des intrus ont pénétré notre intimité, ont mis du désordre et dégradé nos affaires. Avec la disparition de l'ordinateur qui me servait à titre personnel, ce sont toutes mes photos stockées sur le disque dur qui ont disparu, ainsi que des courriers, des adresses mails, les accès dans les favoris à des sites comme la banque, les réseaux sociaux... J'ai dû changer tous les mots de passe. Une partie de ma vie s'est ainsi volatilisée. N'ayant jamais fait de sauvegardes, je me sens amputée d'une partie de mon histoire. Quid de mes photos de vacances, de sorties avec

des amis, de souvenirs divers avec Patrick ? Que vont-ils en faire ? Vais-je les retrouver sur internet ? Moi qui ai toujours pris des précautions en ne diffusant aucune photographie privée sur les réseaux sociaux, je me sens vulnérable. La stupeur puis la colère face à la stupidité de l'acte font place à une angoisse oppressante. J'éprouve quelques difficultés pour respirer. Je dois me ressaisir.

De retour à mon domicile, fébrile, je montre à Patrick la feuille et son contenu. Je vois son visage se déconfire. Il m'encourage aussitôt à me rendre au commissariat de police pour déposer une main courante et décide de m'accompagner. Partagée entre agacement et inquiétude, je montre au policier qui nous reçoit le morceau de papier incriminé. Il prend l'affaire avec légèreté, suggérant qu'il s'agit peut-être d'un voisin du cabinet avec qui j'aurais eu un contentieux, ou encore d'un patient.

— Dans votre métier, vous recevez des gens un peu... comment dire... dérangés, enfin je veux dire pas très bien dans leur tête ! Il n'y a rien de surprenant à ce que l'un d'entre eux vous adresse ce genre de mots ! J'imagine que certains font des transferts sur vous, n'est-ce pas ? De plus, quand on voit le

nombre de tarés qui courent les rues, faut pas s'étonner !

Je ne sais pas si ce qui m'agace le plus est son air narquois ou ses propos. Toujours est-il que j'éprouve une furieuse envie de lui sauter à la gorge. Mon compagnon, nerveux, s'impatiente et le ton monte d'un cran. Il demande à voir l'inspecteur de police que nous avons rencontré après le cambriolage. Mais l'homme est absent et l'agent de police ajoute :

— Pour votre gouverne, il est lieutenant. Les inspecteurs n'existent plus que dans les films ou les romans policiers. Et puis on ne va pas déranger le lieutenant Pâris pour ce genre de farce. Si vous recevez d'autres lettres, plus menaçantes, alors nous aviserons.

Je dépose toutefois une main courante et nous repartons, presque certains d'avoir accompli une démarche inutile.

La nuit arrivée, j'éprouve beaucoup de difficultés à trouver le sommeil. Je ne cesse de me retourner dans le lit. La lettre anonyme m'obsède. Qui a pu m'écrire ce genre de message ? Je songe à tous mes patients. Et si le policier avait raison ? S'il s'agissait effectivement de l'un d'entre eux ? Je pense alors à Hervé Brignard. L'homme a toutes les raisons d'avoir des griefs contre moi, la thérapeute qui l'a abandonné. Je sais qu'il peut

être violent, pourtant je ne le pense pas capable de commettre ce type d'acte. Le corbeau a soigné son travail, pris le temps de chercher et découper des lettres pour les coller ensuite sur une feuille. Les tournures de phrases et le style sont corrects et sans faute. Le niveau intellectuel de mon patient, peu instruit, n'est donc pas compatible avec un acte aussi soigné et réfléchi. À moins qu'il n'ait caché son jeu et qu'il soit plus érudit qu'il n'y paraît, mais j'en doute. De plus, il est interné, je ne vois pas comment il aurait pu accéder à ma boîte aux lettres. Peut-être a-t-il bénéficié d'une aide extérieure ? Mais là encore, la seule personne de son entourage étant sa mère, je ne vois guère la brave dame devenir la messagère de son fils. Je rejette donc cette piste. L'image de Séraphine s'inscrit dans mon mental. Je visualise la jeune femme, fière de m'apporter des sablés et m'annoncer son nouveau projet professionnel. Elle m'a remerciée de l'aide que je lui apporte pour sa reconstruction. Il est vrai qu'elle est plus instruite que mon autre patient. Cependant, je ne la vois pas découper et coller des lettres alors qu'elle maîtrise l'outil informatique. Si elle avait eu la moindre intention de me nuire, aurait-elle utilisé une méthode aussi archaïque ? Non, cette hypothèse est impensable. Je fais

mentalement le tour de mes autres patients, aucun ne me semble capable d'un tel acte. Quant au voisinage, comme le suggérait l'officier de police, j'imagine mal l'un d'eux glisser une missive dans ma boîte. Je les connais à peine. Nos seuls contacts se résument à de courtoises salutations. Ni mon milieu professionnel ni mes voisins ne me semblent d'hypothétiques corbeaux. Il me reste mes relations personnelles. Il me paraît impensable qu'un ami veuille nous nuire. L'improbabilité qu'il s'agisse de l'un de mes ex-compagnons me fait aussi écarter cette piste. Je suis dans une impasse. Peut-être ne saurais-je jamais qui en est l'auteur. Il est possible que cela s'arrête à cette lettre. C'est du moins ce que j'espère du fond du cœur, mais l'avenir me prouvera le contraire.

12

Après toutes ces mésaventures, Patrick me propose un week-end à Lyon. L'idée me séduit. Il m'est impératif de souffler et de me changer les idées, si je ne veux pas sombrer dans la folie. J'ai eu plusieurs occasions de me rendre dans cette

jolie ville. J'aime surtout le vieux Lyon. Mon compagnon a réservé une chambre dans un hôtel de charme. Une jolie surprise dans ce lieu magnifique qui n'était autre qu'un ancien couvent. Notre chambre bénéficie d'une vue imprenable sur la ville. En entrant dans notre suite, je me jette sur le lit couvert de coussins. Patrick m'observe. Ses traits sont détendus. Il me sourit. Son regard en dit long sur le désir qu'il ressent à l'instant. Il me rejoint et m'embrasse avec passion. En quelques minutes, nos vêtements volent sur la moquette. Mon corps vibre sous les caresses et les lèvres brûlantes de mon amant. Excités en ce lieu de rêve, nous nous laissons aller, sans retenue. Très vite, son sexe me pénètre si profondément que je pousse des cris de plaisir. Mon corps accompagne ses va-et-vient. Ma sueur se mêle à la sienne. Je suis heureuse, loin de ma vie quotidienne et surtout de mes derniers tracassés, espérant que bientôt, ils ne seront que de mauvais souvenirs. Mis en appétit par nos ébats, nous dînons en terrasse. Le repas gastronomique qui nous est servi ravit nos papilles. Un excellent bordeaux supplée nos mets délicats. Je me sens si bien à cet instant ! J'aimerais que le temps s'arrête. Cependant, un voile assombrit ma joie, comme une angoisse subite. J'avale avec quelques difficultés ma salive.

Patrick doit remarquer mon trouble car il me caresse la main et m'enveloppe de son regard doux et amoureux.

— Je t'aime tant ! Jamais personne ne m'avait fait cet effet-là. Je suis vivante dès que je suis avec toi ! J'ai peur de te perdre, que tout s'arrête !

— Pourquoi veux-tu me perdre mon amour ? Je n'ai pas l'intention de te quitter, tu ne vas pas te débarrasser de moi de sitôt !

Nos regards parlent d'eux-mêmes. La touche d'humour de Patrick me fait à peine sourire. Oppressée, je suis envahie par l'intuition qu'il me faut profiter de ce moment privilégié, avant qu'il ne m'échappe. Tout mon être tremble. Patrick prend ma main dans les siennes. Je pense très fort, comme pour imprégner dans mon esprit : *Non, rien ne peut nous arriver ! Nous serons ensemble quoi qu'il arrive !*

Le dîner terminé, nous nous promenons dans les rues du quartier. De ruelles en traboules<sup>1</sup>, nous découvrons des bâtiments colorés aux balconnets de style florentin, très dominant à la Renaissance. Nous nous égarons de longues

---

1. À Lyon, passages étroits qui relient deux rues en traversant un pâté de maisons.

heures à admirer l'architecture de la vieille ville. Il y a une âme dans ce site, j'en suis persuadée. Je ferme les yeux quelques instants, espérant au plus profond de mon être que la magie dure même après notre retour.

Cette douce soirée m'enveloppe de plaisir. Au cours de notre errance, je remarque une petite librairie : « Les bouquins des Traboules ». Je me promets d'y revenir, d'autant que Patrick a repéré de son côté une galerie d'art. Cela sera le seul moment de séparation de notre court séjour en amoureux.

Le lendemain, après notre petit déjeuner, je consulte mon téléphone portable. Un numéro m'a appelée plusieurs fois et semble m'avoir laissé un message. Face à l'insistance, je compose le code de ma messagerie. Malgré les larmes, je reconnais la voix de ma patiente, Séraphine.

— Bonjour Docteur. Je suis désolée de vous appeler sur votre portable privé, mais j'avais besoin de vous parler. Je ne vais pas bien du tout. J'aimerais vous voir le plus tôt possible !

La détresse dans le ton de sa voix m'inquiète. Je regarde ma montre, 10 heures. Patrick est sous la douche. Je ne peux pas la laisser dans cet état et rappelle donc le numéro avec lequel elle a tenté de me joindre.

— Séraphine ? Ici le docteur Pagès, je viens d'écouter votre message. Que se passe-t-il ?

— Bonjour Docteur...

J'entends qu'elle hoquette, tente de se calmer, reprend son souffle avant de poursuivre :

— Il me harcèle à nouveau !

Je lui demande des précisions. Elle se lance d'une traite :

— Mon ex ! Pas mon ex-mari, mais celui d'avant. Il a découvert où je vis et a réussi à obtenir mon numéro de téléphone. Il m'a dit qu'il savait que j'avais divorcé et que lui seul pouvait me rendre heureuse. Je lui ai raccroché au nez, mais en fait il était dans ma rue. Il a sonné comme un malade. Je n'ai pas voulu lui ouvrir, alors il s'est mis à hurler dans la rue, jusqu'à ce que je cède pour éviter d'avoir des ennuis avec le voisinage. Je l'ai fait entrer et je me sentais comme une idiote, tellement j'étais tétanisée. Il s'est approché, m'a embrassée. J'étais angoissée, je tremblais. J'avais l'impression que j'allais tomber. Puis il m'a dit : « Tu m'appartiens jusqu'à la mort ! Je te suis depuis des mois. Je sais tout ce que tu fais, où tu vas, qui tu rencontres ! Pour voir une psy, c'est que ton connard de mari a dû t'en faire voir ! Moi je savais comment te prendre ! Tu es

comme un petit animal qu'il faut dresser. Seule, tu n'arriveras jamais à rien ! Mais tu n'as plus à t'inquiéter, je vais te reprendre en main ! »

À nouveau, elle sanglote et se mouche.

— Et là, où est-il ?

— Il est reparti après m'avoir dit : « À très bientôt ma chérie ! »

— Vous devez aller au commissariat Séraphine ! D'après ce que vous m'avez déjà raconté sur lui, il est dangereux !

— J'ai peur !

Elle se met à hurler de détresse. Elle est à bout. Je lui conseille d'aller chez sa mère après s'être rendue à la police pour le signaler. Je ne peux rien faire de plus. Je lui explique que je ne suis pas sur place et lui propose de la revoir lundi en fin de matinée.

Cette conversation m'a mise mal à l'aise. L'angoisse de la veille ressurgit et cette fois, c'est dans mon ventre qu'une boule s'est formée. Je prends cette histoire trop à cœur. Patrick sort de la salle de bains. Je dois être pâle car aussitôt il me demande ce qu'il se passe. Je lui explique brièvement.

— Ton boulot te poursuit jusqu'ici Héléne ! Il est temps

de faire la coupure. Tu as fait tout ce que tu pouvais, mais maintenant tu dois penser à toi, à nous deux.

Je sens de l'agacement dans sa voix. Son regard s'est assombri. Ses muscles se crispent. Il a raison, Séraphine et moi avons dépassé un stade, celui de la relation patient / thérapeute. La jeune femme, dans la détresse, a pénétré dans mon espace intime en m'appelant un samedi matin alors qu'elle sait que je ne travaille pas, et de plus sur mon téléphone portable qui est personnel. Je m'interroge d'ailleurs sur la manière dont elle a obtenu ce numéro. Je ne me souviens pas le lui avoir donné.

Patrick bougonne en me proposant de nous retrouver vers 12 h 30, sur la terrasse d'un café que nous avons repéré. Il m'adresse un sourire forcé. Je trouve sa réaction excessive. Après tout, ce n'est pas ma faute si ma patiente m'a téléphoné dans la détresse. Il me semblait humain de la rappeler. Ce n'est pas pour autant que j'ai sauté dans le premier train pour la rencontrer. Sa petite crise passera. Je quitte l'hôtel et me rend dans la librairie découverte la veille.

« Les bouquins des Traboules »<sup>2</sup> est un lieu incroyable !

---

2. En référence à *Résurgence*, roman, Isabelle Bruhl-Bastien, Les Éditions du Citron Bleu.

Un petit carillon annonce mon entrée dans la boutique. De vieux livres côtoient de plus récents. Une odeur d'ancien et de cire m'envoûte aussitôt. Quelle atmosphère magique ! Une femme d'une quarantaine d'années range des ouvrages sur des étagères. Souriante, elle me regarde et me salue. J'en fais de même et m'aventure dans les rayonnages. J'ai l'impression de me retrouver à une autre époque. Mes yeux balayent la multitude de titres et de noms d'auteurs, je suis comme grisée par tant de richesses culturelles.

— Puis-je vous aider, Madame ?

— Non, ça ira, je vous remercie. En fait, je ne cherche rien de précis. Je me promenais hier soir dans la rue et j'ai découvert votre devanture. J'ai eu envie de revenir pour découvrir votre librairie. Elle est extraordinaire !

— Merci ! Il y a six ans, je suis entrée pour acheter un carnet que j'avais repéré en vitrine...

Je termine sa phrase :

— Et au lieu d'acheter le carnet vous avez acquis la boutique !

— C'est plus compliqué que cela en fait. J'ai réellement acheté le carnet pour écrire mes états d'âmes, avant de subir,

quelques jours plus tard, une greffe cardiaque. Mais ce serait trop long à vous expliquer. Ensuite, j'ai sympathisé avec la personne qui en était propriétaire, un homme remarquable qui nous a quittés l'an passé. Il a retrouvé son épouse, ainsi que d'autres personnes qui me sont chères.

Je perçois une vive émotion dans sa voix. Cette femme est marquée par son histoire que je sens tragique et paradoxalement, ses yeux scintillent de bonheur. Elle s'approche de moi et me serre la main.

— Aurore de Rosemont, l'heureuse propriétaire de cette caverne d'Ali Baba !

— Hélène Pagès, l'heureuse touriste qui a la chance de découvrir cette même caverne !

— Je vous en prie, faite le tour tranquillement, et si vous avez besoin d'un conseil, n'hésitez surtout pas !

Je la remercie et prends mon temps au milieu de tous ces livres. Si je m'écoutais je ressortirais avec des sacs chargés d'ouvrages. Mon choix se porte sur un écrit de Boris Cyrulnik, *Mourir de dire : La honte*<sup>3</sup>.

---

3. Éditions Odile Jacob.

Un peu en avance pour mon rendez-vous avec Patrick, en sortant de la librairie, j'erre dans les ruelles du quartier de la Croix-Rousse. Je profite ainsi de ce moment de liberté que nous nous sommes octroyés durant le week-end. Une légère contrariété refait surface en repensant à notre petite querelle. Mais très vite je souris, en réalisant qu'il s'agit de notre première dispute de couple. Il fallait bien que cela commence un jour. J'ai hâte de retrouver mon amant, comme prévu à la terrasse du café. Je ne fais pas attention à l'heure et j'arrive en retard.

Il est là, attablé, plus désirable que jamais. Il pianotait sur son portable qu'il range dès qu'il me voit. Il me sermonne avec tendresse et me dit qu'il commençait à s'inquiéter. Je découvre une légère contrariété sur son visage, mais je ne dis rien. Je m'assieds face à lui, souriante, heureuse que notre petite altercation soit terminée. Nous nous racontons mutuellement nos rencontres intéressantes. Pour ma part, je lui fais le récit de ma belle découverte en pénétrant dans cette librairie hors du commun. Patrick m'annonce que sa rencontre avec la galeriste a été plus que constructive. Elle avait entendu parler de lui sur les réseaux sociaux, avait eu l'occasion de visiter son site

internet, et pu ainsi apprécier son travail. Elle avait très envie de l'exposer.

Nous vivons notre week-end plus amoureux que jamais. Ces deux jours sont riches en visites diverses, repas gastronomiques, sexe... Le voile d'inquiétude a complètement disparu de mon esprit, pour n'apparaître que lors du retour.

Le dimanche soir arrive très vite, trop vite devrais-je dire. Il est temps pour nous de reprendre la route. Je souhaite conduire car je sens mon compagnon abattu. Est-ce le fait de retrouver notre quotidien ? Ce que je lis dans son regard m'inquiète. Il n'a plus le même éclat. Au volant de ma voiture, du coin de l'œil, je l'observe à plusieurs reprises sortir son portable de sa poche, lire des messages auxquels il répond, l'air soucieux. Je fais mine de ne rien percevoir et ne pose aucune question. Il ne prononce aucune parole durant le trajet qui me paraît long. Dans ma tête, plusieurs scénarios commencent à s'échafauder. Dans tous les cas, j'ai le pressentiment qu'il me cache des choses, sensation peu agréable. J'essaie de chasser ces idées de mon cerveau, mais elles n'ont de cesse de revenir. A-t-il des soucis dont il n'ose pas me parler ? De quel ordre ? Financier, professionnel, de santé ? A-t-il une maîtresse ? Cette question me contrarie presque

autant que si sa santé était en cause. J'entends tellement d'histoires, parfois sordides, dans mon cabinet, que cette hypothèse m'obsède. Pourtant, je trouve stupide et regrettable d'être perturbée à l'issue d'un week-end aussi magique.

Tourmentée, je retrouve notre environnement et notre matou, qui lui au moins semble ravi de nous revoir. Chaque fois que je rentre chez nous, mes yeux balayent chaque pièce afin de m'assurer que les cambrioleurs n'ont pas récidivé. Cette idée me hante. Une fois de plus je fais le tour de la maison, puis, rassurée, je défais mes affaires et prends une douche avant de retrouver Patrick qui, à peine au lit, s'est endormi. J'ai du mal à fermer l'œil, malgré l'épuisement. Je ne cesse de songer au trajet du retour, à l'attitude de mon compagnon et à ses nombreux messages sur son portable. La tentation de lire ses SMS est grande. Pourtant, je me ravise car je trouve cette démarche intrusive. Je me tourne et me retourne dans le lit. À sa respiration, plus forte, je sais qu'il dort profondément. Non, je ne me lèverai pas ! Non, je ne m'abaisserai pas à ce genre de comportement que je trouve détestable ! J'ai confiance en lui et je dois arrêter de me poser autant de questions à son sujet. Il est sans doute très fatigué, peut-être a-t-il des problèmes dont

il ne veut pas me parler pour me préserver, après les derniers traumatismes que j'ai vécus. Je finis par plonger dans un sommeil perturbé. Mais suis-je réellement endormie ? Mon rêve me semble si proche de la réalité ! Je me vois me lever, chercher sur le portable de Patrick les derniers messages, découvrir qu'ils ont tous été effacés. Je cherche dans ses contacts un nom ou un prénom qui pourrait m'interpeller. C'est alors qu'en faisant défiler la liste, je découvre un simple « S ». Je le sélectionne pour découvrir à quoi correspond ce numéro. Il s'agit d'un numéro de portable qui ne m'est pas inconnu. À cet instant, je sens ma tête tourner. Des nausées et des vertiges me font sombrer dans un précipice. J'étouffe et pousse un cri. Je me retrouve assise dans mon lit. Patrick sursaute et aussitôt, il m'entoure de ses bras protecteurs. Son odeur me rassure. Il me caresse les cheveux. Il essuie de ses doigts des larmes qui coulent sur mes joues.

— Chuuut ! Je suis là ! Tu as fait un cauchemar !

Il me berce comme il pourrait le faire avec un enfant et m'embrasse avec tendresse.

— J'ai peur Patrick ! J'ai peur que tu me quittes ! Promets-moi que tu n'as personne d'autre dans ta vie !

Il desserre son étreinte pour mieux m'observer. Son regard s'est à nouveau assombri. À la faible lueur de la lune dans la chambre, son visage me semble pâle.

— Que se passe-t-il Hélène ? Bien sûr qu'il n'y a personne d'autre ! Pourquoi cette inquiétude ? Déjà à Lyon tu m'as parue tourmentée. Je crois vraiment que tu as besoin de vacances ma chérie ! Allez, viens tout contre moi et rendors-toi !

Je ne me fais pas prier. Je cale mon corps contre le sien et retrouve un profond sommeil. C'est Séraphine Carmillet qui m'apparaît alors, souriante. Elle me regarde. Nous sommes dans mon cabinet. Mais, à quelques détails près, le décor ne ressemble en rien à celui dans lequel j'exerce. Ma patiente est radieuse.

— Alors ? Que pensez-vous de ma déco ? Vous voyez, désormais, c'est vous qui êtes ma patiente ! Je suis là pour vous écouter ! Lâchez-vous, parlez-moi de votre vie et de Patrick ! Comment cela se passe entre vous deux ? J'ai le sentiment que ce n'est pas terrible ces temps-ci, je me trompe ? Et au lit ? Hein ? Au lit, c'est comment ?

Stupéfaite par ce changement de situation et par les

questions trop personnelles de la jeune femme, je ne sais pas quoi répondre. Puis elle me fixe d'un regard sombre et perçant. Je ressens le malaise de nos premières rencontres. Je frémis et m'enfonce dans mon fauteuil. J'éprouve une irrésistible envie de pleurer. Je ne vois aucune boîte de mouchoirs, je suis donc contrainte de m'essuyer dans la manche de mon chemisier. Cette situation est lamentable ! Elle est assise sur une chaise orange, à la place qui devrait être la mienne. Mes muscles se crispent. Ma nuque se raidit et ma mâchoire tremble. Mes doigts se resserrent sur les accoudoirs. Mes ongles griffent le cuir usé jusqu'à s'y enfoncer. Une vive douleur m'arrache un hurlement. Je tente de retirer mes mains, mais mes ongles restent plantés. La douleur est insoutenable, brûlante. À force de persévérance, je finis par extirper mes doigts du fauteuil. J'ai terriblement mal. J'approche mes mains de mon visage et remarque qu'elles sont en sang. Les ongles ont été arrachés. Séraphine m'observe et éclate d'un rire strident. Son attitude est grossière. Plus je souffre, plus elle s'esclaffe. Je tente de me sauver mais elle me retient avec force. Patrick pénètre dans la pièce et s'approche de nous. Je suis soulagée. Au travers de mes larmes, je lui souris et lui tends mes mains ensanglantées afin

qu'il m'aide à me relever et surtout me libère de l'étreinte de cette harpie. Mais au lieu de cela, il l'enlace et me regarde avec mépris, voire avec dégoût. Puis, ensemble, ils rient de la situation dans laquelle je me trouve. Je sursaute et à nouveau je me retrouve trempée de sueur, dans les bras de mon amant. Je me débats, hurle et le frappe. J'observe mes doigts pour m'assurer que mes ongles sont toujours là. Surpris, il s'éloigne et me demande ce qu'il m'arrive. Je mets un peu de temps pour retrouver mes esprits et comprendre qu'il s'agissait une nouvelle fois d'un mauvais rêve. Tout mon corps est pris de tressaillements. Patrick court me chercher un peu d'eau que je bois volontiers. Je sens le liquide me rafraîchir et m'apaiser.

— Hélène, il faut que tu prennes un peu de congés. Tu ne peux pas retourner travailler demain, enfin tout à l'heure car il est 5 heures. Tu es trop perturbée. Promets-moi que tu vas te reposer, au moins une journée. Tu peux décaler tes rendez-vous.

Il a sans doute raison. Depuis que j'exerce, l'unique fois où j'ai été contrainte de fermer mon cabinet était en raison d'une forte grippe. Je le rassure et m'engage à appeler mes patients pour leur proposer une autre date. Tous ces derniers événements me perturbent. Il me faut prendre du recul et ainsi

souffler pour me retrouver. J'en éprouve un besoin vital, mon couple aussi. Je ne m'en étais pas rendu compte. Les consultations au cabinet deviennent éprouvantes pour moi. Si je ne fais rien pour remédier à cet épuisement physique et mental, mes patients risquent d'en pâtir. Je réalise à cette pensée que c'est peut-être l'inverse qui se produit. Je me fais grignoter petit à petit par ces hommes et ces femmes qui viennent déverser leur fiel. Un grand nombre d'entre eux ont en effet des comptes à régler avec l'un ou plusieurs de leurs proches. L'image d'une multitude de petits insectes se nourrissant de mon être jusqu'à le vider de toute substance m'apparaît, m'effraye, et me tétanise.

13

Je passe la matinée dans l'atelier de Patrick, recherchant sa présence pour me reconforter. Assise dans un fauteuil, je me prélasser, le livre de Boris Cyrulnik entre les mains. De temps à autre j'observe mon compagnon peindre. Ses acryliques sont magnifiques ! S'il part d'un sujet défini, sa peinture transcende cette réalité en fonction de sa perception du moment. J'adore

les couleurs chatoyantes qui s'offrent, impudiques, à mes yeux. Dans un élan énergique, il étale sur la toile une peinture rouge écarlate, symbole d'amour mais aussi de haine. Les muscles de son cou se contractent. Je tente d'interpréter ce qu'il ressent à cet instant. Amour ou haine, lequel de ces deux sentiments l'anime ? À qui est destinée la rage qu'il met dans ces coups donnés sur le grain de la toile ? La passion, la tentation, voire la jouissance sont-elles son moteur ? Ou exprime-t-il la force, la puissance, le pouvoir ? Est-ce la fureur, l'agressivité, la lutte, le sang, qui jaillissent et maculent ainsi le blanc du support ? Je suis envoûtée par son geste à la fois sensuel et violent que j'assimile à une chorégraphie, d'autant que Patrick peint toujours sur un fond musical. Très souvent Stravinsky, Prokofiev, Bartók, mais il lui arrive aussi de se laisser porter par AC / DC, Aerosmith, Guns'N'Roses... Pour l'heure c'est *Petrouchka* d'Igor Stravinsky qui guide sa gestuelle. Je le désire tant que je me lève et m'approche de lui. Je me plaque contre son dos, les yeux fermés. Mes mains le caressent. Il se retourne après avoir posé son pinceau et m'embrasse avec fougue. Nous nous déshabillons et nous couchons sur le sol où des taches de peintures fraîches barbouillent nos corps ensorcelés par la

passion. Je découvre dans les yeux brillants de l'homme qui me pénètre alors avec rage des éclairs qui me transpercent. Je prends peur en voyant en lui, non plus celui que j'aime, mais un être possédé par quelques forces diaboliques. Il me fait mal en me pénétrant, il me griffe, son poids pèse sur mon corps et manque de m'étouffer. Son odeur n'est plus la même, elle est plus âcre. Je me débats, le mords, hurle. Il arrête aussitôt et se retire. Du regard dans un premier temps, puis à voix haute, il m'interroge. Secouée de sanglots, recroquevillée, les genoux resserrés entre mes bras, je ne réponds pas. Face à son insistance, je lui explique qu'il s'est comporté comme une brute, qu'il s'est acharné sur moi telle une bête sauvage. Son sexe s'était transformé en un glaive et avait déchiré mon intimité. Surpris, il fronce les sourcils et approche sa main afin de caresser mes cheveux. Mais je le repousse avec violence.

— Je ne comprends pas ce qu'il t'arrive Hélène ! Je suis désolé si je t'ai fait mal, je ne m'en suis pas rendu compte. Mais tu n'y es pas allée en douceur non plus. Tu as vu avec quelle rage tu m'as déshabillé ? Tu t'es jetée sur moi, excitée. Je ne t'ai jamais vue ainsi. Je pensais que le lieu y était pour beaucoup dans ton attitude. J'ai pris ça comme... comment dire... un jeu

sexuel ! Mais sincèrement, je ne voulais pas te faire souffrir ! Je me répète, je suis désolé !

Nue, je reste prostrée quelques instants dans un coin de l'atelier. Démuni, il n'a pas d'autres choix que de me laisser m'apaiser.

Au bout de nombreuses minutes, le constat de nos corps couverts de peinture à dominance rouge nous fait sourire. L'atmosphère se détend. Nous nous couvrons à la hâte pour rentrer dans la maison, en passant par le jardin, afin de prendre une douche apaisante. Après cette scène, je montre une mine sereine et plaisante. Pourtant au fond de moi, c'est un véritable tsunami qui me dévaste et me torture.

La sonnerie de mon téléphone portable me sort de mes pensées. Il s'agit de Séraphine qui est devant mon cabinet. J'ai oublié ma proposition de rendez-vous pour cette fin de matinée. Je ne l'ai donc pas prévenue de mon absence. Elle me semble contrariée par cette déconvenue. Cependant, je ne cède pas et lui propose de décaler la consultation au lendemain soir. Cet échange me rappelle que ma jeune patiente commence à empiéter sur mon espace vital.

À l'aube, l'ombre déambule sur la promenade de l'Ouche. Elle est seule. C'est à cet endroit qu'elle a plongé les souvenirs de celle qu'elle désire anéantir. Hypnotisée par le courant de l'eau, elle songe à ce moment jubilatoire. Comme à cet instant, il était très tôt. L'épaisse brume se répandait à fleur de sol créant ainsi une atmosphère ténébreuse. Ensuite, elle avait repris son véhicule pour se rendre en direction de Plombière-les-Dijon, avant de continuer sur un chemin forestier. Elle se souvient très bien de cet exquis instant. Elle en frissonne encore.

La forêt était déserte. La silhouette allait être tranquille pour réaliser son projet. Seuls le crépitement de ses pas sur les feuilles sèches et quelques chants d'oiseaux matinaux punctuaient le silence du lieu. C'était terrifiant, mais elle aimait ça ! De nouveaux picotements parcouraient son corps, en particulier son bas ventre. La brume ajoutait une ambiance sinistre à ce décor. Soudain, des craquements la firent sursauter. Une chouette hulotte hululait dans un arbre à quelques mètres d'elle. Son grand-père lui avait appris, lors de promenades en forêt, à reconnaître les cris des oiseaux. Ces réminiscences

l'oppressaient, parce que trop imprégnées de moments difficiles. La silhouette tremblait au milieu de ces immenses arbres. Elle se sentait si fragile ! Pour agir, l'émotion ne devait pas la submerger ! Elle se ressaisit et poursuivit son chemin. Le jour se levait. De timides rayons du soleil filtraient à travers les branchages. La brume était toujours présente, mais moins dense. Elle s'attendait à voir surgir de derrière un arbre quelques farfadets ou autres personnages imaginaires terrifiants ayant bercé sa petite enfance. Plus loin, elle découvrit une clairière. Le lieu était propice pour le sacrifice. Elle sortit d'un large sac ses trophées qu'elle déposa sur le sol. À cet endroit, l'humidité s'était en partie évaporée. Traînant des pieds, l'ombre glana quelques ramures sèches et les installa religieusement sur l'amas qu'elle venait de constituer. Elle sortit de sa poche des allumettes. Elle en craqua une, approcha la flamme des brindilles. Un lumignon prit naissance, avant de se répandre aux autres branches. Enfin, le bûcher s'enflamma. L'excitation de la silhouette était à nouveau à son paroxysme. Elle riait et dansait autour de ce feu qui la réchauffait. Des oiseaux, affolés, prirent leur envol dans un fracas épouvantable. Leurs cris de lamentation résonnèrent dans un large périmètre.

Les flammes immenses se trémoussaient et donnaient une lumière sinistre à la forêt environnante. L'odeur du bois brûlé masquait celle de l'humus. L'ombre respirait la fumée de l'anéantissement. Une bruine contraria à peine son projet. Le regard sur le bûcher embrasé la rassura. Elle pouvait partir. Cette escapade l'avait épuisée. L'ombre s'était éloignée sans se retourner.

Ce jour-là, derrière elle, le brasier s'était peu à peu évanoui.

## 15

La nuit a été réparatrice, bien que tourmentée par quelques mauvais rêves, moins obsédants que les précédents. La journée de mardi se déroule tranquillement. Je suis plus apaisée. Je rencontre mes patients, les uns après les autres. Parmi eux, une nouvelle personne. Il s'agit d'une femme, Sylvie Seranth, jolie brune, proche de la cinquantaine. Elle n'est pas remise de son divorce, plus d'un an auparavant. La relation qu'elle avait avec son mari était fusionnelle, leur amour inconditionnel. Du moins, c'est ce qu'elle imaginait les premières années surtout, puis très vite il a commencé à lui échapper. Il s'est renfermé, ne

la regardait plus comme avant, l'évitait même. Il lui reprochait de l'étouffer. Il lui disait ressentir le besoin de respirer, de prendre le large. C'est ce qu'il a fait, puisqu'il est parti du jour au lendemain. Elle est toujours éprise de lui et est persuadée le récupérer un jour. Elle ne peut pas se résoudre à le savoir dans les bras d'une autre femme. Elle a en effet appris qu'il avait refait sa vie. Cette nouvelle lui est insupportable. Elle s'est mis en tête de semer la zizanie dans le couple, le harceler et intimider l'heureuse élue. En entendant ses propos, mon esprit s'échappe et revient sur ma situation. Se peut-il que j'étouffe Patrick ? C'est peut-être pour cette raison qu'il commence à changer. Je ne me rendais pas compte de mon attitude. Je dois prendre du recul et me méfier de moi-même. Je l'aime tant qu'inconsciemment j'ai sans doute instauré une relation fusionnelle avec lui. Dans ce cas, il peut y avoir un danger d'étouffement et donc de mort de notre couple. Cette pensée me donne quelques suées. Je dois y remédier le plus tôt possible. Lorsque j'aborde le sujet de la fusion avec mes patients, je leur explique qu'une relation de couple est une relation d'adulte à adulte. Dans ce duo, il y a deux personnes et chacune doit respecter son propre espace. La fusion nous fait tendre vers une

unité. Nous cherchons à ne faire qu'« un ». D'où les expressions : « je l'ai dans la peau », « je suis accro à lui », « il est ou elle est toute ma vie », et bien d'autres encore. Mais quelle est la place de chacun dans cette relation ? La fusion-confusion est dévastatrice et anéantit l'un ou l'autre, voire les deux. Mon Dieu ! Que suis-je en train de faire ? Je tremble et transpire. La dame s'en rend compte. Elle s'interrompt et me demande si je me sens mal.

— Non, ce n'est rien. Excusez-moi ! Je suis un peu souffrante depuis hier, mais ça va passer. J'ai juste eu un coup de chaud.

— Ah ! Je comprends. Je sais ce que sont les bouffées de chaleur. Je commence à être ménopausée ! me répond-elle avec un sourire qui se veut complice. Peut-être est-ce votre cas ?

Oui, c'est vrai, depuis quelque temps je connais les symptômes de cette période peu agréable pour une femme. Les seuls inconvénients que je ressens sont quelques suées de jour comme de nuit, mais supportables, ainsi que de légères migraines. Cependant, je n'ai aucune envie de m'épancher sur le sujet. Cela ne la regarde pas. En règle générale, ce sont mes patientes qui me racontent leurs soucis de ménopause. Car

certaines le vivent très mal, tant au niveau physiologique que psychologique. Avec diplomatie, je la remets à sa juste place et je lui demande de poursuivre son récit.

Ainsi, elle n'accepte pas le fait que son ex-mari ait refait sa vie. Elle est prête à tout pour le récupérer, y compris harceler celui-ci et persécuter sa compagne.

— Pensez-vous que ce soit la solution madame Seranth ? Il est nécessaire que vous avanciez et passiez à autre chose. Je comprends que vous ayez encore des sentiments pour votre mari, mais lui, est-ce le cas ? Vous ne pouvez pas briser son nouveau ménage comme ça ! D'autant qu'il vous en voudrait davantage !

— Je l'aime encore Docteur, à la folie ! Je ne peux pas vivre sans lui ! Je pense à lui vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept. Je vous l'ai dit, je ne peux pas supporter l'idée qu'il soit avec cette pouffe !

Elle se met à pleurer. Je lui tends la boîte de mouchoirs, tout en me revoyant dans mon rêve m'essuyer avec la manche de mon vêtement. Elle se ressaisit aussi vite qu'elle s'est effondrée.

Je me rends compte qu'elle est bien déterminée. Au-delà de l'écoute, je change de tactique. J'essaie d'en savoir plus sur la

manière dont elle imagine procéder pour nuire aux tourtereaux.

— Il y a des tas de moyens pour cela !

Son sourire narquois et son regard, les yeux exorbités, me font froid dans le dos. Je commence à m'interroger sur l'état mental de cette personne. Au moment de régler, elle me dit avoir perdu sa carte vitale. Elle me paie en espèce et prend la feuille de soins, en vue d'un remboursement ultérieur. Je lui propose un autre rendez-vous. Je ne sais pas encore si je lui prescrirai un anxiolytique. Je prendrai ma décision la prochaine fois.

En fin de journée, je reçois comme prévu Séraphine Carmillet. Je lui présente une nouvelle fois mes excuses pour le rendez-vous manqué de la veille. Je lui explique que j'étais souffrante, sans bien sûr rentrer dans les détails.

Je retrouve la même jeune femme qu'au début de nos rencontres. Elle est fragile, pâle, tremblotante. Son manque d'assurance refait surface. Il est parfois décourageant de faire ce type de constat lorsque nous avançons avec le patient et que nous assistons à l'éclosion de leur chrysalide. Nous le voyons ensuite « grandir ». Une rechute est toujours possible, quelle qu'en soit la cause. Dans ce cas présent, le responsable est son

ex-compagnon qui refait surface et la harcèle. Elle est bouleversée par ce qu'elle a vécu durant le week-end. Elle s'est enfermée chez elle, prostrée dans son lit, incapable de prévenir la police. Je sens en moi la colère se manifester contre lui, mais aussi contre elle que j'ai envie de secouer. Pourtant je m'abstiens de tout commentaire. Son histoire m'interpelle davantage que tout ce que je peux entendre dans ce cabinet. Elle est complètement anéantie. Elle éclate en sanglots. Elle est si blanche que je crains qu'elle ne fasse un malaise. Je vais lui chercher un verre d'eau. Je me sens comme happée par son récit. Elle me redonne les détails de ce que ce « salaud », tel est son propos, lui a dit aussi bien au téléphone que lors de sa visite. Elle est terrorisée. Je me tais, la laisse parler, pleurer, renifler, torturer les accoudoirs du fauteuil, dépiauter le mouchoir en papier dans lequel elle s'est mouchée. Petit à petit, elle s'apaise. Je lui prescris un calmant. Il me semble que cette fois, c'est nécessaire. À aucun moment, lors de la séance, je n'ai repensé au mauvais rêve la concernant. Ce n'est qu'après son départ que j'y ai songé. Si j'attache de l'importance aux activités oniriques de mes patients, je minimise les miennes. Mes propres traumatismes de ces derniers jours et ma fatigue en sont sans

doute la cause. Inutile de m'alarmer ou d'y trouver une quelconque signification.

Je sors dans le hall de l'immeuble pour prendre mon courrier dans la boîte aux lettres. Je passe en revue chaque enveloppe. À la découverte d'un nouveau pli à mon nom et sans adresse, je suis parcourue de frissons. Je retourne à mon cabinet et armée de mon coupe-papier, j'ouvre l'enveloppe d'une main tremblante.

## 16

Dans son studio meublé, la jeune fille étudiait attablée à son bureau, lorsque son téléphone sonna. Elle décrocha sans lever les yeux de ses livres, puis porta le combiné à son oreille.

— Allô ?

— ...

— Allô ?

Un étrange bruit lui répondit, comme celui d'une respiration.

— Qui est à l'appareil ? insista-t-elle.

Pour toute réponse, un halètement, suivi d'un grésillement,

et enfin d'un bip prolongé. Elle raccrocha, agacée d'avoir été inutilement dérangée.

Une heure plus tard, alors qu'elle vérifiait les notes qu'elle avait prises sur les bancs de la faculté, elle sursauta au son strident de la sonnerie. Elle décrocha à nouveau, interrogeant son interlocuteur sur son identité. Seule une forte respiration se fit entendre, avec en fond sonore des bruits de voitures et une ambulance, comme en cet instant dans sa rue. Elle se précipita à la fenêtre. L'ambulance venait de passer. Elle pouvait voir au loin les lumières bleues s'éloigner en clignotant. Mais elle ne remarqua rien d'anormal si ce n'est une silhouette, toute de noir vêtue, qui longeait hâtivement une vitrine. Dans la cabine téléphonique qui se trouvait juste en face de chez elle, elle s'aperçut que le combiné pendait au bout du fil. Son dernier utilisateur n'avait pas jugé bon de le raccrocher, à moins que ce ne soit une nouvelle fois l'œuvre de gamins désœuvrés.

Ces deux appels la perturbèrent. Elle éprouvait quelques difficultés à se concentrer. Pourtant, il lui fallait préparer ses partiels qui débutaient dans deux semaines. Elle sentit le besoin d'appeler son amie Caroline. Elle composa son numéro, mais

personne ne décrocha. Déçue, elle essaya de canaliser ses émotions et tenta de reprendre ses cours. Mais son esprit vagabondait.

Troublée par cette constante impression d'être épiée et désormais ces appels téléphoniques, elle commençait sérieusement à s'inquiéter. S'agissait-il, comme elle le pensait, de son ex-petit copain, d'une mauvaise plaisanterie ou d'un prédateur, du genre obsédé sexuel ? Envahie d'un pressentiment, elle ne s'estimait plus en sécurité en restant seule. Son amie lui avait proposé une colocation avec elle. Jusqu'à présent, elle avait refusé. Seulement, au fil des mois, la situation avait changé. Plus elle y songeait, plus l'idée la séduisait, tant pour sa sécurité que pour sa sociabilité. Car elle se rendait compte qu'elle s'isolait et ne supportait plus la compagnie.

Elle décida de se coucher, mais éprouva quelques difficultés à trouver le sommeil, tant elle était oppressée. Lorsque tout s'apaisait, que tout s'assombrissait autour d'elle, il n'était pas rare que ses vieux démons refassent surface. La sonnerie du téléphone la fit sursauter. Tremblante, elle se leva et se dirigea vers le bureau. Sa main se posa nerveusement sur le combiné

qu'elle décrocha. Elle hurla alors des injures destinées à la personne qui se trouvait au bout du fil. Très vite elle reconnut la voix qui l'appelait :

— Ça ne va pas ? Mais qu'est-ce qu'il t'arrive ? T'es malade de m'insulter comme ça ?

— Caro ! Je suis désolée !

Elle se laissa choir sur sa chaise, en proie à une nouvelle crise de larmes.

— Que se passe-t-il ? Tu m'inquiètes ? C'est ton mec ? Il recommence son bazar ?

— Je ne sais pas. En fait, j'ai eu deux coups de fil étranges. Je n'entendais qu'une respiration.

— Encore un taré ! T'inquiète pas, ça arrive. Mais sois prudente surtout. Enferme-toi bien chez toi !

— Justement Caro. Tu m'avais proposé, il y a quelque temps, que nous louions un appartement à deux pour limiter les frais. Ça tient toujours ?

— Tu parles, ma chérie ! Bien sûr que oui ! Ce serait génial !

— OK ! On en parle demain. Je suis fatiguée, je vais me coucher.

— Dors bien ma belle ! Et surtout ferme ton verrou ! Je t’embrasse.

— Oui, ne t’inquiète pas ! Bonne nuit !

Elle prit un somnifère afin d’être certaine de pouvoir trouver le sommeil. Avait-elle écouté Caroline ? Avait-elle suivi ses recommandations et ainsi fermé sa porte à clé ? Elle était incapable de s’en souvenir. Elle était partie loin, très loin, si loin qu’elle n’entendit pas la porte s’ouvrir et une personne entrer à pas de loup. L’intrus vint se poster au bord du lit pour l’observer.

17

Je porte ma main à ma bouche. Je suis effarée par ce que je viens de découvrir. Cette fois, je suis harcelée. Si je pouvais avoir des doutes jusqu’à présent, j’en ai désormais la certitude. Je ne cesse de relire la missive, dont les lettres étaient, comme dans la précédente, découpées dans un magazine : « MAUDITE, MAUDITE SOIS-TU ! »

Qu’est-ce que tout cela signifie ? Qui m’en veut et pourquoi ? Toutes ces questions me taraudent. Ma respiration

est saccadée. Est-ce le fait de la ménopause ou de l'angoisse ? J'ouvre la fenêtre pour inspirer l'air frais. La personne est venue déposer l'enveloppe directement dans ma boîte, comme pour la première. Je sors sur le palier et sonne chez la vieille dame qui vit au rez-de-chaussée, en face de mon cabinet. Dès qu'elle m'ouvre la porte, je découvre une octogénaire d'un bon maintien, bien que soutenue par une canne. Vêtue d'un pantalon beige et d'un chemiser bleu clair, de la couleur de ses yeux, presque translucides, la dame est coquette. Je réalise que je n'avais jamais réellement fait attention à elle, les rares fois où j'ai pu la croiser.

— Bonjour Madame, je suis navrée de vous déranger.

— Bonjour Docteur ! Que vous arrive-il ? Vous êtes toute blanche ! Vous êtes souffrante ? Désirez-vous un verre d'eau ?

Je la remercie, avant de poursuivre.

— Non, en fait j'aimerais savoir si vous n'auriez pas remarqué quelqu'un de... comment dire... de bizarre, ces temps-ci ?

La dame sourit. Je remarque son regard malicieux. D'une voix douce et chevrotante, elle répond :

— Vous savez, depuis que vous avez ouvert votre cabinet,

je vois beaucoup de monde et quelques-uns de vos patients ne sont... pas forcément dans leur assiette.

— Oui, je sais. J’espère que vous n’êtes pas importunée.

— Non, non, ne vous inquiétez pas ! Cela met au moins de l’animation, car avant, c’était d’un ennui mortel !

Sa remarque m’amuse et me détourne un court instant de la raison de ma visite. Mais, tenant encore dans les mains le morceau de papier, je reviens sur ma question.

— Lorsque je dis « bizarre », c’est une personne qui vous aurait paru différente, ou avec une attitude qui aurait pu vous interpeller.

Elle réfléchit, puis secoue la tête en signe de négation.

— Et vous n’avez vu personne mettre quelque chose dans ma boîte aux lettres ? Hormis le facteur bien sûr !

— Non, je suis désolée ! Je n’ai rien vu de tel ! Mais vous savez, je ne passe pas mon temps à épier les gens.

Elle s’esclaffe comme une petite fille.

— Je vous remercie Madame. Encore désolée de vous avoir dérangée.

— Mais de rien, ce fut un plaisir pour moi. C’est vrai, nous n’avons jamais eu l’occasion de faire connaissance. Si je

peux vous être utile n'hésitez surtout pas. Si vous souhaitez que j'espionne votre boîte, cela m'amuserait beaucoup.

— Je ne voudrais surtout pas vous ennuyer.

— Oh non ! N'ayez crainte ! Bien au contraire !

Elle baisse le ton de sa voix et vérifie que personne ne peut l'entendre avant d'ajouter :

— Ça m'exciterait, vous savez ! À 84 ans, je ne sors plus guère. Mes enfants habitent loin, je ne les vois pas souvent. Je n'ai que mon auxiliaire de vie qui passe matin et soir pour m'aider à faire ma toilette et éventuellement quelques courses. Sinon, j'occupe mes journées à regarder la télévision et faire des mots fléchés. Alors jouer à la détective me plairait beaucoup. Je surveille donc et vous ferai mon rapport !

Afin de jouer le jeu, je lui réponds tout bas :

— Ça marche alors ! Je compte sur vous Madame....

— Non pas de Madame entre nous ! Je m'appelle Simone !

— Très bien Simone, moi c'est Hélène ! Mais... chut ! Cette conversation doit rester confidentielle !

Nous nous serrons la main. Divertie par cette petite conversation, je la quitte et rentre chez moi. Mon intermède

était de courte durée. Au volant de mon véhicule, je repense à la lettre et l'angoisse refait surface. Tout se mélange dans ma tête : le cambriolage, les missives, l'attitude de Patrick, ce que je ressens en présence de Séraphine, sans parler d'Hervé Brignard. Il me revient à l'esprit la séance avec ma nouvelle patiente, Sylvie Seranth. Mon attention se détourne de la route. Je me fais klaxonner car je viens de manquer un stop. Paniquée, je pile au milieu de la route et le conducteur de la voiture que j'ai évitée de justesse me traite de tous les charmants noms d'oiseaux de son répertoire. J'admets qu'il a dû maîtriser son véhicule et avoir une belle frayeur. Je lui crie que je suis désolée, mais il continue en me faisant un doigt d'honneur. Charmant ! Je redémarre et rentre plus prudemment à mon domicile.

Je présente à Patrick la lettre anonyme, mais je me garde bien de lui parler de mon entorse au code de la route, d'autant qu'en me garant, je me suis aperçue que je n'avais pas mis ma ceinture de sécurité. Décidément, depuis quelques temps, tous ces événements me perturbent au point de me faire perdre la tête. Pour une psychiatre, c'est un comble ! Je me dois de me ressaisir ! Une violente migraine, des bouffées de chaleur, une humeur exécrationnelle, l'envie d'envoyer balader la première

personne qui me contrarie, me poussent à m'isoler dans notre chambre à coucher une bonne heure avant de me présenter au commissariat de police.

C'est un peu plus en forme que je pars déposer plainte pour harcèlement, accompagnée de Patrick. Cette fois, le lieutenant Pâris est présent. Il nous reçoit dans son bureau. L'homme, la cinquantaine, dégarni, de taille moyenne, porte un polo Lacoste qui laisse entrevoir ses biceps. Il est attentif à ce que nous lui expliquons. J'avais déjà remarqué lors de notre première entrevue qu'il faisait preuve à la fois de fermeté et d'empathie. Mon compagnon avait eu la présence d'esprit de prendre également la première enveloppe et son contenu. Les deux lettres anonymes étalées devant lui, le policier les observe. Il avait mis des gants pour éviter d'y laisser ses empreintes. Il me questionne sur le lieu où j'ai retrouvé les enveloppes et comme son collègue, mais avec plus de diplomatie, m'interroge sur mes éventuelles suspicions. Il me conseille de passer en revue chaque personne que je côtoie tant au niveau privé que professionnel. Je ne lui parle pas de tous mes états d'âmes du moment, car je suis persuadée que je me fais des idées, cependant j'avoue avoir rencontré quelques difficultés avec

l'un de mes patients. Mais pour l'heure, il est hospitalisé et ne peut donc pas venir me déposer ces mots dans ma boîte. De plus, je lui explique que je ne le pense pas suffisamment instruit pour commettre un délit de cet ordre. Les phrases sont bien tournées et sans faute. On sent qu'il s'agit de quelqu'un d'un niveau intellectuel supérieur au sien. Alors, à moins qu'il ne se fasse passer pour plus pauvre d'esprit qu'il ne l'est, je refuse de croire qu'il en est l'auteur.

— Mais pourquoi me parler de lui alors ?

Déstabilisée, j'hésite et avance :

— Je ne sais pas trop quoi vous répondre ! En fait, si j'ai d'emblée pensé à lui c'est que je suis persuadée qu'il m'en veut d'avoir cassé l'alliance thérapeutique. Je ne me sens plus capable de le suivre. L'hospitalisation a été une aubaine pour moi, mais dans tous les cas, je songeais à le diriger vers un confrère.

— Mmm... Je vois ! Qui le suit et dans quel centre se trouve-t-il ? Je vais devoir contacter son psychiatre.

Je le renseigne, contrariée d'ennuyer le professeur Robin avec cette histoire. Après tout, ce n'est peut-être pas aussi grave que cela. Il n'y a pas de menaces de mort sur ces lettres ! Patrick

demande au lieutenant quelle suite va être donnée à l'affaire.

— Nous allons voir si le cambriolage et les lettres ont un lien. Vous savez, il faut prendre les choses au sérieux. Pour ma part, je ne pense pas qu'il s'agisse d'une coïncidence. Nous avons parfois affaire à des individus peu scrupuleux, prêts à tout pour arriver à leurs fins. Je ne veux pas vous alarmer, mais il faut que vous soyez vigilants tous les deux. Je garde ces deux lettres si vous n'y voyez pas d'inconvénients.

— Non, bien sûr !

Ma voix est hésitante. Ses propos m'ont effrayée. C'est dans cet état d'esprit, que nous rentrons chez nous. Lasse, je m'endors aussitôt, en proie à de nouveaux cauchemars.

Après une nuit agitée, ma journée est plutôt calme. Mais je me sens mal à l'aise. J'écoute mes patients d'une oreille distraite et crayonne machinalement des formes géométriques sur mon calepin. J'ai hâte que ma journée se termine. Je suis lasse. Dans l'après-midi je me rends avec appréhension jusqu'à la boîte aux lettres, mais aujourd'hui aucune missive suspecte

ne s'y trouve. Lorsqu'enfin ma dernière patiente sort du cabinet, je me précipite sur mes affaires et rentre à mon domicile. Je retrouve Patrick qui est au téléphone. En l'observant, je réalise qu'il ne m'a que très peu parlé de sa tranche de vie précédant notre rencontre. Il a toujours esquivé mes nombreuses questions. Trop nombreuses peut-être ! Je repense à la réflexion que je me suis faite au cabinet. Se peut-il que je l'étouffe ? Il est sans doute préférable que je lâche prise. Le moment venu il me parlera, s'il en éprouve le besoin. Je ne suis pas sa thérapeute, et je me dis que c'est plus sain ainsi. Se découvrir petit à petit, plutôt que de tout savoir d'emblée, alimente une part de mystère qui peut être excitant. Cela permet d'apprécier dans un premier temps la personne telle qu'elle est sans avoir une représentation de son histoire. Pas à pas, nous nous découvrons, nous nous adaptons à l'autre. Je dois avouer que j'ai ma part d'ombre également. Le récit d'une vie est-elle le reflet de la réalité ? Nous pouvons nous le demander. Le narrateur, rapporteur de son histoire, de celle de quelqu'un d'autre ou de la grande Histoire, raconte-t-il les faits tels qu'ils se sont réellement produits ? Plusieurs dimensions peuvent entrer en jeu. L'enjolivement, l'exagération, la méprise,

et surtout l'affect, tous ces facteurs font que le récit peut être erroné. Il suffit d'écouter deux protagonistes, voire deux adversaires d'une histoire douloureuse. Chacun ira de sa version. Les deux récits seront différents, car contés avec l'affect de chacune des parties adverses. Il y a aussi l'émotion de celui qui écoute. Un psychiatre comme moi, mais aussi un juge ou tout autre individu exerçant une profession d'écoute, d'analyse de la situation et de jugement, doit faire preuve d'une sincère neutralité et objectivité afin de prendre suffisamment de recul pour ne pas être influencé par ce qu'il entend. C'est d'ailleurs la condition sine qua non pour exercer en toute impartialité. Dans la vie, c'est la même chose. Il n'y a qu'à voir sur les réseaux sociaux l'ampleur que prend une publication, anodine au premier abord. L'information écrite par une seule personne, qu'elle soit avérée ou non, est partagée, amplifiée. Chacun y va de son commentaire en fonction de sa propre expérience et de son émotion. Mais correspond-elle à la réalité des faits ? On s'en moque. Voilà comment naissent des rumeurs et des propos diffamatoires qui risquent d'être préjudiciables pour une personne ou une société. Si chaque individu pouvait prendre du recul, le temps de la réflexion et surtout de la

vérification avant de se lancer tête baissée dans ce genre de transmission de l'information, cela éviterait bien des bévues.

Patrick me sort de ma réflexion. Il est livide. Je l'interroge pensant qu'il est souffrant.

— Mes toiles disparues lors du cambriolage ont été retrouvées !

— Voilà une excellente nouvelle ! Alors pourquoi te mettre dans cet état, on dirait que tu viens d'apprendre un décès.

— Elles ont été retrouvées calcinées !

— Oh ! Mon Dieu !

Je porte mes mains devant ma bouche. Cette annonce est terrible ! Il met tant de cœur à peindre, et ses toiles sont si belles ! Je trouve ce geste abominable. Il aurait été préférable qu'elles aient été saisies sur un marché parallèle, mises en vente sur internet ou dans une galerie. Mais brûlées, je n'arrive même pas à imaginer comment une personne un tant soit peu sensée puisse commettre un acte aussi terrible. C'est une atteinte à la personne de mon homme. C'est intolérable ! Serait-ce donc quelqu'un qui le connaît et qui lui en veut ? Un règlement de compte ? J'en reviens à ma réflexion initiale concernant le

passé de Patrick. Mais pour l'heure, il a besoin de moi, de mon soutien. Je cesse mes divagations et me recentre sur lui. Le lieutenant Pâris l'a appelé pour lui révéler cette terrible nouvelle. Elles étaient dans une forêt. Celui ou celle qui a commis cet acte odieux n'a pas pris le temps d'attendre que les toiles soient entièrement consumées avant de s'enfuir. Il reste sur l'une d'elles une parcelle, en bas à droite, où l'on peut lire des initiales, celles de la signature de mon amant. Ce sont des promeneurs qui ont fait cette surprenante, voire macabre découverte, si l'on considère qu'une œuvre est une part de soi. Pensant que leur trouvaille était le résultat d'une escroquerie, ils ont alerté la police. Mon compagnon s'apprête donc à se rendre au commissariat afin de constater qu'il s'agit bien de ses œuvres dérobées. Je décide de l'accompagner. Il était à mes côtés pour les lettres anonymes, il est hors de question que je le laisse seul dans cette épreuve. Je le sens tellement anéanti. Il me fait penser à un enfant, perdu, fragile. J'éprouve le besoin de le serrer dans mes bras, mais agacé, il me repousse avant de s'excuser de son comportement.

Au commissariat de police, Pâris nous reçoit chaleureusement, puis nous conduit auprès des restes des

œuvres calcinées. Il n'y a pas l'ombre d'un doute. Les initiales sont celles de mon compagnon : PN, Patrick Nicolas. Par endroits nous devinons des éclats de peinture noircis, qui avaient été des couleurs chatoyantes étalées au pinceau ou au couteau. Mon cœur est serré. Je regarde mon amant à la dérobée, mais je crains de le voir craquer. Il reste digne devant les vestiges de ses toiles. Je le connais assez pour savoir combien il prend sur lui. Son regard est sombre, sa mâchoire est contractée, les muscles de son cou et de ses bras sont saillants, son corps tout entier se raidit. L'officier de police nous explique dans les moindres détails les conditions dans lesquelles elles ont été retrouvées. Un couple de sexagénaires se promenait dans la forêt, lorsque leur attention a été attirée par une odeur de brûlé et un amoncellement carbonisé. Ils se sont approchés et ont découvert ce qui semblait être des toiles de peinture. Ils ont balayé les alentours du regard mais n'ont vu personne. D'emblée, ils ont pesté contre ces délinquants qui ne respectaient pas la nature, se disant que par chance nous n'étions pas dans une période de sécheresse. Puis, ils ont réalisé que cela pouvait être les restes de toiles de faussaires ou d'escrocs à l'assurance. Ils ont décidé de prévenir la police et

ont fait une déposition relatant tous les faits énumérés.

— Nous avons désormais la conviction que quelqu'un vous en veut ! Une équipe est en train de réaliser des prélèvements sur le lieu où les toiles ont été retrouvées, afin de relever quelques empreintes. Pour le moment, hormis les traces de pas de nos deux promeneurs, rien à signaler. D'ailleurs, nous permettez-vous l'un et l'autre de relever celles de vos doigts ? Car l'analyse des lettres anonymes va forcément révéler les vôtres et avec un peu de chance, s'il y en a d'autres, elles pourraient nous mener vers l'auteur de ces missives. Y a-t-il d'autres personnes qui les ont tenues en main ?

Nous nous regardons et lui faisons un signe de négation, avant de préciser que le policier que nous avons rencontré la première fois n'avait pas pris de précaution et avait tenu la lettre à pleine main. Au fond de nous, nous espérons qu'il sera ainsi sermonné à défaut d'être sanctionné.

De retour à la maison, l'humeur n'est pas joyeuse. Je m'isole quelques instants dans notre chambre pendant que Patrick allume son ordinateur pour répondre à ses messages. Ces derniers événements ont ouvert en moi une brèche que je croyais définitivement close. Mes angoisses refont surface. Je

songe à la première lettre que j'ai reçue, un message d'avertissement, qui se révèle être prémonitoire : « Ta vie est bâtie sur du sable. » Tout ce que j'ai construit au fil des années, les protections que je m'étais installées, l'ancrage que je pensais avoir, tout cela n'était qu'illusion. Le terrain me semble miné. Sombrant dans le chaos, je m'accroche comme je peux. Je me pensais forte, mais il n'en est rien. Je n'ai jamais révélé certains fragments de ma vie à Patrick. Je ne veux plus en parler, j'ai trop souffert. Je garderai le silence autant que faire se peut. Je dois me battre encore et encore pour continuer à vivre, avec sérénité, tant sur le plan professionnel que personnel. Pourtant, je me sens en danger, et je crains que mon compagnon ne le soit aussi. Je suis certaine que personne ne peut m'aider. Je me redresserai seule comme je l'ai toujours fait. Je suis persuadée d'en avoir les ressources même si, pour le moment, je dois admettre qu'elles sont en berne.

19

Les semaines suivantes sont plus sereines. Aucune lettre, aucune menace, aucune infraction, la vie reprend son cours.

Cependant, Patrick éprouve quelques difficultés à se ressaisir depuis la découverte des toiles calcinées. Il traverse une phase de déprime que je suis en mesure de comprendre. Son comportement avec moi a changé, il est plus distant. Je remarque qu'il ne se rase plus, ce qui n'est pas pour me déplaire, je le trouve ainsi plus séduisant. Ce qui m'inquiète, c'est sa relation avec la nourriture. Il n'a plus envie de rien, mais consomme davantage de boissons alcoolisées. Il est frustrant pour une psychiatre d'être dans l'incapacité d'aider ses proches. Je lui en parle et lui conseille de consulter l'un de mes confrères. Il refuse ma suggestion. Je ne peux rien faire de plus. Le temps l'aidera, du moins je l'espère. Je remarque qu'il se réfugie régulièrement dans son atelier, sans pour autant se remettre à la peinture. Après les réflexions que je me suis faite il y a quelques temps sur ma relation avec lui, je décide d'accepter ses retranchements. Je dois prendre sur moi, mais je suis consciente que respecter son espace vital est le seul moyen de préserver notre couple. Il sait que je suis là s'il éprouve le besoin de parler, voire de pleurer. Mes craintes quant à sa fidélité ou plutôt son infidélité se sont estompées. Il est malheureux. Je le sais, je le sens. Je reste surtout vigilante quant à son penchant pour

l'alcool. J'ai décidé de ne plus en acheter et m'arrange toujours pour faire les courses moi-même.

Au cabinet, Séraphine poursuit sa thérapie en se confiant à moi. Son ex-compagnon la harcèle inlassablement. Elle nage en plein paradoxe. Une force la pousse à tout mettre en œuvre pour s'en sortir. Cependant, en présence de cet homme, elle est à nouveau sous son emprise. Elle perd alors toute confiance en elle. Le travail promet d'être long et douloureux. Sa fragilité psychique m'inquiète et me pousse à lui prescrire des anxiolytiques plus adaptés. Je ne veux pas prendre le risque qu'elle passe à l'acte, car elle a plusieurs fois émis l'hypothèse que la seule issue possible pour elle était la mort. Ce qu'elle me raconte concernant cet individu machiavélique est impensable. Je l'encourage avec douceur, lors de chacune de nos rencontres, à alerter la police, car je crains le pire. Parfois son attitude m'agace. J'éprouve alors une envie de la secouer. Je l'incite à prendre le taureau par les cornes, afin de se libérer de lui. Je n'ai plus songé au cauchemar la mettant en scène. En sa présence, je ne ressens plus non plus les malaises des débuts.

Sylvie Seranth est revenue. Elle continue à me régler les consultations en espèces sans me présenter sa carte vitale. Je me

dis que c'est son problème. Je lui tends la feuille de soin pour qu'elle puisse se faire rembourser. Son discours ne change pas. Elle est assoiffée de vengeance. Ses propos sont inquiétants. Elle devient hystérique et se met à hurler dans mon cabinet dès qu'elle me parle de son mari et de sa nouvelle compagne. En principe, je résiste avant de passer par des voies médicamenteuses. Je m'aperçois que ces temps-ci, les personnes qui me consultent ne peuvent plus se contenter de nos entretiens. Leur état nécessite un traitement plus ou moins lourd.

Très souvent, un malaise m'envahit lors de mes rendez-vous. Je perçois une agressivité presque constante de la part de nombreux patients. Je me fais la remarque que plus rien ne va dans notre société.

J'ai croisé plusieurs fois mon espionne, Simone. Elle est adorable. Je regrette de ne pas avoir fait sa connaissance plus tôt. En sortant ce soir, je la croise avec son aide-ménagère. Elles reviennent de la pharmacie. Ravie de voir ma vieille amie, je vais à sa rencontre, l'embrasse et la serre même dans mes bras. Je l'apprécie vraiment beaucoup, et je sais que c'est réciproque. La vieille dame me fait un clin d'œil complice en m'annonçant :

— RAS Hélène !

— Merci Simone !

Son accompagnatrice nous regarde l'une et l'autre sans rien comprendre, mais discrète, elle ne pose aucune question.

Il n'est pas rare que ma nouvelle amie m'attende le soir pour me remettre deux parts de tarte ou de gâteau qu'elle a confectionnés, me précisant que c'est pour mon mari et moi. Elle m'a proposé de venir boire le café. Je n'ai jamais pris le temps. Mais je lui ai promis que je le ferai un jour. J'aimerais connaître plus de choses sur elle. J'ai le sentiment que sa vie a été très riche. Elle m'a révélé un jour que son époux avait été militaire et qu'ils avaient eu l'occasion de voyager partout dans le monde. Ses fils sont nés à l'étranger, lors de missions du père. À l'heure des réseaux sociaux où l'on déballe son quotidien souvent sans intérêt, je trouve bien regrettable de ne pas s'intéresser davantage à nos proches voisins dont l'histoire peut être passionnante.

Quelques semaines se sont écoulées depuis que sa proie a reçu la dernière missive. La chimère, assise devant son bureau, découpe inlassablement des lettres dans un magazine. Autour d'elle s'amoncellent des pages déchirées, froissées, éparpillées, tout comme elle. Elle n'est que l'ombre d'elle-même, insignifiante, pâle fantôme d'un être rongé jusqu'aux entrailles. Est-elle homme ou femme, jeune ou vieille ? La silhouette ne sait plus, elle n'a peut-être jamais su. Son âme et tout son être ne sont que souffrance. L'être abject, les ciseaux à la main, les yeux fermés, répète inlassablement :

« — C'est le Diable qui tient les fils qui nous remuent !  
 Aux objets répugnants nous trouvons des appas ;  
 Chaque jour vers l'Enfer nous descendons d'un pas,  
 Sans horreur, à travers des ténèbres qui puent <sup>4</sup>. »

D'un rire grave, l'ombre se recule sur sa chaise. Un rictus déforme son visage. Devant elle s'étale une feuille blanche sur laquelle des lettres dansent et se positionnent pour former une

---

4. Au lecteur : *Les Fleurs du mal*, de Charles Baudelaire.

ronde de mots. Elle les colle, plie la missive et la glisse dans une enveloppe qu'elle avait préparée. Puis avec rage, elle récupère tous les morceaux qui ne lui servent plus. Elle déchire les moindres papiers qu'elle bourre dans l'une de ses poches. La colère l'étouffe ! Le monstre qui l'habite prend les ciseaux sur la table et les pointe comme un glaive en direction d'un illusoire intrus.

— Je refuse que tu sois heureuse ! Tu dois souffrir comme je souffre ! Je détruirai tout ce qui t'entoure ! Je me délecterai de te voir te consumer !

La silhouette pousse un cri terrifiant, presque bestial, et sort dans la rue. La nuit commence à tomber. Elle se dirige vers les rives de l'Ouche en prenant la promenade qui l'y mène. Le regard dans le vague, elle sort les fragments de papier et les jette à l'eau d'un geste théâtral. Les confettis virevoltent et s'éloignent avant de retomber tout en douceur sur la surface de l'eau. Contraste saisissant de cette valse aérienne avec la danse macabre de l'individu, aux portes de la folie. L'ombre plonge sa main droite dans sa poche. Ses doigts sentent un tube de comprimés. Ils jouent avec, le triture. Pas maintenant ! La silhouette s'en servira oui, mais pas maintenant. Dans son autre

poche, elle sent l'enveloppe, ainsi que les ciseaux. Elle marche le long de la rivière. La nuit est cette fois tombée. Elle passe à proximité de quelques jeunes affalés sur un banc. Ces derniers l'interpellent, l'un d'eux se lève prêt à l'importuner. Désarçonné par l'être à l'air spectral qui se retourne, il s'éloigne penaud et revient vers ses comparses. L'ombre remonte la rue du Jardin-des-Plantes et se poste devant le bel immeuble qui fait l'angle de la rue Jehan-de-Marville. Comme un automate, elle entre dans le hall, se dirige vers la boîte aux lettres et y glisse religieusement sa missive. Le bruit d'une porte qui grince la fait se retourner. Une vieille dame se trouve là. Sur son visage, l'étonnement se lit, puis face au regard terrifiant de la silhouette, elle reste tétanisée devant chez elle, les yeux écarquillés. Poussée à se retrancher dans son appartement par l'individu, elle s'exécute sans une réaction. La porte claque et un long hurlement se fait entendre, suivi d'un silence pesant. La silhouette ressort et s'enfuit de l'immeuble. Elle retourne en direction de l'Ouche et y jette les ciseaux ensanglantés.

— Si je veux arriver à mes fins, je me devais de l'éliminer ! C'est de sa faute ! Avait-elle besoin de sortir à ce moment, cette vieille pie ?

Les mains pleines de sang, la silhouette se met à genoux, se penche et les plonge dans l'eau froide pour les laver. Quelques taches maculent sa veste sombre, presque noire. Mais on ne peut distinguer la couleur. Cela ira pour rentrer, elle avisera ensuite. Elle remet ses mains mouillées dans ses poches. Saisie par le froid, elle frissonne. Elle est pourtant habituée. Le sang qui circule dans ses veines est glacé depuis si longtemps ! La silhouette s'éloigne en accélérant le pas.

21

Ma nuit a été une nouvelle fois peuplée de cauchemars, truffés de scènes absurdes. Je me suis réveillée en larmes, après avoir poussé un cri strident. Patrick agacé, est parti dormir sur le canapé. Je me suis sentie abandonnée. J'aurais aimé qu'il me prenne dans ses bras et me reconforte, comme il le faisait il n'y a pas si longtemps. Pourquoi cette attitude à mon égard ? Il s'éloigne de jour en jour. Est-ce son état dépressif qui le rend si désagréable ? Je suis déstabilisée. Je peux aisément accompagner et conseiller mes patients lorsqu'ils m'exposent leurs problèmes, mais en ce qui me concerne, je suis démunie

face à ce genre de comportement. Il est malheureux, je le conçois. Cependant je ne m'explique pas la raison pour laquelle il me fuit et devient agressif. Épuisée, je finis par sombrer à nouveau dans un profond sommeil. Je me retrouve cachée sous mon lit. J'entends des hurlements, une voix d'homme qui vocifère d'ignobles insultes, des coups portés à quelqu'un, des cris de femme, puis des pas dans les escaliers. Des portes s'ouvrent, se claquent. Des chaussures noires avancent dans ma direction. Je mords ma main pour ne pas crier, je ferme les yeux. Les pieds repartent. Terrorisée, je reste prostrée. Puis une grosse main m'attrape, me fait glisser de dessous le lit et me soulève. Il s'agit de mon ancien patient, Hervé Brignard. Il m'insulte, menace de me tuer avant de se retourner. Je suis son regard. Sylvie Seranth est là, elle rit à gorge déployée. Je pleure, je hurle. La femme me prend alors dans ses bras, avant de me jeter par la fenêtre. C'est dans cette chute interminable où je crois mourir que je me réveille en sursaut. Je reste choquée par ce mauvais rêve. J'ai froid. Une violente migraine me serre le crâne. Pourtant, il est l'heure pour moi de me lever.

La douche m'apaise. La chaleur de l'eau qui ruisselle sur

mon corps me reconforte. Je repense aux caresses de mon amant. Nous n'avons pas fait l'amour depuis la violente étreinte dans son atelier. Il me manque tant ! Pas l'homme qui dort en ce moment sur le canapé, mais celui que j'aimais, qui était à mes côtés. J'espère que son attitude est passagère. Je me rends compte que j'ai mal partout. Ce mauvais rêve m'a contracté tous les muscles. Je bouge la tête pour libérer ma nuque, je fais quelques mouvements des épaules pour les assouplir. Je ne suis pas en forme, pourtant je me dois de recevoir mes patients. Le poids des années commence à peser sur mes épaules. À peine sortie de la douche, séchée, peignée, j'enfile mes vêtements à la hâte. La buée sur le miroir s'estompe et laisse apparaître le reflet d'une femme plus vieille que son âge. Des cernes marquent mon visage livide. Quelques rides ont fait leur apparition. Des cheveux gris ont envahi ma coupe qui est moins soignée qu'autrefois. Je détourne mon regard de cette image qui blesse mon orgueil. Ce n'est pas moi, ce n'est pas possible ! Je sors à la hâte, afin de me rendre au travail.

En arrivant dans la rue du Jardin-des-Plantes, je découvre les gyrophares de véhicules de police devant l'immeuble de mon cabinet. Une voiture de pompier quitte à l'instant les lieux, une

autre est encore sur place. L'un de mes voisins a semble-t-il des ennuis. Après m'être garée, je m'approche. Une inquiétude sourde s'amplifie à chacun de mes pas et trouve son apogée dès mon arrivée dans le hall. La porte d'entrée de Simone est ouverte et je vois un va-et-vient de personnes en uniforme. Mon sang se glace. Affolée, tremblante, je pénètre dans l'appartement, mais je suis vite stoppée par un policier. Je redoute ce qu'il va m'annoncer.

— S'il vous plaît Madame, ne restez pas là !

— Mais... que se passe-t-il ? Où est Simone ?

— Vous êtes de la famille ?

— Non, nous sommes voisines. En fait, je suis le docteur Hélène Pagès, psychiatre. Mon cabinet est juste en face. Dites-moi ce qu'il se passe ! Où est-elle ?

Je ne me suis pas entendue crier. Tout mon corps frémit. Je me retiens au chambranle de la porte, par peur de m'effondrer. J'attends sa réponse mais je crains le pire. Il est arrivé quelque chose de grave à Simone !

— Bien, si vous êtes médecin psychiatre, je pense que je peux vous l'annoncer ! Madame Louvier a été retrouvée morte ce matin à son domicile.

Je me sens faiblir, mes jambes ne me soutiennent plus. Je fais un effort pour l'écouter.

— Son aide-ménagère l'a retrouvée sur le sol, au milieu d'une mare de sang. Au vu des premiers éléments, il semblerait qu'elle ait été assassinée... Madame ? Ça va ? Madame, vous m'entendez ?

J'entends sa déclaration, puis plus rien. Je ne sais pas combien de temps j'ai perdu connaissance, mais c'est entourée de pompiers que je suis revenue à moi. Dans un autre contexte, j'aurais pu en être ravie, mais la nouvelle du décès de ma vieille amie me plonge très vite dans un profond désarroi. Quelle horreur ! Simone, assassinée ! Ces deux mots ne sont pas compatibles. C'est incohérent ! Très vite une question me vient : mais par qui ?

Le policier revient vers moi. Sans force et grelottante, je suis assise dans l'entrée de l'appartement de la vieille dame. Les pompiers s'assurent que je ne risque plus de faire un nouveau malaise avant de partir rapidement car ils sont attendus sur une autre intervention. Je tente de guetter ce qu'il se passe à l'intérieur du logement. Non par curiosité morbide mais pour m'assurer que les propos de l'officier de police sont exacts, car

je peine à y croire. C'est insensé, un véritable cauchemar ! Je vais finir par me réveiller et découvrir Simone, tout sourire, m'apporter un café et une part de gâteau. Mais je ne peux rien voir, ils viennent de fermer la porte du séjour. J'aperçois toutefois des traces de sang dans le couloir. La voix du policier qui me semble lointaine ajoute :

— Ce n'est pas beau à voir ! Vous devriez sortir Docteur !

Cependant, je me sens trop faible pour bouger. Une odeur âcre commence à me titiller les narines. L'odeur du sang, mais surtout celle de la mort. Un haut-le-cœur me serre la poitrine et la gorge. Je mets ma main devant ma bouche et retiens ma respiration.

— Il se peut que nous venions vous interroger dans la matinée Madame. Serez-vous dans les parages ?

Avec beaucoup de difficultés je réponds que je serai dans mon cabinet. Il m'aide à me redresser et m'accompagne jusqu'à ma porte. Je l'ouvre en tremblant. Il pénètre avec moi dans la salle d'attente. Je cours aux toilettes pour vomir. Lorsque je me redresse je découvre mon visage souillé et blême dans le miroir au-dessus du lavabo. Je me passe de l'eau pour me nettoyer et me revigorer. Lorsque je reviens dans la salle d'attente, l'officier

est toujours là.

— Vous êtes certaine que ça va ?

— Oui, oui, je me sens mieux. C'est le choc de l'annonce. Je n'en reviens pas ! Assassinée ! Pourquoi a-t-elle été tuée ? C'est tellement horrible !

— L'enquête nous en dira plus, du moins, je l'espère ! Peut-être l'œuvre de petits délinquants pour lui voler ses quelques économies. Vous savez, ils ne reculent devant rien !

— Et son aide-ménagère, où est-elle ?

— Choquée, elle a été transportée à l'hôpital avant votre arrivée. Elle aura peut-être besoin de vos services ultérieurement ! Je dois vous laisser Docteur. Au revoir !

— Au revoir et merci de m'avoir accompagnée jusque-ici.

Après une poignée de mains, il quitte mon cabinet. Seule, je me sers un verre d'eau. J'essaie de retrouver mes esprits, mais je ne peux cesser de songer à cette pauvre femme ! De nouvelles nausées remontent dans ma gorge et me poussent jusqu'aux toilettes. Je vomis à nouveau et en larmes, je me laisse tomber à côté de la cuvette. J'ai mal ! Il me faut une demi-heure pour me ressaisir. Mon premier patient ne va pas tarder. Je me nettoie à nouveau, me pince les joues pour me redonner l'air plus

« vivante ».

Le lieutenant Pâris sonne une heure et demie plus tard. Mon rendez-vous venant de se terminer, je peux lui accorder un peu de mon temps. Je lui avoue avoir éprouvé quelques difficultés à écouter l'homme que j'avais en consultation. Mes pensées étaient dirigées vers l'appartement voisin et plus particulièrement vers Simone. Il m'est impossible de réaliser l'ignominie qui a eu lieu sur sa personne. L'officier de police se renseigne sur mon état, car il a eu connaissance de mon malaise. Puis il me pose les questions d'usage sur mon heure de départ hier soir et celle de mon arrivée ce matin. Il me demande si j'ai vu ou entendu quelque chose de suspect. Il fait bien entendu le parallèle entre cette histoire d'assassinat et les affaires dans lesquelles Patrick et moi sommes concernés. Peut-être une étrange coïncidence, mais il n'y croit pas trop. Pour lui, aucune piste n'est à négliger. Il insiste sur ce que je sais concernant la vieille dame, les relations que j'entretenais avec elle, s'il était possible que mon ou ma dernière patiente ait pu la croiser hier soir. Il poursuit ses investigations par d'autres questions au sujet de voisins dont l'attitude m'aurait interpellée. La victime m'avait-elle confié une inquiétude quelconque ? Selon moi,

avait-elle été témoin de quoi que ce soit ? Tout se bouscule dans ma tête. La migraine qui s'était apaisée reprend de plus belle. Mon cerveau, en ébullition va exploser s'il continue à m'assaillir de questions. Je prends ma tête entre les mains et respire profondément pour m'oxygéner. Soudain, je repense à la petite mission que j'avais confiée à Simone. Interdite, je lève les yeux vers le lieutenant et prononce, d'une voix à peine audible :

— Ce n'est pas possible que ce soit pour ça !

— Quoi donc ? me demande-t-il, surpris.

Sans prendre le temps de répondre, j'attrape mes clés dans un tiroir et me précipite dans le hall de l'immeuble. Un regard furtif vers la porte de ma voisine me provoque un nouveau haut-le-cœur et des frissons. Mais je ne m'attarde pas. Je file en direction de la boîte aux lettres. Ma main tremble et j'éprouve quelques difficultés à insérer la clé dans la serrure. Lorsque j'entends le déclic du déverrouillage, je n'ose pas ouvrir la porte de la boîte. Je reste ainsi quelques secondes, prostrée, devant ce casier qui porte mon nom, « Docteur Hélène Pagès ». Lorsque, enfin, je me résous à l'ouvrir, je découvre avec effroi une enveloppe, mentionnant mon nom, sans adresse. Pâris est

à mes côtés. Il sort des gants de sa poche et les enfile méticuleusement.

— Vous permettez que je la prenne ? Pourquoi avez-vous fait le lien entre la victime et cette lettre ?

Après avoir recouvré mes esprits, je lui raconte ma première rencontre avec la vieille dame et le *deal* que nous avons fait. Dépitée, je réalise que par ma bêtise, je l'ai peut-être mise en danger. Il est en effet surprenant que le crime ait eu lieu le jour où une lettre anonyme a été déposée dans ma boîte, alors que je n'en avais pas reçu depuis plusieurs semaines.

Nous retournons dans mon cabinet. Avec précaution, l'officier de police ouvre l'enveloppe et déplie une feuille A4. Depuis ma place, derrière mon bureau, je constate qu'elle est remplie de lettres découpées. Pâris l'aplatit, puis me montre le contenu. Affolée, je la prends dans mes mains avant qu'il n'ait le temps de me donner une deuxième paire de gants.

« CHAQUE JOUR VERS L'ENFER TU DESCENDS D'UN PAS. »

Ma gorge se serre. Une onde de sueur m'envahit. Un frisson parcourt mon dos. Je perds pied, je suffoque, je me noie.

L'officier de police vient de recevoir un message sur son

portable. Le procureur vient d'arriver. Il doit prendre congé de moi, mais il me demande de passer dans l'après-midi au commissariat pour ma déposition.

Incapable de téléphoner à mes patients pour annuler tous mes rendez-vous, je mets un mot à la porte d'entrée de l'immeuble pour les informer que je ferme mon cabinet quelques jours. Ma décision est sage. Je ne suis plus en mesure d'apporter une écoute bienveillante. Je dois avant tout sauver ma peau !

## 22

La jeune fille regarda l'heure sur la pendule. Son amie devrait être rentrée depuis plusieurs heures. Elle passa en revue leur journée. Elles étaient parties en stage le matin, puis s'étaient retrouvées à la faculté l'après-midi. Caroline, toujours fidèle à elle-même, était enjouée. Rien dans son attitude ne pouvait laisser présager quoi que ce soit. Elles partageaient le même appartement depuis une année. L'une et l'autre avaient prévu de se reposer avant de réviser, car les cours à la faculté devenaient laborieux. Elles avaient une pression terrible.

Comme les années précédentes, avoir une bonne place dans les amphithéâtres était compliqué. Les deux amies avaient pour habitude d'arriver tôt, afin de s'installer dans les premiers rangs. Les professeurs débitaient leurs cours sans se soucier des quelques timides doigts qui se levaient pour demander des explications ou des précisions. Seuls les meilleurs suivaient. Certains avaient capitulé. Les deux amies s'épaulaient. Lorsque l'une d'elle s'essouffait et perdait tout espoir, l'autre la stimulait. Ce jour-là, Caroline était plutôt en forme. Ses yeux pétillaient de bonheur. Elle avait hâte d'être au week-end. En sortant de l'université, elle lui avait dit devoir faire une petite course. Les deux amies s'étaient donc séparées devant la faculté. Après avoir erré dans le quartier, histoire de se vider la tête, la jeune fille était donc rentrée seule à l'appartement, rue du Dragon. Elle fut surprise en réalisant qu'elle avait marché durant trois quarts d'heure, sans avoir conscience de ce qu'elle avait pu faire pendant ce temps. L'habitude, la lassitude, voire le stress, peuvent provoquer ce genre de comportement. Elle s'était alors préparé un thé et s'était installée sur la table du salon pour commencer ses révisions avant le retour de Caroline. Lorsque sa vue commença à se flouter, en raison de la fatigue,

elle se rendit compte que trois heures s'étaient écoulées. Son amie n'était toujours pas rentrée. Une angoisse commença à pointer le bout de son nez. Caroline aurait-elle changé d'avis et était-elle allée retrouver sa nouvelle petite amie rencontrée quelques jours plus tôt ? Non, elle était persuadée que ce n'était pas le cas, du moins pas sans l'avoir prévenue. Elles partageaient le loyer, les charges, les courses, le ménage, même l'élaboration des repas, et avaient décidé d'être respectueuses l'une envers l'autre. Elles avaient intégré un fonctionnement qui évitait toute inquiétude. Si l'une d'elles venait à découcher ou changer son programme, elle avertissait son amie. Jusqu'à présent, cela fonctionnait très bien. L'attirance de Caroline pour les femmes n'avait en rien modifié le souhait de la jeune fille de s'installer dans le même appartement. Tout était clair entre les deux. Leur feinte en vue de dissuader son ex-petit ami de tenter toute approche avait semble-t-il bien fonctionné. Durant l'année écoulée, elle n'avait presque pas eu la sensation d'être suivie ou épiée.

L'angoisse grandissait. Quatre heures à présent que Caroline était partie faire sa petite course. Elle craignait que quelque chose lui soit arrivé. Qui appeler ? Sa nouvelle

conquête ? Tout ce qu'elle savait était qu'elle était serveuse dans un bar. C'était un peu maigre comme information. Quant aux parents de son amie, elle ne voulait pas les inquiéter si toutefois il s'agissait d'une escapade de leur fille. Elle s'affola. L'étudiante sortit à la hâte afin de se rendre à pied au commissariat de police à une vingtaine de minutes de chez elle. Elle marcha en pressant le pas, remonta la rue Sainte-Barbe. Il lui sembla alors être suivie. Cette présence la fit se retourner. Elle ne vit rien. Elle poursuivit son chemin avec sans cesse l'impression qu'une silhouette la rattrapait. Elle traversa la place Kléber en accélérant, l'autre fit de même. Elle ralentit. Les pas derrière elle se calquèrent aux siens. Après la place Saint-Pierre-Lejeune, elle prit la rue de la Nuée-Bleue. Elle se retourna et eut le temps de voir une ombre s'échapper pour se cacher sous un porche.

— Qu'est-ce que vous avez à me suivre, comme ça ? Eh ! Je vous parle ! Je sais qu'il y a quelqu'un ! Vous me suivez depuis mon domicile !

La jeune fille tremblait. Cependant, elle fit preuve d'une audace énorme, ou peut-être d'insouciance en poursuivant :

— Ayez au moins le courage de sortir de l'ombre, espèce

de pervers ! Je vous préviens que je me rends à la police.

Aucune réponse. Elle ne risqua pas de s'approcher. Elle pouvait entendre les battements rapides de son cœur dans sa poitrine et résonner dans son cou. Il lui sembla plus prudent de ne pas insister et de reprendre la route du commissariat tout proche. Les pas avaient cessé derrière elle. Elle entra précipitamment dans l'établissement et, essoufflée, s'adressa à un homme en uniforme qui se trouvait à l'accueil :

— Je voudrais signaler la disparition de ma colocataire !

— Disparition ? Quel âge à votre colocataire ?

— 20 ans !

— Elle est donc majeure ! Peut-être est-ce une « disparition » volontaire ! précisa l'officier avec un clin d'œil.

— Non ! Nous sommes étudiantes toutes les deux. Nous devons réviser nos cours. Elle avait juste une course à faire et devait rentrer aussitôt ! Cela fait quatre heures !

À cet instant un homme en civil rentra. Il semblait connaître le policier, puisqu'il le salua.

— Bonsoir commissaire. Alors vous avez identifié la victime ?

— Pas encore, elle n'avait pas de papiers.

La jeune fille, ébahie, écoutait la conversation. Le temps que tout se mette en place dans son cerveau, ses jambes commencèrent à flageller. Affolée, elle interpella le commissaire :

— Vous avez découvert un corps ? Je venais signaler la disparition de mon amie, Caroline Maury !

Des larmes coulèrent aussitôt le long de ses joues. Elle porta ses mains à sa bouche. Une horrible image s'imposa dans son esprit. Celui de son amie morte.

Les deux hommes se regardèrent, interloqués. L'inspecteur de police la pria d'entrer dans son bureau. Elle s'exécuta sans plus attendre.

## 23

Partagée entre déni, stupeur, chagrin et colère, je suis prostrée, assise en tailleur sur mon lit, le regard dans le vague. Je ne cesse de repenser à ma journée surréaliste. Qu'est-il réellement arrivé à Simone ? A-t-elle souffert ? J'espère de tout mon cœur que non. L'auteur de la lettre anonyme est-il son assassin ? L'a-t-elle vu ? Toutes ces questions me hantent. Je

serre mon oreiller contre ma poitrine, maigre protection face au chagrin qui me submerge. J'éclate en sanglots pour la troisième fois depuis que je suis rentrée. Patrick est absent, je ne sais pas où il se trouve. J'ai essayé de l'appeler, lui laissant des messages, mais en vain. Il ne me répond pas. Je suis perdue et j'ai mal. Pleine de remords, je me sens responsable de ce qu'il s'est passé. Jamais la vieille dame ne serait sortie seule sur le palier si je ne lui avais pas demandé de me rendre ce service. Il est vrai que c'est elle qui s'était proposé de surveiller ma boîte aux lettres, mais je culpabilise d'avoir accepté. J'en reviens à la nouvelle missive reçue. Cette affaire me tourmente et mon inquiétude grandit. Je ne me sens plus en sécurité. Il est impératif que la police résolve cette histoire au plus vite. Les lettres nous mèneront, je l'espère, à l'assassin. Le savoir sous les verrous m'apaiserait. Je me laisse aller à espérer que ma vie puisse reprendre son cours comme avant et que Patrick retrouve la sérénité. Notre couple, chahuté par les derniers événements, redeviendrait ainsi celui que nous formions.

J'entends la porte d'entrée. Mon cœur fait des bonds dans ma poitrine. Je me lève et descends les escaliers en courant. Mon compagnon est dans l'entrée, ivre. Je fais le choix de ne

rien lui dire. Je me dirige vers la cuisine, me sers un verre d'eau et lui en tends un. Au lieu de le prendre, il s'écroule sur le carrelage, inanimé. C'en est trop pour moi. Je pousse un cri pensant qu'il vient de mourir sous mes yeux. Affolée, je suis incapable de réagir. Je laisse passer quelques secondes avant de réaliser qu'il respire encore. Son pouls est lent. J'appelle alors les secours. Tout s'enchaîne ensuite. Le SAMU arrive, le médecin me pose quelques questions auxquelles je réponds tel un automate. Il est évident que l'abus d'alcool est la cause de son malaise, mais il semble qu'il ait absorbé des médicaments. Un tube de Lexomil vide se trouve dans sa poche. Mon sang ne fait qu'un tour. Il y a urgence ! Comment s'est-il procuré cet anxiolytique sachant que je ne lui en ai jamais prescrit ? Un brancard est apporté, aussitôt Patrick y est installé. Très vite il est conduit dans le véhicule pour son transport au centre hospitalier de La Chartreuse. Je prends mon sac, mes clés, et les accompagne avec ma propre voiture. Je tremble au volant. J'ai peur. Je sais que les minutes sont comptées. Je m'en veux de ne pas avoir réagi aussitôt. S'il devait lui arriver quelque chose, si Patrick venait à mour... Je ne peux imaginer la suite de ma phrase. C'est insupportable pour moi. Il va être sauvé, cela ne

peut être autrement.

Je n'ai rien vu du trajet. Je me gare comme je peux, c'est-à-dire très mal. Tant pis, le plus important est mon conjoint. J'entre dans le bâtiment où se trouve le service des urgences. Je cours dans les couloirs à la recherche de quelques informations concernant Patrick. Je connais cet hôpital pour y avoir travaillé avant de m'installer en libéral. Mais dans l'affolement, je perds tous mes moyens. Je m'adresse à une infirmière, lui explique que je suis médecin psychiatre et que mon compagnon vient d'être admis pour une tentative de sui... Ça non plus je ne peux le concevoir. Le mot ne vient pas. Elle m'indique le bon service et le nom du médecin qui l'a sans doute pris en charge. Lorsque j'arrive, on me signale qu'en effet l'équipe médicale s'active autour de lui. On me fait patienter. Le temps me paraît une éternité. Je me ronge les ongles. Je ne tiens pas en place. Je tourne en rond, demande sans cesse de ses nouvelles aux infirmières que je croise. Je m'énerve lorsque les réponses sont évatives. Lorsque le médecin vient à ma rencontre, c'est pour m'annoncer la bonne nouvelle. Patrick est sain et sauf, mais sous surveillance. Il est cependant passé très près de l'irréparable. Il me propose de l'accompagner dans son bureau.

Il a une attitude bienveillante avec moi. Mais je me sens coupable. Coupable de tout ce qu'il se passe depuis plusieurs mois. Coupable de ne pas être à la hauteur en tant que psychiatre pour aider mon compagnon, et ne pas l'avoir vu glisser au fond du gouffre au point d'avoir voulu attenter à ses jours. Dans son bureau je m'effondre, en larmes. Il s'approche de moi et me tapote l'épaule. Entre confrères, cela fait du bien de ne pas se sentir jugée. Il me suggère de rentrer chez moi pour me reposer. De toute façon Patrick a lui aussi besoin de dormir, ce qu'il est d'ailleurs en train de faire à l'heure où nous parlons. J'insiste toutefois pour le voir, même quelques instants. Le médecin m'accompagne. Je découvre mon compagnon sous assistance respiratoire, les yeux fermés. Il est blanc. Cela me fait froid dans le dos. Mon confrère me prend par le bras et m'entraîne avec délicatesse vers la sortie.

Hagarde, je me promène dans le parc de l'hôpital. J'ai besoin de prendre l'air et de réfléchir avant de rentrer chez nous. De retour à la maison, je me mets au lit et m'endors aussitôt. Cette nuit, je ne fais aucun mauvais rêve. Le cauchemar, je le vis dans la réalité.

Quelques jours sont passés. Patrick est sorti de l'hôpital. Il se sent mal à l'aise d'avoir voulu en finir. Il ne boit plus une goutte d'alcool. Je suis à ses petits soins. Nous nous rapprochons petit à petit, mais il va nous falloir du temps pour nous retrouver. Je suis consciente que notre relation ne sera plus à l'identique. Tous ces événements traumatisants laisseront des cicatrices en chacun de nous. J'ai attendu qu'il se sente mieux pour lui parler du décès de ma vieille amie et de la lettre anonyme. Ensemble nous affronterons « l'ennemi ». Rassurée par le comportement de mon conjoint, je décide de reprendre mon activité professionnelle. J'ai appelé tous mes patients afin de leur proposer de nouveaux rendez-vous. Mon agenda est à nouveau rempli. Je réalise que j'avais quelques messages sur mon portable. Je les écoute. Certains patients ayant trouvé mon mot sur la porte se sont inquiétés. De nouvelles personnes souhaitaient prendre rendez-vous. Il y avait également un message du professeur Robin. Il souhaitait prendre de nos nouvelles, il était au courant pour Patrick. La suite de son message me fait cependant l'effet d'une bombe. Il m'annonçait

qu'Hervé Brignard était sorti de l'hôpital quelques jours plus tôt. Il me disait être confiant, et que le traitement qu'il lui avait prescrit lui convenait mieux. Je frissonne. En regardant à quand remonte son appel, je découvre que c'est le jour où Patrick a été hospitalisé. Donc, si mon ancien patient était dehors, cela voudrait dire qu'il se pourrait qu'il ait un rapport avec la troisième lettre anonyme, et donc avec le décès de Simone. Je me demande si le lieutenant Paris est au courant de cette information capitale. Je décide de l'appeler. Je me dois de lui révéler qu'il y avait eu des soupçons contre lui concernant l'homicide de son père.

— Oui, j'ai retrouvé le dossier de cette affaire en enquêtant sur monsieur Brignard. Nous n'avons aucune preuve qu'il ait été d'une manière directe ou indirecte responsable du meurtre de son paternel. Mais, je n'étais pas au courant de sa sortie de l'hôpital, j'avais pourtant demandé au professeur de me tenir informé de tout changement. Je vais tout de suite l'appeler. Merci de m'avoir prévenu. Je vous tiens au courant !

À peine le téléphone raccroché, je me rends dans la salle d'attente pour inviter mon patient à entrer dans mon bureau.

J'ai du mal de me concentrer en l'écouter me raconter ses différends avec ses parents. Il s'agit d'un jeune homme, Sébastien, qui a tenté de se suicider quelques semaines auparavant. Quelle coïncidence que de débiter la journée de reprise par ce que l'on nomme dans notre jargon médical une TS. Il me révèle que ses parents lui ont toujours mis la pression. Enfant, il se devait d'exceller à l'école. La moindre note qui ne correspondait pas à un critère satisfaisant pour eux et le jeune garçon était alors puni de ce qu'il adorait, à savoir le sport. Toute sa scolarité aura été vécue par lui comme un enfer, la peur au ventre. Son père, notaire, lui avait imposé des études de droit. Évidemment, ce fut un véritable fiasco. Petit à petit, il a tout fait pour se détacher de ses géniteurs en faisant les pires bêtises. Le choix de ses fréquentations l'y aidant, il a commencé par fumer quelques joints, puis s'est attaqué à des drogues dures. Comme il avait cessé toute relation avec ses parents, ceux-ci avaient jugé inutile de l'aider financièrement. Sébastien a commis quelques larcins afin de pouvoir se procurer la cocaïne. Mais très vite son père l'a retrouvé et fait hospitaliser de force. Le jeune homme a été brimé, rabaissé par le couple déçu des agissements de leur fils. Il y a un mois, la mère a découvert

qu'elle souffrait d'un cancer du sein. N'ayant de cesse de le culpabiliser étant donné tous les soucis qu'il leur avait fait subir, le garçon avait décidé de mettre fin à ses jours en se jetant dans le canal après avoir ingurgité des somnifères. Un passant, témoin de la scène, avait aussitôt plongé dans l'eau glacée de ce mois de décembre, au péril de sa vie. Il a réussi à le sauver. Le père m'a téléphoné pour prendre rendez-vous, afin que son fils me consulte dès sa sortie d'hôpital. Son témoignage me bouleverse au plus haut point. Il me remue les entrailles. J'ai pourtant entendu dans mon cabinet de nombreux cas de patients ayant tenté de mettre fin à leurs jours. Je n'arrive plus à écouter la suite de ses propos. Mon esprit divague de mon compagnon aux parents de ce jeune homme, en passant par moi. Tout se mélange dans mon esprit. Je me sens défaillir. C'est une voix affolée qui me ramène à la réalité.

— Docteur ! Docteur ! Ça ne va pas ?

— Excusez-moi Sébastien... Je suis vraiment navrée !

— Vous m'avez fait peur, vous êtes devenue toute blanche et vos yeux... vos yeux... J'ai bien cru que vous alliez vous évanouir ! C'était super flippant !

J'ai honte de ce moment d'égarement. Ce n'est pas du tout

professionnel. Le jeune homme n'osera plus revenir me voir pour me confier ses problèmes. Je dois me ressaisir afin qu'il se sente en confiance. Mais au fond de moi, rien n'est plus comme avant. Je le sais. Toutes ces histoires vécues dernièrement me perturbent plus que je ne l'imagine. L'heure étant écoulée, je lui propose une date pour dans quinze jours. Je suis rassurée qu'il accepte volontiers de me rencontrer une seconde fois.

Je le raccompagne vers la sortie et retourne dans la salle d'attente rechercher mon deuxième rendez-vous, Séraphine Carmillet. Je la fais pénétrer dans mon cabinet. Elle prend place sur le fauteuil. Je me sens à nouveau mal à l'aise en sa présence. Je ne sais pas s'il s'agit de mon état d'esprit actuel, mais je la trouve méprisante aujourd'hui.

— Décidément, depuis quelques temps, nous avons sans cesse des rendez-vous manqués toutes les deux !

— Désolée, j'ai eu... des problèmes personnels.

— Rien de grave au moins ?

Je sens une touche d'ironie dans sa voix. Je n'aime pas le ton qu'elle prend avec moi. Quelques mois auparavant, elle me mettait sur un piédestal, je n'en demandais d'ailleurs pas tant, et aujourd'hui elle me toise. Je frissonne en repensant à mes

rêves. Je toussote pour m'éclaircir la voix et reprendre le dessus. Je suis le médecin et elle, la patiente. Je ne dois pas l'oublier. C'est elle qui a besoin de moi, pas l'inverse. Elle me fixe, ce qui me dérange. Elle semble analyser chacun de mes mouvements. Surtout ne pas perdre la face. Me montrer forte. Je lui demande où elle en est.

Elle se met alors à pleurer. Je dois avouer que j'éprouve un certain plaisir sadique à la voir craquer. Consciente que ce n'est pas déontologique, je tente de chasser ce sentiment, mais sans succès. Je la trouve minable. Joue-t-elle la comédie ? Elle me parle de son ex-compagnon qui continue de la harceler. Je finis par retrouver un sentiment de bienveillance à son égard, cela me rassure. Ce qu'elle me révèle est sordide. L'homme s'est racheté une conduite auprès de la mère de Séraphine qui ne jure que par lui désormais. Il a su se rendre indispensable. Il joue même de la séduction avec la dame, qui, selon ma patiente, le trouve charmant. La jeune femme a repéré le manège de sa mère. Vêtue de ses atours les plus sexy, elle accueille l'imposteur avec véhémence. Séraphine les soupçonne même d'entretenir une relation intime. Elle les a surpris un jour, alors qu'elle entrait dans le salon. Le couple se réinstallait sur le canapé, l'air à la

fois surpris et complice. Quelques boutons du chemisier de la mère étaient déboutonnés. Elle est persuadée avoir vu l'homme refermer prestement sa braguette de pantalon. Elle est sortie aussitôt, en larmes, écœurée par le comportement du couple abject qu'ils formaient. Elle a vomi sur le trottoir. Elle avait décidé de ne plus revoir sa mère. Mais cette dernière la harcèle au téléphone, lui expliquant qu'il s'agit d'une méprise. Ma patiente ne veut rien entendre. Comme je la comprends !

Le rendez-vous terminé, elle quitte mon cabinet pour laisser la place à une autre patiente. La journée se poursuit ainsi. Je suis épuisée. Mon esprit est souvent orienté vers Patrick, mais aussi Simone à qui je songe lors de ma dernière consultation. La dame que je reçois m'y fait étrangement penser. J'ai mon quota d'émotion pour la journée. Une violente migraine m'enserme le crâne. Je vais pouvoir rentrer tôt pour cette première journée de reprise. Restée seule dans mon bureau, je m'affale au fond de mon fauteuil. La tête entre les mains, par une respiration calme, j'essaie de passer mon mal de tête. Je finis par m'assoupir. Je me réveille, engourdie et décide de regagner mon domicile. Je me sens dans un état étrange. Ce que je souhaite à cet instant, c'est me réveiller de ce cauchemar dans lequel je vis depuis le

cambrilage de ma maison. Je rêve de retrouver mon compagnon, faire l'amour avec fougue comme avant, aller au restaurant ou au cinéma avec lui, profiter de la vie, éclater de rire ! Rire, oui c'est cela, rire ! Cela fait combien de temps que je n'ai pas ri ? J'éclate en sanglot à cette pensée. Puis, quelques minutes plus tard, je m'entends rire. Rire ! Comme cela fait du bien ! Comme cela m'apaise ! Je ne sais pas pourquoi je ris, c'est sans doute nerveux, mais je me sens mieux.

## 25

L'ombre sent une force lui déchirer les entrailles. Elle hurle de douleur. Pour atteindre son but, elle doit accomplir un nettoyage minutieux. Depuis des mois, elle a observé, surveillé, puis suivi ceux qui la côtoient. Le meurtre de la vieille dame, même s'il n'était pas prévu au programme, lui a donné de l'énergie. Tel un vampire qui se régénère en suçant le sang de ses victimes, un sentiment de puissance l'a envahie. La nuit tombée, elle se rend devant l'immeuble où vit sa prochaine proie. Elle longe le bâtiment et sonne. Elle s'annonce à l'interphone. La porte s'ouvre. Très vite, un hurlement animal

se fait entendre, suivi d'un cri strident de femme. Des coups sont donnés avec un objet métallique et lourd. Un bruit d'éclatement, un essoufflement, un râle, puis plus rien. Le silence absolu. La silhouette ressort. Des éclaboussures de sang maculent son manteau clair. Pourquoi n'a-t-elle pas prévu de mettre un vêtement sombre ? Elle le retire en accélérant le pas. En pull, elle se dirige en voiture puis à pied vers la rivière, et y plonge la parka. L'eau glaçante transperce ses gants. Elle nettoie les tâches fraîches qui partent facilement. Elle porte son manteau trempé sous son bras et court sur le quai avant de regagner la rue de l'immeuble où elle a l'intention de déposer sa missive. En pénétrant dans le hall, elle se concentre sur la boîte aux lettres sans porter un regard vers l'appartement de sa précédente victime. Elle sent cependant un frisson lui parcourir le dos, comme si la vieille dame se tenait là, derrière elle. Un souffle froid et un bruit la font se retourner. Il n'y a personne. Il lui avait pourtant paru percevoir un craquement et comme un courant d'air. La porte d'entrée est fermée, il n'y a donc aucune raison de ressentir ce froid. Elle tremble. La peur la prend à nouveau aux tripes, cette peur qu'elle connaît, qui la nourrit depuis si longtemps. La peur... et la haine ! Les deux

sont présentes inlassablement. Elles sont inscrites en elle, dans ses cellules, dans sa mémoire, à jamais. Elle a soif, soif de vengeance, soif de faire souffrir comme elle a souffert. Elle n'avait rien demandé à personne, elle voulait juste vivre ! Elle devait anéantir celle tant détestée qui lui rappelait l'innommable ! À nouveau face à la boîte aux lettres, elle y dépose l'enveloppe, rendue humide par les gants mouillés. Au moment où elle lâche la missive, un souffle balaye sa nuque. Affolée, la silhouette se retourne. La vieille est devant elle, livide, les yeux translucides ! Ce qu'elle lit alors dans son regard la tétanise. La victime et son bourreau restent quelques secondes face à face. Puis l'ombre, vacillante, ressort et court sans plus savoir où aller. Son esprit lui joue des tours !

26

En rentrant du cabinet, fatiguée par ma journée, je décide de rendre visite à Patrick dans son atelier. Je le découvre face à une toile, pinceau à la main. Je suis soulagée de le voir à nouveau dans l'action. Je me réfugie dans ses bras. Qu'il est doux de retrouver les sensations de chaleur et son odeur. Il

m'embrasse les cheveux. Mon corps se réchauffe peu à peu. J'observe sa peinture que je trouve sombre, contrairement à ses précédentes toiles, mais je me tais. L'art permet de retranscrire nos états d'âme et de nous libérer. C'est sans doute le reflet de ce qu'il vit en ce moment. Je le regarde avec tendresse et lui souris. Nous regagnons la maison, puis notre chambre. Nous nous étendons sur le lit et faisons l'amour en douceur, oubliant nos tracas. J'apprécie tant d'égard et de délicatesse. À cet instant, c'est tout ce dont j'ai besoin. Il a dû le deviner. Je suis plus amoureuse que jamais. Je redécouvre un autre homme. Nous nous endormons dans les bras l'un de l'autre.

Le lendemain, nous sommes amusés de constater que le chat dort en boule, entre nous deux, sur l'un des oreillers. La nuit a été salvatrice pour moi. Comme il est doux de plonger dans un profond sommeil, sans cauchemar, peut-être même sans aucun rêve. Je me sens prête à vivre ma deuxième journée de reprise au cabinet, en toute sérénité. Le passage dans ma salle de bains me ravit car le miroir me révèle une femme au visage plus apaisé et lumineux. Je me maquille légèrement, ce qui me donne l'air encore plus jeune. J'observe mon corps, dans mon pantalon noir et mon pull-over violet, dont le décolleté laisse apparaître

l'ébauche de mes seins, maintenus par mon soutien-gorge. Je me trouve plutôt attirante, malgré les quelques kilos pris depuis ma ménopause. C'est en chantonnant que j'attrape mon sac et quitte notre domicile pour me rendre sur mon lieu de travail.

Arrivée dans l'immeuble, je prends le courrier, toujours aussi joyeuse. Me sachant seule, j'effectue quelques pas de danse, pour fêter le bonheur de mon couple retrouvé. Je jette sur le bureau les clés et les enveloppes qui retombent pêle-mêle. J'ouvre les volets, aère quelques minutes mon cabinet, comme pour chasser les ondes négatives. Je suis déterminée à retrouver ma vie telle qu'elle s'était arrêtée juste avant le cambriolage, facteur déclenchant de nos tracas. D'après mon agenda, j'ai rendez-vous avec la femme prête à tout pour reconquérir son ex-mari. J'entends à cet instant la sonnette de l'interphone retentir. Je déverrouille la porte d'entrée en pressant sur le bouton installé sous mon bureau. Elle est très en avance, mais elle patientera quelques instants dans la salle d'attente. Le temps de mettre un peu d'ordre dans mon cabinet, de repositionner correctement certains bibelots, de tapoter le cuir du fauteuil destiné à mes patients, afin de lui redonner une forme plus convenable. Lorsque tout me semble correct, je me

lève pour accueillir ma patiente. Mais au lieu de découvrir Sylvie Seranth, c'est Hervé Brignard qui se trouve face à moi. Je suffoque. Son regard en dit long sur ses intentions à mon égard. Il se met à hurler :

— Vous m'avez lâché, hein ? C'est ça ? Le professeur Robin m'a dit que ce ne serait plus vous qui me suivrez. C'est vrai ? C'est vous qui ne voulez plus me voir ?

— Monsieur Brignard, vous n'avez rien à faire dans mon cabinet. Vous n'aviez pas rendez-vous ! De plus j'attends quelqu'un.

— La pétasse de l'autre jour ? La blonde qui attendait avec moi dans la salle d'attente ? Je veux bien la voir aussi. Elle me plaît bien. Vous pourriez nous présenter ! Après tout, vous me devez bien ça !

Il commence à ouvrir sa braguette prêt à se masturber devant moi.

— Que faites-vous là ? Veuillez remonter votre fermeture éclair immédiatement !

Il rit en me fixant d'un regard vicieux. Et dire que Robin m'a certifié que le nouveau traitement lui convenait mieux ! Il s'approche de moi me fixant d'un regard pervers. Je tente de le

calmer, de le repousser. Mais il est costaud. Je n'ose pas imaginer ce qu'il pourrait arriver s'il parvenait à me renverser sur le sol. Prudente, je cours dans mon bureau et ferme le verrou. J'appelle aussitôt Pâris. Il met du temps à décrocher, mais au bout de plusieurs sonneries j'entends enfin le son de sa voix :

— Pâris, bonjour !

— Lieutenant, ici Hélène Pagès ! Il est là ! Brignard est dans ma salle d'attente ! Venez vite, je pense qu'il a l'intention de m'agresser ! Je suis enfermée dans mon bureau !

— On arrive !

Il raccroche sans me poser de questions.

Je surveille la rue depuis la fenêtre, prête à faire signe à ma patiente de s'éloigner. De toute façon, si elle sonne à l'interphone, je ne lui ouvrirai pas. Par chance, j'aperçois une voiture de police arriver et se garer juste devant l'entrée de l'immeuble. Je déverrouille aussitôt la porte afin de permettre aux agents de police de pénétrer. Ils ouvrent ma porte avec fracas et cueillent Hervé Brignard en pleine séance de masturbation. Soulagée, je sors de mon bureau. L'officier de police me salue. La scène cocasse prête à sourire, mais nous savons l'un et l'autre que la situation aurait pu dégénérer.

— Ne vous inquiétez pas, nous allons le garder au chaud. Mais je vais avoir une petite explication avec le professeur Robin. Ça va vous ?

— Ça allait jusqu'à ce que ce type pénètre dans mon cabinet. Je pensais que c'était ma première patiente de la journée qui arrivait en avance. Je comprends mieux pourquoi je ne le sentais pas lorsqu'il était en thérapie avec moi !

— Bien, je dois vous laisser. Nous avons un nouvel homicide sur les bras ! N'hésitez pas à m'appeler en cas de problème.

— Merci Lieutenant !

Cinq minutes après son départ, Sylvie Seranth fait son apparition. Je me suis remise de justesse de cette mésaventure. Elle me fait part de son étonnement, car elle a vu un véhicule de police, garé juste devant l'entrée de l'immeuble, partir en trombe. Je fais mine de n'être au courant de rien, puis la convie à s'asseoir sur le fauteuil en cuir. Je lui propose de me parler de ses états d'âme du moment. Je lui fais régulièrement signe de poursuivre, cependant, je n'arrive pas à me concentrer.

Durant l'heure de midi, j'appelle Patrick qui me répond d'une voix enjouée. J'évite de le perturber en lui parlant de

l'incident. Il est encore trop fragile. Il me dit avoir peint toute la matinée. Il a retrouvé goût à la peinture et a repris contact avec la galeriste de Lyon et une autre à Paris. J'en suis ravie. Tout en conversant avec lui, j'ouvre mes enveloppes les unes après les autres. Il m'en reste deux ou trois à décacheter lorsque je découvre une nouvelle lettre à mon nom, sans adresse. Elle avait dû prendre l'eau avant de sécher car elle est un peu rêche et déformée. De plus l'encre s'est un peu dissoute, formant une auréole bleutée à la fin de mon nom. D'une voix neutre je clos notre discussion.

— Je dois te laisser, j'ai des coups de fil à passer. À ce soir !

— Je t'aime ! me déclare-t-il.

Médusée je raccroche sans lui répondre. D'une main tremblante j'ouvre l'enveloppe, mais n'ose pas sortir la lettre. J'appelle Paris.

— Tiens donc, le jour où Brignard se retrouve dans votre cabinet. Le doute n'est plus possible ! J'arrive !

Une demi-heure plus tard, il est dans mon cabinet. Ganté, il prend délicatement la missive, la déplie et l'étale sur le bureau. Cette fois je me trouve à ses côtés. Je peux lire le message qui m'est destiné : « INFÂME À QUI JE SUIS LIÉ...

MAUDITE SOIS-TU ! »

Je m'exclame aussitôt :

— C'est insensé ! Ces mots ne peuvent pas venir de lui !  
Je reste persuadée qu'il n'en a pas les capacités intellectuelles !  
J'admets qu'il me fait peur, que sa place devrait être dans un hôpital psychiatrique. Mais je doute qu'il ait un lien avec ces lettres !

— Il est vrai que j'imagine mal l'individu que nous avons interpellé ce matin dans votre cabinet en train de se soulager, écrire de si belles phrases !

— Cela me dit quelque chose. Cela ressemble à un fragment de vers. Je n'arrive pas à me souvenir où je les ai déjà lus ou entendus. J'ai eu cette même impression en lisant les précédentes missives.

Dubitatif, Pâris replie la lettre, la remet dans l'enveloppe et glisse le tout dans un sac plastique.

— Rien de neuf de votre côté ?

— Non !

Je ne juge pas utile de lui parler de la tentative de suicide de mon compagnon. Cela reste de l'ordre du privé et n'a aucun lien avec les événements, même si la cause de sa descente aux

enfers est certainement le vol et la destruction de ses tableaux. À ce sujet, je le questionne sur l'avancée de l'enquête concernant le cambriolage. Il semble contrarié de m'annoncer qu'ils n'ont rien trouvé de ce côté, ni en ce qui concerne l'homicide de ma voisine. Il m'avoue que l'enquête piétine. Je frissonne en repensant que la dernière lettre anonyme avait semble-t-il été déposée le jour-même de l'assassinat de Simone. J'espère de tout cœur que la missive découverte cette fois-ci n'est pas un mauvais présage.

27

Des traces de strangulation indiquaient que la victime avait été étranglée. L'autopsie révélerait les causes exactes du décès. Le corps sans vie de la jeune femme avait été retrouvé sous le porche d'un vieil immeuble d'un quartier très calme, jusque-là sans histoire. Un habitant du lieu qui rentrait chez lui, aux alentours de 20 heures, pensait avoir affaire à une jeune SDF affalée devant l'entrée. Désireux de l'aider, il s'était baissé pour lui adresser la parole. Mais il avait vite compris que la pauvre fille était décédée. Il avait aussitôt appelé la police. La

description faite par sa colocataire, notamment les vêtements qu'elle portait le matin même, ne laissait aucun doute. La victime n'était autre que Caroline Maury.

Un cri résonna dans les locaux du commissariat de police. La jeune fille, choquée en apprenant la nouvelle, ne se contrôlait plus. L'inspecteur tenta de la raisonner, mais en vain. Il lui fit apporter un verre d'eau. Elle n'eut pas le temps de s'hydrater, elle perdit connaissance quelques instants. Allongée sur le sol, les jambes surélevées, elle reprit conscience. Une femme qu'elle avait vue derrière un bureau en entrant dans l'établissement, peut-être une secrétaire, était accroupie à ses côtés. Elle lui tapotait les joues. La jeune femme se sentait encore très faible. On lui donna un morceau de sucre qu'elle laissa fondre dans sa bouche. Pour l'heure, elle avait surtout envie de vomir. Elle fondit en larmes, se souvenant de la raison de son malaise. Caroline ! Son amie Caroline avait été étranglée ! Elle était morte ! Elle ne pouvait pas l'imaginer ! C'était impossible !

Lorsque son état le lui permit, elle se redressa lentement, resta assise au sol quelques minutes, avant de prendre place sur la chaise qu'elle occupait un quart d'heure plus tôt.

L'inspecteur s'assura qu'elle était apte à répondre à ses questions, avant de lui demander des précisions sur ce qu'il s'était exactement passé durant la soirée. Hébétée, tremblante, la voix chevrotante, elle expliqua dans le détail le contenu de sa journée et de celle de son amie, jusqu'à leur séparation en sortant de la faculté, puis de sa soirée, seule dans l'appartement. Par moment, prise de sanglots, elle faisait des pauses. Lorsqu'elle en arriva à son trajet pour se rendre au commissariat, elle parla de sa sensation d'être suivie, puis de cette personne qui s'était cachée sous le porche. L'inspecteur fronça les sourcils en prenant des notes.

— Sous quel porche, Mademoiselle ?

— À deux pas d'ici.

— Soyez plus précise s'il vous plaît !

— Je ne sais plus, il commençait déjà à faire nuit !

— Êtes-vous certaine d'avoir vu quelqu'un ?

— Puisque je vous dis que le type m'a suivie un bon moment ! Puis il s'est caché sous ce fichu porche, je ne sais plus où exactement !

Elle commença à s'énerver. Les yeux emplis de larmes, elle déclara au policier qu'il s'agissait d'un détail, que le plus

important était de retrouver l'assassin de Caroline. Tout en s'exprimant, elle réalisa qu'il s'agissait peut-être de l'homme qui la suivait.

— Pourriez-vous nous décrire cet homme ?

Après une hésitation, elle fit non de la tête.

— Je l'ai juste entendu me suivre, ensuite il s'est planqué. Je ne sais donc pas à quoi il ressemble. Il me semble qu'il était de taille moyenne. C'est tout ce que je peux vous dire.

— OK. Et sa voix ?

— Comment ça sa voix ?

— Vous a-t-il interpellée ?

— Non. Je l'ai insulté, mais il n'a rien dit. Il devait avoir la trouille car je lui ai indiqué que je me rendais à la police justement.

— Comment savez-vous que c'est un homme alors ?

Demeurée coite, elle n'était pas en mesure de répondre à cette interrogation. Elle savait, c'était tout ! Cela ne pouvait être qu'un homme, un pervers de surcroît, pour suivre et terroriser une jeune fille et peut-être en assassiner une autre quelques heures plus tôt !

— Vous allez un peu vite en besogne, là ! insista-t-il.

Elle eut une nouvelle crise de larmes, suivie d'une crise de nerfs. L'inspecteur fit appeler la secrétaire, afin qu'elle gère l'étudiante à fleur de peau et l'aide à se calmer.

Les deux policiers restés seuls dans le bureau firent le point des déclarations de la colocataire de la victime.

— Elle est sous le choc ! En même temps je la comprends, c'est terrible ! Tu sais que ma fille a presque le même âge ? Mon Dieu, quelle horreur ! Tu vois, j'aime mon métier. Heureusement, nous n'avons pas des affaires d'homicides tous les jours. Quand il y en a, je ne dis pas que je n'ai pas de sentiments ou d'émotions, mais je les mets de côté pour mener à bien l'enquête. En revanche, quand il s'agit de gosses, là, ce n'est pas la même chose. Je pense illico aux miens !

— Pareil pour moi ! Moi, c'est ma petite sœur qui n'est guère plus âgée que ces gamines ! Putain ! il faut qu'on retrouve le salaud qui a fait ça ! Le plus dur reste à faire, prévenir les parents ! Tu y vas ?

— Non, je vais les appeler car ils ne sont pas tout près. La jeune m'a donné le numéro de téléphone. Je déteste ça, mais il faut bien le faire !

— Est-ce que tu crois qu'il y a un lien avec le gars qui la

suivait tout à l'heure ?

— Je n'en sais rien, mais nous devons la questionner un peu plus pour savoir si sa copine, ou elle-même, avait déjà été suivie ou avait rencontré quelques problèmes avant cela. Il faut qu'on retrouve aussi les traces de la nana avec qui elle sortait ! Pfff ! Une lesbienne ! Tu vois, par contre, ça me ferait chier que ma fille le soit !

— Le soit quoi ?

— Lesbienne !

— Ouais... Je ne sais pas comment je réagis, moi. En même temps, je n'ai pas de gosse, donc la question ne se pose pas, du moins pour le moment.

La jeune fille repartit chez elle. Devant toutes les affaires de son amie, elle se mit à pleurer. Épuisée, elle se jeta sur le lit, mit du temps à s'endormir, puis plongea dans un profond sommeil. Elle sentit une main se poser sur son épaule. Était-ce dans son rêve ? Elle ne saurait le dire. Elle garda les yeux fermés, par crainte de découvrir le fantôme de Caroline.

Alors que je m'active en cuisine pour préparer le dîner, mon portable sonne. Les mains mouillées, je m'approche et découvre qu'il s'agit de Séraphine. Je décide de ne pas répondre. Elle laissera un message. Elle insiste en tentant de me joindre à plusieurs reprises. Je ne cède pas. J'éteins même mon téléphone. Le repas servi, Patrick et moi nous racontons nos journées respectives, tout en appréciant le gratin de légumes que je viens de réaliser. Ce n'est qu'une fois la vaisselle lavée par mon conjoint et rangée par mes soins que j'écoute enfin ma messagerie. Ma patiente a tenté de me contacter une dizaine de fois. Cela devient du harcèlement ! Sa voix éraillée est difficilement audible. Elle est sans doute en pleine crise d'angoisse. Je comprends un mot sur deux, ce qui ne donne aucun sens à la teneur du message. Je l'appellerai demain. Je repose l'appareil qui se met à sonner une nouvelle fois. Je décroche.

— Il a tué ma mère !

Séraphine hurle tant que je dois éloigner l'appareil de mon oreille. Elle répète sa déclaration. Je suis abasourdie.

— Mais qui ? Que se passe-t-il Séraphine ?

— Mon ex, il a assassiné ma mère !

Au son de sa voix, je devine qu'elle est en larmes, anéantie. Et il y a de quoi ! Je lui demande des précisions car son histoire me paraît improbable. Je me demande si elle n'est pas en pleine paranoïa.

— Je souhaitais avoir une explication avec elle. J'ai essayé de la joindre, mais sans succès. Je me suis rendue chez elle, et là...

Elle se remet à pleurer et hurler. Elle peine à poursuivre son récit.

— Et là, je l'ai vue... la tête en sang ! Elle gisait sur le sol ! Il lui a éclaté la tête, vous vous rendez compte ? C'est un monstre ! Je n'ai pas pu faire la paix avec elle ! Même ça, il m'en a empêchée ! Il l'a tuée avant que je n'aie pu lui parler !

Elle hurle, hystérique. J'entends des bruits de fracas près d'elle. Je suppose qu'elle casse ce qui l'entoure. Je crains le pire. Vu l'heure tardive, je ne vais pas retourner au cabinet pour la recevoir. Bien que je sois tentée de le faire, je ne lui propose pas non plus de la recevoir chez moi. Je lui suggère de venir la chercher pour la conduire aux urgences. Elle a besoin d'être

prise en charge immédiatement.

— Je vais le crever ce connard ! Je vais le buter !

— Séraphine, ça ne sert à rien ! Vous avez prévenu la police ? Vous avez parlé de lui ?

— Oui. Il est en garde à vue pour le moment. Mais s'ils le relâchent, je le tue !

Il m'est impossible de la calmer. Avec le portable de Patrick, j'appelle les secours pour qu'une équipe se rende à son domicile. Je garde le lien avec mon téléphone et continue de lui parler, tentant de l'apaiser du mieux que je peux. J'ai la désagréable impression de sombrer dans un polar depuis quelque temps. Tout en conversant avec ma patiente, j'en viens à me demander si cet individu ne serait pas l'auteur des lettres et du meurtre de ma voisine. Il avait révélé à son ex-compagne qu'il la suivait depuis un moment, et qu'il était au courant de sa thérapie à mon cabinet. Ce genre d'individu est prêt à tout pour éloigner toutes les personnes qui gravitent autour de leur proie. Je suis un danger pour lui. En accompagnant Séraphine et en l'aidant à reprendre confiance en elle, j'affaiblis ses chances de la récupérer et de ce fait, de la manipuler. Au bout d'une vingtaine de minutes, j'entends que ça sonne chez elle. Elle va

ouvrir. Les secours sont là. Je lui demande de me les passer. Je me présente et explique la situation. Il faut absolument qu'elle soit hospitalisée. Elle vit seule, est très fragile, et l'épreuve qu'elle vient de subir ne va pas arranger les choses. Elle doit être sous surveillance. Je laisse quelques consignes au médecin urgentiste. J'entends ma patiente derrière qui crie et insulte l'équipe de secouristes. Mon interlocuteur lui redonne son téléphone. Je tente de la calmer et de lui faire retrouver la raison. Elle doit accepter d'être hospitalisée. Je me rendrai à son chevet au plus vite. Au bout de nombreuses minutes de négociations, je suis soulagée car elle consent enfin à suivre les ambulanciers.

Exténuée par cet événement, après avoir raconté à Patrick ce que je viens d'apprendre, je pars me coucher. Je mets du temps à trouver le sommeil. Lorsque je finis par m'assoupir, mes cauchemars me hantent à nouveau. Je vois un type, qui peu à peu prend l'apparence d'Hervé Brignard, fracasser la tête d'une dame. Le sang gicle partout, il y en a sur les murs, les rideaux. Séraphine est présente, elle hurle. Témoin de cette horrible scène, je suis impuissante. Je suis là, les bras ballants, incapable même de crier.

À mon réveil, je suis consternée par la nouvelle apprise la

veille. Ma journée va être très difficile. Encore perturbée par la relation que j'ai pu faire entre cette affaire de la mère de ma patiente et celles qui nous concernent, je décide d'appeler le lieutenant Pâris. Il est occupé, mais me rappelle une heure plus tard. Il s'agit bien de l'homicide dont il a fait allusion hier. La fille de la victime les a appelés. Elle était sous le choc. Lorsqu'ils sont arrivés sur les lieux, ce n'était pas beau à voir. La jeune femme a tout de suite parlé de son ex-compagnon, avant d'être prise d'une crise de nerfs. Les secours sont arrivés, ont voulu la transporter à l'hôpital, mais elle a refusé. Je lui explique qu'elle est désormais sous surveillance au centre psychiatrique La Chartreuse. Je lui fais part alors de mes suspicions. Même si je suis tenue au secret professionnel, il me semble important de lui révéler ce que ma patiente m'a raconté concernant l'individu. Le policier m'annonce qu'il est toujours en garde à vue. Il nie en bloc l'assassinat. Ce qui est certain, c'est qu'il n'a pas d'alibi puisqu'il était seul chez lui au moment des faits. C'est tout ce que Pâris est en mesure de m'indiquer pour le moment.

Cette affaire me tourmente au plus haut point. Je ne cesse de songer au choc pour Séraphine, déjà très fragile et instable.

L'horreur des images qui me viennent me donnent la nausée. Je cours vomir aux toilettes et m'écroute sur le carrelage, sans doute le trop plein d'émotion. Je reviens à moi quelques minutes plus tard. Je me redresse avec difficultés et me passe de l'eau fraîche sur le visage. Je prends un calmant. J'espère que le monstre sera arrêté. Je pourrai alors être en paix.

29

À peine entrée dans le hall de La Chartreuse, je sens mon plexus se contracter et ma gorge se nouer. La dernière fois que je me suis retrouvée dans ce lieu, c'était après la tentative de suicide de Patrick. Je balaie ce passage de notre vie de mon esprit et me dirige vers la chambre de Séraphine. J'entre sans faire de bruit. Elle est allongée sur son lit. Mon Dieu comme je la trouve amaigrie et davantage fragilisée ! Elle me fait penser à une petite fille. Depuis son arrivée, elle ne cesse de dormir. La voir dans cet état me perturbe. Je suis pourtant habituée car j'ai déjà vu, lorsque je travaillais dans ce même établissement, des patients dans des états plus sévères. C'est sans doute dû au fait que je la suis depuis plusieurs mois, que je l'ai vue évoluer puis

régresser, jusqu'à ce traumatisme de l'assassinat sauvage de sa mère. De plus, je ne peux le nier, une part d'elle résonne en moi. Je suis donc bouleversée de la voir livide, le visage atone, le regard éteint, les lèvres transparentes. Il me semble que la vie quitte peu à peu cette enveloppe charnelle. N'a-t-elle plus le courage de poursuivre ? Se battre lui demande sans doute un effort surhumain. Je ne veux pas l'épuiser. Il lui faut se reposer. Aussi, je sors avec autant de discrétion que je n'étais entrée.

En repartant, au volant de ma voiture, je me dis que nous sommes terriblement vulnérables. Les blessures du corps cicatrisent, on sait « réparer », soigner la plupart des maux. En ce qui concerne les meurtrissures de l'âme, même en tant que psychiatre, la tâche est plus complexe. N'importe qui peut sombrer en peu de temps, sans raison apparente. Il m'est arrivé de recevoir une patiente en pleine dépression, qui était venue me voir après une tentative de suicide. Elle me révéla ne pas comprendre elle-même la raison de son désespoir, alors que tout allait pour le mieux dans sa vie personnelle et professionnelle. De plus, elle était d'un tempérament plutôt optimiste. Il suffit parfois d'une faille pour que la personne se perde dans les méandres de son psychisme, engluée dans son

passé ou dans un vécu qui ne lui appartient pas, comme celui de l'un de ses proches, voire d'un aïeul. Certes, la parole libère, les traitements colmatent un tant soit peu les brèches, mais dans certains cas, c'est insuffisant. On ne passe pas du chaos à la lumière aussi aisément que cela. Je sens alors monter en moi un sentiment de désespoir. Séraphine m'entraîne avec elle, au travers de son histoire, dans un tumulte qui m'ébranle. Je me gare devant chez moi et pleure. Je sens bien que je glisse dans une spirale infernale. Si je ne me méfie pas, je risque fort de me retrouver internée aux côtés de ma patiente, sous injections de Tranxene qui distillerait dans mes veines une douce envie de dormir et surtout m'éviterait de penser.

Après être restée prostrée, assise dans mon véhicule pendant de nombreuses minutes, je me décide enfin à rentrer chez nous pour y retrouver Patrick. Je ne lui révèle rien de mes états d'âme afin de le préserver, et surtout de protéger notre couple. Je montre donc une mine apaisée, souriante. Mais au plus profond de mon être c'est la déchirure !

Passé le choc de la mort de Caroline, la période du deuil s'amorçait avec les différentes phases qu'étaient la colère, la tristesse, la résignation, avant d'arriver à l'acceptation qui prendrait énormément de temps. Mais était-il possible d'accéder à ce dernier stade ?

Les parents de son amie étaient venus chercher ses affaires. Les pauvres gens étaient effondrés. Ils s'étaient jetés dans les bras de la jeune femme, l'avaient serrée très fort au point de l'étouffer. La mère lui avait ensuite tenu la main et refusait de la lâcher. Elle aurait sans doute souhaité se réveiller d'un mauvais rêve et découvrir sa fille au bout de cette main. Quelle torture pour ce couple de quinquagénaires qui paraissaient dix ans de plus ! La jeune fille se sentait impuissante face à la cruauté de la vie infligée à cette famille, d'autant qu'elle était elle-même en souffrance. Après le départ des parents endeuillés, l'appartement lui paraissait bien vide, démuné de toute trace de son amie. Seule la peluche fétiche de Caroline, un petit ours qui l'accompagnait partout, y compris dans son lit, lui avait été donné. Les jeunes adultes, loin du cocon familial, avaient

parfois besoin de posséder une sorte de « doudou » pour les rassurer. La relique posée sur une étagère n'avait de cesse de fixer de ses petits yeux marron sa nouvelle propriétaire, avec sans doute la même question, si tant est qu'une peluche puisse penser : « Qui a pu commettre un acte aussi odieux ? »

Prise de sanglots, l'étudiante se recroquevilla sur son lit, resserrant ses bras sur son ventre. Il lui faudrait du temps pour se remettre. Après quelques heures de douleurs physiques et mentales intenses, elle décida de sortir prendre l'air, car elle suffoquait. Il lui fallait marcher un peu, voir du monde pour éviter de devenir folle. Elle descendit les escaliers, ouvrit la porte d'entrée de l'immeuble et se trouva face à une femme qu'elle reconnut aussitôt.

— Qu'est-ce que vous faites là ? Comment avez-vous eu mon adresse ?

Sans prendre le temps de répondre, la dame s'exclama :

— J'étais inquiète pour toi ! Je sais pour ton amie, je suis navrée ! Tu dois te sentir terriblement mal !

D'une voix monocorde, L'étudiante répliqua :

— Ouais, c'est le moins que l'on puisse dire ! C'était ma meilleure amie, ma confidente. Nous étions en cours ensemble.

Toutes ces dernières années elle m'a beaucoup aidée à remonter la pente. À présent, je ne sais pas si j'aurai le courage de poursuivre !

— Ne baisse pas les bras, tu as une force en toi, je le sens !

— Mais comment m'avez-vous retrouvée ? Comment savez-vous tout ça ? C'est hyper flippant !

Soudain, un flash éclaira la jeune fille.

— C'est vous qui me suivez depuis pas mal de temps !  
L'autre soir, lorsque je me rendais au commissariat de police, c'était vous aussi ?

— Je dois te laisser, je suis attendue !

— Attendez ! Le meurtre de Caro, c'est vous aussi ?

Des larmes au bord des yeux, elle poursuivit, d'une voix éraillée :

— C'est trop facile ça... OK, vous m'avez sauvée la vie, mais qui me dit que vous ne cherchez pas à me nuire à présent ? Si c'est le cas, qu'est-ce que je vous ai fait ?

— Non, bien au contraire ! s'écria la dame, blessée par ces accusations.

Elle prit la fuite aussitôt sous le regard médusé de la jeune fille qui n'eut pas la présence d'esprit de la poursuivre. Elle

nageait en plein délire !

31

Assise dans l'un des fauteuils du salon, je rêve. Je sens mon corps, engourdi par la fatigue, s'enfoncer dans le moelleux de l'assise en tissu molletonné. J'aime ces instants privilégiés, trop rares à mon goût, où je peux enfin me prélasser. Patrick est parti à Paris pour le week-end. Éreintée, je n'ai pas souhaité l'accompagner. Le chat se vautre sur mes genoux, s'étire, se lèche les pattes qu'il passe ensuite sur son museau et derrière ses oreilles. Il baille en me regardant pour me signifier que lui aussi est épuisé après la difficile semaine qu'il a passé à rechercher des souris dans le jardin, et ses nombreux allers-retours du lit au fauteuil, puis du fauteuil au lit. Il ronronne en me pétrissant le ventre. Cette séance gratuite de « ronronthérapie » participe à ma détente. En effet, les douces vibrations résonnent en moi, apaisent mon mental, et mes tensions se dissipent. Puis il se cale en boule sur mes cuisses. À la cadence de sa respiration, je comprends qu'il s'est aussitôt endormi.

Mes pensées reprennent de plus belle. Quinze jours se sont écoulés depuis l'assassinat de la mère de Séraphine. Je n'ai pas eu de nouvelles du lieutenant, mais de toute façon, je sais qu'il ne me tiendra pas informée du déroulement de l'enquête. Ma patiente est toujours hospitalisée. Je suis retournée la voir cette semaine. Son état n'a guère évolué, bien au contraire. Elle s'est encore affaiblie. Le choc l'a murée dans un mutisme total. Le regard dans le vide, elle passe ses journées sans communiquer avec qui que ce soit, malgré les efforts du personnel et des médecins pour la stimuler. Ma présence et mes paroles que j'ai voulues douces et rassurantes n'ont pas eu l'effet escompté. Aucune réaction de sa part, aucun son n'est sorti de sa bouche. L'horreur a réduit à néant tout le travail que nous avons entrepris toutes les deux lors de sa thérapie.

Elle n'a pas pu assister aux obsèques de sa mère et encore moins les organiser. Cette tâche a incombé à sa tante et son oncle, sœur et frère de madame Carmillet. Séraphine mettra du temps à se remettre de ce traumatisme, si tant est qu'elle puisse un jour se reconstruire. Survivre au cauchemar serait déjà énorme. Nous n'avons pas tous les mêmes capacités de résilience. Et dans tous les cas, je me dis qu'il est difficile de

vivre après avoir été témoin de l'impensable. On n'en sort pas indemne ! Ceux qui ont été témoins d'actes épouvantables, voire insoutenables, poursuivent leur vie avec des séquelles psychiques, c'est indéniable. Cette réflexion me plonge soudain dans un profond sommeil qui doit durer une bonne partie de l'après-midi. Lorsque j'ouvre les yeux, je me rends compte que je me trouve dans la pénombre. Le chat n'est plus sur moi. À la faible lueur apportée par la fenêtre, je le vois sur la table basse devant moi. Il me fixe, les pupilles dilatées, les oreilles en arrière. Je suis surprise par son comportement, lui d'habitude si affectueux. Déstabilisée par son regard, je finis par capituler et baisser mes yeux. Je n'ai pas fini d'être abasourdie par sa réaction, car je l'entends feuler puis cracher. Je pense qu'il a intercepté quelque chose d'effrayant derrière moi, je me retourne et ne vois rien de suspect. Une angoisse sourde me prend à la gorge et ma respiration devient saccadée. Retrouvant la raison, je me dis qu'il en a après moi, c'est certain ! L'ai-je dérangé durant son sommeil ? Peut-être qu'en m'assoupissant je l'ai tapé sans le vouloir ? Il aura pris cela comme une agression. Je tente de le rassurer, lui parle avec douceur, approche ma main pour le caresser. Méfiant, il

continue de m'observer, puis renifle mes doigts. Enfin, il s'apaise et revient sur mes genoux en quête d'un câlin.

Les chats sont une énigme pour moi. J'en ai eu, enfant, chez mes grands-parents. Leur attitude à mon égard était similaire, caressants un moment, puis agressifs l'autre instant. Je devais sans doute les ennuyer à sans cesse vouloir les prendre dans mes bras, même lorsqu'ils dormaient, ou à jouer à la poupée avec eux, les affublant, au gré de mes envies, de costumes grotesques. Rien d'étonnant à ce qu'ils m'attaquent dès qu'ils en avaient l'occasion. Les chats sont des êtres indépendants. Je m'étais promis de ne plus en reprendre. Celui-ci étant à mon compagnon, je n'avais pas eu d'autres choix que de les accepter l'un et l'autre. C'était le pack complet ou rien. Cette idée me fait sourire. La boule noire et blanche qui ronronne à nouveau sur moi est si craquante ! Matisse, tel est le nom que lui a donné son peintre de maître, a toujours été à mes côtés lors de mes coups de déprime depuis le cambriolage. Il a su me réconforter, même lorsque mon compagnon s'éloignait de moi. Il lève la tête, me regarde, pousse un petit miaulement. Il semble approuver ma réflexion.

Le téléphone sonne à cet instant. Le lieutenant Pâris

m'annonce qu'un ordinateur portable et un sachet contenant des bijoux ont été retrouvés. Je jubile, rassurée. Mais très vite, il complète sa formulation :

— ... dans la rivière !

La nouvelle ne me réjouit donc qu'à moitié. J'espère qu'il s'agit bien de mes objets dérobés quelques mois plus tôt. Si c'est le cas, mes bijoux auront besoin d'un bon nettoyage. Quant à l'ordinateur, je ne me fais aucune illusion à son sujet. Il sera inutilisable. Le séjour dans l'eau aura endommagé le disque dur et par conséquent, toutes les données qui y étaient mémorisées. Mon unique consolation est que les photos n'ont a priori pas été exploitées, ni publiées sur le net. Reste à comprendre le mobile d'un tel acte, puisqu'il ne s'agissait pas de larcins à visée lucrative.

Je me rends au commissariat de police afin d'identifier les objets retrouvés dans l'Ouche. Ils ont été découverts alors que le niveau de l'eau avait baissé. Des riverains se plaignaient de voir défiler des jeunes le soir dans le secteur. Au-delà de la

nuisance sonore, ils craignaient pour leur sécurité, d'autant qu'en sortant son chien, une dame les a vus s'échanger des sachets contre de l'argent. Elle a pris peur, est rentrée chez elle et a appelé la police pour signaler les faits. Depuis, des agents font des rondes, au crépuscule, sur la promenade. Il n'est pas rare qu'ils retrouvent des seringues sur les bancs ou dans l'herbe. Longeant la rivière, ils ont découvert un sachet suspect dans la vase. Ils pensaient qu'il s'agissait de drogue, bien qu'au prix de la marchandise, ils se doutaient que les délinquants ne s'en seraient pas débarrassés sans raison. Ce sont des bijoux qu'ils ont remontés à la surface. Quelque chose d'autre semblait immergée un peu plus profondément. L'un des policiers s'est aventuré en se trempant jusqu'aux genoux. Il a sorti un ordinateur portable. De retour au commissariat, ils ont tout de suite fait le rapprochement.

Sans surprise, je reconnais les objets retrouvés. L'ordinateur est voué à terminer à la déchetterie. Je peux faire une croix sur les photos numériques stockées sur le disque dur et, par négligence, jamais sauvegardées. Il me semblait avoir digéré cette perte depuis le cambriolage, résignée à ce qu'il ne me reste que des souvenirs inscrits dans ma propre mémoire. Ceux-ci

seront gravés, inviolables dans la forteresse de mon cerveau, à moins que je ne devienne amnésique ou qu'en prenant de l'âge ils s'estompent, ce qui est fort probable. Cependant, devant le fait accompli, je me sens démunie, spoliée de toutes les preuves de mon bonheur passé.

Les bijoux, quant à eux, n'ont presque pas été altérés par leur séjour dans l'eau. Il s'agit d'une chaîne en or et son médaillon incrusté d'un camée, ainsi que d'un collier de perles de culture, les deux venant de ma grand-mère. Je retrouve également une bague en argent ornée d'une aigue-marine, un bracelet en or blanc et or jaune, assorti d'une paire de boucles d'oreilles, héritage de ma mère. Je ne comprends pas le mobile de ce vol. Dérober des bijoux de valeur pour les jeter ensuite dans la rivière, c'est insensé ! L'un des agents de police fait une allusion que je n'apprécie pas. Il commence à aborder le sujet d'une éventuelle arnaque à l'assurance. Il suggère que cette hypothèse est à prendre en compte, face au peu d'éléments dont ils disposent sur cette affaire. Le lieutenant Pâris ne dément rien. Cette accusation retombe vite lorsque je leur rétorque que je n'ai fait aucune déclaration à l'assurance concernant ces vols. Ils me laissent partir avec mes objets.

Rentrée chez moi, exaspérée que l'on puisse porter des accusations de ce type à mon égard, je savonne avec rage les bijoux pour enlever les traces de vase. Ils retrouvent peu à peu leur éclat, tout comme moi, mais en sanglots. La vue de ces trésors, vestiges de mon passé, me remue. Je les avais sciemment rangés dans une boîte que je n'ouvrais jamais. Je ne souhaitais pas les porter, sans pour autant vouloir m'en séparer. Trop de douloureux souvenirs sont liés à ces bijoux !

Comme Séraphine, je n'ai pas assisté aux obsèques de ma mère. Ma grand-mère, elle-même dévastée par le chagrin a refusé que je sois présente, prétextant mon jeune âge. J'avais 7 ans. Je lui en ai toujours voulu car j'aurais aimé lui dire un dernier au revoir. Je pensais que toutes ces années d'études et de thérapie m'auraient aidée à faire le deuil. Je constate que ces fragments de ma vie, bloqués dans mon psychisme, sont prêts à ressurgir à la moindre alerte, comme une bombe à retardement. De la même manière que ma patiente, les premières années qui ont suivi le décès, je me suis réfugiée dans un profond mutisme qui avait inquiété mes grands-parents, mes tuteurs légaux. J'avais rencontré un psychologue, une orthophoniste, puis un psychiatre de l'enfance. À l'époque, ces

spécialités dédiées aux jeunes patients étaient plutôt rares. Malgré tout le protocole mis en place pour moi, rien n'y faisait, j'étais murée dans le silence. À l'école, j'ai vécu l'enfer. Les enfants se moquaient de moi. L'institutrice s'agaçait de mon comportement, persuadée que je jouais la comédie. Elle a même déclaré que j'étais « débile ». J'étais devenue son souffre-douleur. Elle ne connaissait rien de mon histoire, car ma grand-mère n'avait pas jugé utile de lui révéler la teneur de ce que l'on peut nommer un « secret de famille ». Assise au fond de la classe, j'écoutais, faisais mon possible pour travailler, mais n'étais jamais interrogée. Petit à petit, la maîtresse m'avait oubliée, les élèves aussi. Je faisais partie du décor. Mais je préférais ça. À la maison, ce n'était guère mieux. Isolée, je passais mon temps libre à pleurer, enfermée dans ma chambre. Je ne voulais pas que l'on voie ma souffrance, donc rien n'y paraissait. J'ai dû être déscolarisée, ce qui n'était pas pour me déplaire. Je préférais rester seule. Une enseignante venait me donner des cours à domicile. Je n'avais aucun ami. En désespoir de cause, conseillé par une connaissance, mon grand-père, dont j'étais très proche, m'a emmenée chez une pédopsychiatre qui venait d'ouvrir son cabinet. Elle était douce et ressemblait

étrangement à ma mère. Je me suis aussitôt sentie en confiance. Au fil des séances, j'ai commencé à ouvrir la bouche et sortir quelques sons, puis des mots. Sa patience, sa bienveillance, son écoute, m'ont aidée à formuler des phrases et à m'exprimer correctement. Je pouvais lui confier mon désespoir et à chaque séance mon avenir s'illuminait. J'ai repris confiance en moi et souhaité retrouver une vie sociale, à l'école, me faire des amis. Trois années s'étaient écoulées, j'ai pu rattraper le temps perdu au niveau scolaire, pour finir première de la classe, en dernière année de primaire. C'est elle qui m'a donné envie d'accompagner les âmes en détresse. Mais contrairement à elle, je n'ai pas souhaité me consacrer aux enfants.

À me remémorer tous ces souvenirs, un déclic se produit en moi. Je comprends ce qui m'a perturbée chez Séraphine, dès le premier rendez-vous. Tout comme la psychiatre, elle me fait penser à ma mère.

La silhouette, devant la fenêtre, observe le ciel. Elle gémit, car la douleur devient insupportable. Il lui faut anéantir cette

image qui la hante et la consume de l'intérieur. Se prenant la tête entre les mains, l'individu démoniaque ne cesse de répéter :

— Je n'ai pas d'autre choix ! Je n'ai pas d'autre choix ! Je n'ai pas d'autre choix !

Il lève à nouveau les yeux vers la voûte céleste et poursuit :

— J'espère que tu ressens de la fierté pour moi ! Je n'avais pas compris ! Mais à présent je sais ! Je sais que tu me préférerais à elle ! Tu refusais qu'elle m'accompagne ! Elle a choisi son camp, moi le mien !

L'être immonde s'effondre sur le sol, puis se recroqueville dans la position du fœtus. Pris de spasmes, il gigote tel un ver de terre. Dans sa tête le chaos comprime son cerveau. Sa salive, mêlée aux larmes, tombe en chandelle sur le parquet. Il crie, torturé par la souffrance physique et mentale. Le feu consume ses entrailles.

— Tout est de sa faute ! C'est elle qui a signé son arrêt de mort, entraînant ainsi notre chute à tous ! Je la hais, elle et tout ce qui la représente ! Je dois abroger l'infâme qui vit au travers d'autres pécheresses. Je te vengerai ou je mourrai !

L'ombre sent la vie s'éteindre à nouveau en elle. Elle se

redresse avec beaucoup de difficultés et se traîne pour s'installer dans une posture plus confortable. Il lui semble avoir 80 ans, tant son corps est endolori et rigide. Sa respiration est saccadée. Elle ferme les yeux et chuchote :

— Ô Satan, prends pitié de ma longue misère !

L'être sombre dans un profond sommeil. Affalé dans son fauteuil, les bras ballants de part et d'autre des accoudoirs. Sa tête roule sur le côté. Un filet de bave glisse sur son menton. À présent, son souffle s'est ralenti.

### 34

Patrick est rentré dans la nuit. Lorsqu'il s'est couché, j'étais plongée dans un profond sommeil. Son corps contre le mien m'a à peine réveillée. Dans un état de semi-conscience, j'ai senti un immense plaisir à son contact. Réchauffée par la présence de mon homme, je me suis peu à peu détendue. Mon esprit a commencé à divaguer, je n'étais plus dans la réalité et je me suis à nouveau endormie.

Ce matin, le réveil est plutôt tendre et agréable. Mon amant m'enlace, m'embrasse, me caresse. Je frémis de bonheur dans

cette délicieuse étreinte. Nous prenons le petit-déjeuner, comme les mois qui ont suivi notre rencontre, nous dévorant des yeux et riant d'un rien. Le temps s'arrête. Nous sommes comme enveloppés d'une exquise douceur, quelque chose d'indéfinissable que l'on ne ressent que très rarement dans une vie. Je ne pense à rien en cet instant, si ce n'est qu'il me faut apprécier le moment présent. Je resserre mon peignoir sur ma poitrine pour me protéger d'un frisson qui me parcourt. Mais mon amant laisse glisser ses doigts sur ma peau, dénudant mes seins qu'il caresse avec délicatesse, puis avec plus de fougue. Je sens le rugueux de sa main sur le grain de ma peau. Je frémis de plaisir. Le regard plein de malice, il s'approche de moi et m'embrasse. Ses lèvres descendent de ma bouche à mon cou, puis se promènent jusqu'à mes mamelons. Je gémiss et en réclame davantage. Mon peignoir glisse complètement sur le carrelage. Mon amant m'installe alors sur la table de la cuisine, sur laquelle se trouvaient les bols vides, le beurrier, les pots de confiture. Tout valdingue dans un grand fracas. Il défait son jean et me pénètre alors avec ardeur. Je le sens en moi, dans ma chair. J'exulte, je jouis, je crie de plaisir. Puis, tous les deux assouvis, nous rions en constatant les dégâts de nos ébats. Nous

ramassons, tout en jouant comme des gamins à nous tartiner le visage de confiture. Après nous être douchés et avoir remis la cuisine en ordre, nous nous installons quelques instants au salon, blottis l'un contre l'autre sur le canapé. Nous prenons le temps de nous raconter nos week-ends respectifs. Patrick est satisfait de ses deux journées à Paris. L'exposition s'est très bien déroulée, de plus quelques toiles ont été vendues, ce qui lui permet de reprendre confiance en lui. Il me paraît regonflé à bloc. Je suis tellement ravie que je n'ose pas lui parler des objets découverts dans la rivière. Je crains de remuer le couteau dans la plaie et raviver ainsi le souvenir de ses toiles calcinées. J'aviserais plus tard. Je dois abréger ce moment si simple et pourtant de pur bonheur, car je dois retourner au cabinet. Mon compagnon m'enlace au moment où je franchis la porte et me murmure au creux de mon oreille :

— Je t'aime !

Je lui réponds par un langoureux baiser. Il m'est difficile de le quitter. J'ai enfin retrouvé l'homme que j'aime.

Enjouée, je me rends rue du Jardin-des-Plantes. Arrivée dans mon bureau, je consulte mon agenda qui est bien rempli. Mon premier patient est un homme qui souffre de TOC

(Troubles Obsessionnels Compulsifs). Il éprouve le besoin de vérifier maintes fois s'il a bien éteint le gaz, la lumière, s'il a bien fermé les robinets et sa porte à clé avant tout départ de son appartement. Ce qui l'oblige à prévoir et à gérer son temps s'il ne veut pas arriver en retard au travail ou à ses rendez-vous. Lorsqu'il se trouve devant une table dressée, tout doit être impeccable. Sinon, il n'hésite pas à corriger ce qui peut le perturber, comme un verre décalé par rapport à celui qui se trouve en face, un couteau un tantinet oblique. Les couverts doivent en effet être placés en parallèles. Du lever au coucher, toujours les mêmes rituels par crainte qu'il arrive un malheur. Je le sens très mal à l'aise dans le fauteuil en cuir. Il ne cesse de croiser puis décroiser ses jambes, de ronger ses ongles, de scanner du regard mon cabinet. Je souris en pensant à mon petit travers avant chaque consultation. Vérifier que tout soit bien en place ne constitue pas un trouble aussi conséquent et handicapant que dans ce cas précis. Mon patient vit un véritable enfer. Ma manie n'est pas comparable. L'homme interprète mal mon expression rieuse.

— Vous vous moquez de moi, n'est-ce pas ? Tout le monde rit de mes TOC ! C'est normal car mon attitude est

tellement ridicule ! Si vous saviez comme j'ai honte d'être comme ça !

Il se met à sangloter. Confuse, je lui présente la boîte de mouchoirs et tente de le rassurer. Je justifie mon sourire, qui n'était pas ironique à son encontre. Je lui précise que même en étant psychiatre, j'ai moi-même un trouble obsessionnel. Je suis donc en mesure d'entendre sa souffrance. En aucun cas, il ne doit se sentir ridicule et honteux. Je lui conseille de pratiquer de la relaxation, en plus du suivi psychiatrique. Si son état n'évolue pas dans le bon sens ou ne s'amenuise pas, je pourrai avoir recours à un anxiolytique. L'heure se termine. Il repart d'un pas hésitant. Il se retourne plusieurs fois sur moi, me serre la main à trois reprises et finit par sortir.

Sylvie Seranth entre à sa suite dans mon cabinet. Elle affiche un air hautain, attitude que je n'avais pas perçue jusqu'à présent. Elle éprouve des difficultés à évoluer. Figée dans sa relation, qui n'en est plus une, avec son ex-mari, elle ne perd pas de vue l'idée de le reconquérir. Je la trouve particulièrement détestable aujourd'hui et j'avoue manquer de patience à son égard. Elle doit s'en apercevoir. La consultation est assez tendue. Je ne lui pose aucune question, lassée de l'entendre

répéter sans cesse la même rengaine. Je me surprends à vérifier l'heure sur ma pendule d'une manière régulière. Depuis que j'exerce, c'est sans doute la première fois que cela m'arrive. Je suis impatiente que le rendez-vous se termine. Je lui renouvelle son ordonnance et la raccompagne jusqu'à la porte, pour être certaine qu'elle ne s'éternise pas.

Ayant un peu de temps avant mon prochain rendez-vous, je décide d'appeler le centre psychiatrique afin de prendre des nouvelles de Séraphine. Il semblerait que son état se soit amélioré. Les infirmières l'ont levée avant-hier pour la première fois depuis son hospitalisation. Afin de la stimuler, elles l'ont laissée assise quelques heures dans le fauteuil, entre le lit et la fenêtre. Elles renouvelleront le lever et la station assise aujourd'hui. Elle reste muette, mais semble reprendre un peu de couleurs. Je suis rassurée d'entendre ces paroles. Je pense retourner la voir dès que j'en aurai la possibilité. Alors que je raccroche, je m'aperçois que j'ai un appel en absence. C'est le lieutenant Pâris. Je le rappelle aussitôt.

— Nous avons du nouveau !

Un étrange sentiment m'envahit. Je suis surprise, ravie et inquiète à la fois. Je ne sais pas s'il est possible de décrire ainsi

ce que je ressens à l'instant.

— Concernant le meurtre de Simone ?

— Non, les lettres anonymes. Je préférerais que vous veniez me voir plutôt que d'en parler au téléphone.

Nous convenons de nous rencontrer ce soir, après mes consultations. J'enchaîne donc les rendez-vous les uns après les autres. J'en oublie de déjeuner. Ma concentration n'est pas des plus élevées durant la journée. D'une oreille distraite, un carnet dans une main, un stylo dans l'autre, je griffonne des dessins qui ne représentent rien, tel le cliché du psychiatre que l'on peut observer dans les films. Je m'ennuie, mes patients m'agacent. En fin de journée, je me rends enfin à l'hôtel de police. Pâris m'attend dans son bureau. Il me salue et me propose de m'installer face à lui.

— Bien... Nous avons fait analyser les traces d'ADN susceptibles de se trouver sur les lettres. Comme il fallait s'en douter, les seules empreintes que nous avons retrouvées sur la première sont les vôtres, celles de votre conjoint et bien sûr de mon collègue qui vous a reçu. Concernant la seconde, il n'y a que vos empreintes à vous deux. Sur les suivantes, comme nous avons pris nos précautions, nous n'avons plus de traces. En

revanche, nous avons envoyé les enveloppes à un expert en analyse d'écriture, puisque votre prénom et votre nom y étaient manuscrits. Deux mots, c'est un peu léger pour une analyse. Il faut savoir que cette étude n'est pas aussi facile qu'on le pense, hormis dans les films et les séries policières. La fiabilité n'est pas à cent pour cent. Cependant, selon lui, l'auteur est un homme ! Pour être plus sûr, nous avons envoyé les lettres chez l'un de ses confrères. Il obtient le même résultat.

Attentive à tout ce qu'il m'explique, je m'exclame sans plus attendre :

— Ce qui veut dire que cela pourrait être Brignard !

— Ce qui explique que c'est un homme, mais pas Brignard !

— Je ne comprends pas, d'autant que depuis que vous l'avez arrêté, je n'ai pas reçu de nouvelle missive !

— Il était en garde à vue, mais il est à nouveau hospitalisé. L'expert a comparé la pièce indiciare à l'écriture de votre patient. Il n'y a aucun lien entre l'auteur de ces enveloppes et monsieur Brignard. De toute façon, comme vous le disiez vous-même, il ne serait pas capable d'écrire ce genre de message. De plus, ce dernier est droitier et d'après les deux experts, la

personne qui a écrit votre nom est gauchère ! Retour à la case départ ! Ceci dit, comme le nombre de gauchers est moins important, cela réduit le champ des possibilités. Y aurait-il dans votre entourage, parmi vos connaissances ou vos patients, un homme qui répondrait à ce critère ?

Je réfléchis quelques instants. Je ne fais jamais attention lorsque mes patients me remplissent un chèque. Il m'est ainsi difficile d'exploiter cette piste, du moins pour l'instant. Je serai vigilante lors de mes prochaines consultations. Concernant nos amis, dont le cercle s'est restreint depuis que nous vivons ensemble, je ne me souviens pas que l'un d'entre eux soit gaucher. L'un de mes ex-compagnons l'était, mais je ne sais pas ce qu'il devient, je n'ai plus de nouvelles depuis longtemps.

— Et votre conjoint ? me demande le lieutenant sans détour.

Surprise par sa question, je mets un temps à répondre.

— Eh bien... Patrick est gaucher, mais je ne vois pas le rapport !

— Ce n'est qu'une question madame Pagès. Nous ne devons écarter aucune hypothèse, ni négliger aucune piste.

— Je comprends bien, mais là, vous faites fausse route ! Je

peux vous l'assurer ! Et puis je vous rappelle qu'il est victime autant que moi, puisque ses toiles ont été dérobées et calcinées.

— Si l'on suppose que les lettres et le cambriolage sont liés ! Mais rien pour le moment n'infirmes ou ne confirme quoi que ce soit. Je vais devoir convoquer monsieur Nicolas.

— Ce sera pure perte de temps Lieutenant !

— Ne le prenez pas mal. Il y a fort à parier que je fasse fausse route, vous avez sans doute raison. Mais si je passe à côté d'un indice, ce serait regrettable ! Et puis, au moins, une fois écarté, votre conjoint sera tranquille et vous aussi. Nous devons le faire.

Décontenancée, je comprends que c'est la marche à suivre. Une migraine commence à pointer le bout de son nez. Sans doute la contrariété, ou la peur de découvrir quelque chose que je ne voudrais pas voir apparaître. Je remarque que Pâris ne m'a pas tout dit concernant ses soupçons. Je le lis dans son regard et son attitude faciale.

— Vous pensez à autre chose ?

— En fait, la dernière lettre nous a interpellés : « Infâme à qui je suis lié... Maudite sois-tu ! » Ne trouvez-vous pas étrange cette information : « à qui je suis lié » ? Qui peut être

lié à vous si ce n'est votre conjoint ?

— Vous pensez réellement que si mon compagnon souhaitait me nuire, il écrirait un message aussi explicite ? Mes patients aussi peuvent se sentir liés à moi, par la relation de transfert.

Devant la mine dubitative du policier, je ne trouve plus aucun argument. Je n'en ai plus envie de toute façon. Je suis lasse et je n'ai qu'un souhait, rentrer chez moi et retrouver Patrick, afin de me blottir dans ses bras.

### 35

Sur le chemin du retour, je ressasse les propos du lieutenant Pâris : « un homme, gaucher, votre conjoint »... Tous ces éléments se bousculent dans ma tête. Je suis contrariée par le fait que Patrick soit contraint de faire le test. Je sais qu'il est incapable de me nuire, mais la police ne se contentera pas de mes affirmations. Il est si tendre et prévenant avec moi ! J'ai trouvé en lui le conjoint idéal, si tant est que l'idéal puisse exister. Je songe à notre délicieux réveil et le plaisir qu'il m'a donné ensuite dans la cuisine, sans oublier son petit mot

d'amour au creux de mon oreille lorsque je partais à mon cabinet. C'est impensable et impossible ! Il fera ce fichu test, cela rassurera tout le monde. Je crains juste qu'il soit perturbé, comme je le suis, par ce climat de défiance à son encontre. Il est passé par des périodes tellement difficiles depuis la mise à sac de notre maison et la disparition, puis la destruction, de ses toiles ! Son attitude m'a en effet beaucoup inquiétée. Je repense alors à la période précédant sa dépression qui l'a poussé d'ailleurs jusqu'à la tentative de suicide, ce qui n'est pas anodin. Secret, impatient, taciturne, sans parler de son penchant pour l'alcool, il était devenu méconnaissable. Me revient en mémoire l'incident dans son atelier et la violence de nos ébats. Son regard m'avait alors fait froid dans le dos. Encore aujourd'hui, à ce souvenir, une angoisse refait surface. Je prends conscience de la contradiction de ma pensée. Non, ce n'est pas possible ! Ce n'est pas lui ! Je me rassure comme je peux. Monte en moi une crainte que je tente de chasser tant bien que mal. Je me répète sans cesse : « Non, c'est impossible ! » Plusieurs indicateurs me mettent cependant en alerte : le voyage à Lyon, son attitude à mon égard, ses nombreux messages envoyés depuis son portable, mes doutes à ce moment-là concernant sa

fidélité. Je sentais qu'il me cachait des choses. Pourquoi, alors que tout va mieux avec lui, je recommence à me pourrir l'existence en me posant des questions qui n'ont pas lieu d'être ? J'ai beau balayer de mon esprit ce sentiment de méfiance, le doute subsiste, suivi par la honte de penser à de telles inepties.

Arrivée devant notre domicile, je rentre, pressée de retrouver l'homme de ma vie. Je sens que je suis moins légère que le matin en quittant les lieux. La boule d'angoisse grossit dans mon ventre. Ma gorge se serre. Je le retrouve dans son atelier. Il peint une toile dont la dominante est bleue et verte. Une sensation de fraîcheur m'envahit et m'allège enfin. Je cours jusqu'à lui pour me jeter dans ses bras, comme pour me faire pardonner d'avoir eu quelques doutes le concernant. Surpris, il lâche son pinceau, me serre et m'embrasse. L'effet est immédiat. Je suis apaisée et rassurée.

Je pars m'installer ensuite sur le fauteuil près de lui, afin de l'observer dans sa gestuelle que je trouve magnifique. J'aime le regarder peindre. Mon regard se promène sur ses toiles disposées un peu partout dans la pièce. La lumière crépusculaire diffusée par les baies vitrées donne davantage de

relief à ses peintures. Dans un coin, les œuvres qu'il avait exposées à Paris. Il en a vendu quelques-unes, mais je ne sais pas lesquelles. Peut-être « le Père », dans les tons sombres en arrière-plan et orangés, grenat pour représenter le patriarche entouré d'un halo jaune presque blanc, à l'image d'une madone sur une icône orthodoxe. Il avait peint cette toile avant notre rencontre et je l'ai toujours admirée. J'aurais aimé qu'elle trône dans notre salon, mais il s'y est toujours opposé, préférant l'exposer et la vendre. Je lui ai demandé un jour si ce « père » était le sien, ou s'il y avait réellement une empreinte mystique dans cette représentation. Je sais que Patrick n'est pas pratiquant, mais comme moi, il est imprégné d'une forme de spiritualité, quelque chose de plus profond et personnel qui n'a rien à voir avec la religion. Il avait alors fait la moue en prenant du recul et m'avait répondu : « Les deux mon capitaine ! » avant d'éclater de rire. Comme chaque fois que je le questionnais sur des sujets touchant à l'intime et à son passé, il s'échappait par une pirouette avec humour pour éviter de répondre. Mon regard balaye son atelier et se pose tout-à-coup sur une peinture que je n'avais jusqu'alors jamais remarquée. Je découvre un nu de femme au centre de la toile entourée de

flammes. La femme est très mince, blanche. Ses cheveux clairs sont tirés en chignon. Son regard est mélancolique. Elle semble très fragile. Cette représentation est sublimée par les flammes qui l'entourent. Sous ces traits, je reconnais Séraphine Carmillet. Je ne rêve pas ! Patrick ne m'a jamais parlé de cette toile, ni que ma patiente avait posé nue pour lui. Elle non plus n'a jamais fait allusion à quoi que ce soit de cet ordre. Mon plexus se noue. J'éprouve des difficultés à respirer, je suis oppressée. Mes pensées se bousculent : me cache-t-il d'autres choses concernant ma patiente ? Me trompe-t-il avec elle ? Sinon, pourquoi me cacher avoir peint cette toile ? D'autres interrogations me tourmentent : est-ce que je connais si bien mon compagnon ? Pourquoi ne me parle-t-il pas de son passé ? Puis les déclarations du policier se superposent : « un homme, gaucher, votre conjoint, auteur des enveloppes et donc des lettres anonymes, assassinat de Simone, cambriolage, infâme à qui je suis lié »... J'observe Patrick. Les couleurs sur la toile ne sont plus agressives comme la dernière fois, mais le geste est aussi violent que lorsqu'il m'avait effrayée et violentée lors de nos rapports sexuels. Je vois ses biceps se contracter sous son tee-shirt et les muscles de son cou se crispent.

Un vertige m'emporte, il se tourne vers moi et je découvre une nouvelle fois des éclairs dans ses yeux. Je sors en courant, traverse le jardin sans me retourner, pénètre dans la maison, gravis les escaliers afin de me réfugier dans notre chambre. Je me recroqueville sur le lit, en larmes. Et s'il était l'auteur de tous ces méfaits ? Et s'il était l'assassin de Simone ? Haletante, j'essaye de retrouver ma respiration. La migraine, devenue violente, m'enserme la tête et me donne la nausée. J'ai peur. Je vis avec un monstre ! Je l'entends qui monte les escaliers. Je tremble. Je n'ai pas la possibilité de m'enfermer à clé. Il a sans doute compris que je sais. Je serre les dents pour ne pas crier. Cette scène, il me semble l'avoir déjà vécue. Était-ce dans un rêve ? La porte s'ouvre et là, devant moi, il apparaît, livide.

### 36

Devait-elle se rendre au commissariat de police pour parler de cette femme intrigante ? La question ne cessait de tourner en boucle dans la tête de la jeune fille. Pour leur dire quoi ? Qu'une femme l'avait empêchée de se jeter sous un train trois ans plus tôt, qu'elle l'épiait depuis un certain temps, et que

c'était peut-être elle qui l'avait suivie le jour du meurtre ? Il n'était pas certain que cette information soit intéressante. Elle suspectait cette personne d'être l'assassin de Caroline. Mais elle fabulait sans doute.

La police avait arrêté un pauvre type qui vivait dans la rue et rôdait dans les parages. Il était imbibé d'alcool. Il formait un coupable idéal. Selon les journaux, l'homme n'a jamais nié, sans pour autant apporter de précisions sur les faits. L'affaire était plutôt floue et le mobile obscur. Le SDF était à l'abri, au chaud dans sa cellule. Un repas lui était servi trois fois par jour. N'était-ce pas ce qu'il recherchait, au détriment de son innocence dont il n'avait rien à faire, ni lui ni la société d'ailleurs ? L'étudiante avait eu des doutes dès l'annonce de l'arrestation. Mais peut-être se faisait-elle des idées. Qui était-elle pour douter de la justice ? Et puis, cette femme existait-elle réellement ? N'était-elle pas le fruit de son imagination ? Trop tourmentée par ces incertitudes, elle ne pouvait se résoudre à signaler l'étrange présence.

Le meurtre de son amie la tourmentait et avait ouvert une brèche dans sa conscience. Des rêves la hantaient sans cesse depuis cette sinistre soirée, sans pouvoir y mettre une

signification précise. Son amie lui manquait. Elle aurait tant souhaité s'en ouvrir à elle, lui demander conseil. Elle allait devoir quitter cet appartement car elle ne pouvait plus l'assumer seule financièrement, et il était hors de question de trouver une autre colocataire. Elle devra se chercher un studio plus abordable.

Après une période de déprime, elle avait décidé de se consacrer corps et âme à ses études. Il lui fallait accéder à une vie meilleure en hommage à Caroline, mais pas seulement. Elle devait se prouver en premier lieu à elle-même qu'elle était capable de réussir ce qu'elle entreprenait. Fini les sorties, fini les copains, fini les plaisirs de la vie, elle allait travailler d'arrache-pied. Plus tard, elle serait quelqu'un de respectable et de respectée. Mais elle savait que la route serait longue et sinueuse, et sentait que l'esprit de son amie ne serait jamais bien loin.

La sonnerie stridente de son téléphone la sortit de ses divagations. Elle fut surprise d'entendre la voix d'un homme qui se présenta comme étant le commissaire Hélias, le policier qu'elle avait rencontré le soir du meurtre.

— Bonjour Mademoiselle. Je me permets de vous contacter car il semblerait que vous connaissiez un dénommé

Mathieu Girard ! C'est bien cela ?

En entendant ce nom, elle se mit à trembler. Ses jambes flageolaient. Elle dût s'asseoir. Cela faisait presque trois ans qu'elle s'était séparée de cet individu néfaste pour elle, humiliant, rabaissant. C'était en partie à cause de lui qu'elle avait tenté de mettre fin à ses jours. Elle était persuadée qu'il était réapparu et la harcelait à nouveau, jusqu'à ce qu'elle réalise qu'il s'agissait peut-être de la dame du train. Pourquoi la police lui parlait-elle de ce type ? Elle n'allait pas avoir la réponse par téléphone. Le commissaire lui demandait de se présenter au poste de police.

37

Terrorisée, je n'ose pas le regarder. Je me recroqueville, la tête entre mes genoux, je me protège de mes bras. Le temps s'est arrêté. Tout se bouscule dans mon esprit. Les propos de Séraphine concernant son ex-compagnon me reviennent. Certains hommes sont capables du pire. Généralement, ils se présentent sous les traits d'anges amoureux, prévenants, serviables. Ils se rendent indispensables. J'ai connu, il y a

quelques années, une dame d'une cinquantaine d'années qui était venue en consultation. Elle était seule et démunie. Cette patiente occupait un poste de directrice générale dans une société de transports. Elle avait hérité de l'affaire de son père. Elle était mariée, mère de deux enfants, une fille et un garçon. Tout allait pour le mieux pour elle. Cependant, devant la montée en puissance de sa charge de travail, elle avait ressenti le besoin d'embaucher une personne de confiance pour la seconder, un adjoint en quelque sorte. Elle avait passé une annonce sur des sites spécialisés. Elle avait reçu plusieurs candidatures. Un grand nombre ne convenait pas pour diverses raisons. Elle avait alors demandé à sa secrétaire d'envoyer des réponses négatives aux personnes concernées et de convoquer les candidats qui lui semblaient avoir la maturité et l'expérience. L'un d'eux sortait du lot. Il avait travaillé durant dix ans dans une société similaire, en Picardie. Elle n'avait pas pour habitude de contacter les anciens employeurs pour s'assurer de la fiabilité d'une personne. Lors de l'entretien, l'individu avait fait très bonne impression. Aimable, il avait un charisme impressionnant. Son curriculum vitae était très complet et intéressant. Il avait travaillé dans le commerce international,

avait le sens des affaires, parlait couramment anglais, allemand et espagnol. De plus, il était séduisant, ce qui n'était pas pour déplaire à ma patiente. Elle ne pensait pas à elle mais à ses clients, car dans le monde des affaires, la séduction est de mise pour conclure des marchés, il ne faut pas se voiler la face. Cet homme avait donc été embauché pour la suppléer dans l'entreprise. Il était vite devenu son double. Les salariés disaient qu'il était son clone. Une relation de confiance s'était installée entre lui et la directrice, puis il était devenu indispensable, tant pour le personnel que pour sa collaboratrice. Elle lui faisait une confiance aveugle. Au fil du temps, la séduction avait dépassé le cadre professionnel, ils étaient devenus amants. Sans qu'elle s'en rende compte, il l'avait montée contre son mari et ses enfants qui, eux, n'étaient pas dupes. Ils essayaient de lui ouvrir les yeux mais elle ne voulait ou ne pouvait rien entendre. Elle avait alors divorcé, n'avait plus revu son fils ni sa fille quelques mois après. Mais petit à petit, l'homme était devenu exigeant avec elle. Il avait pris le pouvoir, manigancé pour qu'elle lui cède les parts de l'entreprise. Les humiliations avaient commencé dès lors à apparaître dans le cadre privé, puis public. Elle n'en était pas revenue elle-même de sa propre descente aux

enfens. Elle avait complètement été manipulée, spoliée. Elle s'était retrouvée licenciée pour faute grave de sa propre entreprise. Comment une femme intelligente comme elle, et de surcroît avec une situation de dirigeante et dotée d'une forte personnalité, avait pu tomber dans un tel piège ? C'était anéantie, honteuse et dépressive qu'elle était venue me voir. C'est étrange, car je ne me souvenais plus de cette histoire, mais dans ce moment de profonde panique, elle me revient en pleine face. Comme elle, me suis-je fait avoir par mon compagnon ? Je sens bien que depuis plusieurs mois, je plonge dans les abysses. Qu'attend-il de moi ? Que va-t-il me faire ? Jusqu'où va-t-il aller ? Va-t-il me tuer ? Personne ne pourra me sauver. Aucun son ne sort de ma bouche. Tout mon être tremble. Je sanglote. La terreur est à son apogée. J'entends ses pas qui s'approchent lentement. Je crispe chaque muscle que mon corps peut posséder. Ma fin approche. On dit qu'avant de mourir sa vie défile devant soi. En ce qui me concerne, c'est la confusion. Je ne sais plus qui je suis, où je me trouve, qui est mon assaillant. Tout me paraît si long. Qu'il en finisse au plus vite et sans me faire trop souffrir ! Je suis résignée, car je sais que tout est perdu d'avance. Je ne veux plus penser. Le parquet

craque, je sursaute. Je sens sa présence sur le lit. Mes tremblements redoublent. Puis sa main se pose sur ma tête. Il tente de m'amadouer avant de me torturer puis de m'assassiner, j'en suis persuadée. Il me parle en douceur. Je n'ose pas relever la tête pour le regarder. Je crains de découvrir son regard maléfique. Il s'approche davantage et me prend dans ses bras. J'ai peur qu'il m'étouffe. Je me sens si fragile, qu'il pourrait me briser s'il le souhaitait. Le temps s'écoule. Il me berce, me parle avec douceur. Je faiblis et me laisse faire. J'avoue que cela m'apaise un peu. Mais n'est-ce pas le but recherché, avant de m'exécuter ? Comment va-t-il procéder ? Va-t-il m'étrangler ? A-t-il récupéré un couteau dans la cuisine avant de monter dans la chambre, afin de me poignarder ? Rien de tel ne se produit. Il continue à me bercer et à me caresser les cheveux. Il dépose un baiser sur mon épaule. Il me chuchote des mots si enveloppants, si doux :

— Chut ! Je suis là mon amour, je t'aime ! Je ne sais pas ce qui t'a pris, mais j'aimerais que nous en parlions tous les deux.

Après quelques longues minutes, je sens que je me calme enfin. Je lève doucement la tête et le découvre, inquiet. Méfiante, je l'observe. Je ne vois plus l'éclair malfaisant dans

son regard. Je ne lis que la peur. Quelle est l'origine de sa crainte ? Est-ce parce qu'il a compris que je sais tout et que je risque de le dénoncer à la police ? Tente-t-il de gagner ma confiance pour mieux m'anéantir ensuite ? Je suis perdue. J'aimerais tant revivre ce que nous vivions au début de notre relation, cette insouciance. Il poursuit :

— Qu'as-tu Hélène ? Ai-je dit ou fait quelque chose que je n'aurais pas dû ? Y a-t-il eu un événement fâcheux aujourd'hui ? Je ne comprends pas ce qu'il t'arrive. Parle-moi, je t'en prie.

Face à son désespoir, je suis confuse. Je me suis encore fait des idées ! Les propos du lieutenant Pâris ont eu un effet catastrophique sur moi. Voyant mon compagnon si malheureux, j'ai honte d'avoir douté de lui. Bien sûr qu'il m'aime ! Évidemment qu'il ne me veut aucun mal, ni à moi, ni à personne ! Comment ai-je pu remettre en cause son intégrité ? En larmes, je me jette dans ses bras et lui déclare :

— Je suis désolée Patrick ! Je ne sais pas ce qu'il m'a pris. J'ai vu Pâris ce soir, au commissariat...

Je lui raconte l'entretien que j'ai eu avec le policier et lui annonce sa prochaine convocation pour comparer son écriture.

Il m'écoute en silence et je lis du tourment dans son regard.

— J'irai faire ce test, bien sûr ! Mais que tu puisses douter de moi, cela me blesse Hélène ! Comment peux-tu un seul instant imaginer que je sois capable de te faire du mal, à toi ou à quelqu'un d'autre ?

Une contrariété est toujours présente en moi. Je dois savoir !

— J'ai découvert une toile que je n'avais jamais vue dans ton atelier. Il s'agit de ma patiente Séraphine, n'est-ce pas ? Elle a posé nue pour toi ? Pourquoi ne m'en avoir jamais parlé ? Me caches-tu d'autres choses la concernant ?

Il est surpris par ma question :

— Mais tu étais au courant, tu étais enchantée par l'idée ! C'est même toi qui l'as proposé à ta patiente !

Je ne comprends rien à ses propos. Est-ce que, perturbée comme je le suis depuis quelques temps, je souffre d'amnésie ? À moins que ce ne soit lui qui fabule. Je ne sais plus. Je suis lasse. Je n'ai plus envie de réfléchir.

Serrée contre lui, je tente de me détendre. Il caresse et embrasse ma chevelure. Je me sens perdue. Je suis partagée entre la honte, la culpabilité et cependant un doute subsiste au fond de moi.

La silhouette, un livre dans les mains, se délecte en déclamant à haute voix quelques vers. Les mots fondent dans sa bouche et s'imprègnent dans son corps. Elle ne se lasse pas de lire et relire ces lignes qu'elle connaît pourtant par cœur. Les pages du recueil sont annotées, cornées, souillées, triturées, par tant d'années de manipulations. Aussi loin que ses souvenirs remontent, son père n'avait de cesse de lire cette vieille édition. Plus tard, cette valse de verbes a pris sens pour elle. L'ombre fantomatique se laisse pénétrer, envoûter, endiabler progressivement. Assise dans le fauteuil, elle est paisible. Sa respiration est calme. Ses paupières se ferment à chaque phrasé pour mieux les savourer encore. Les mots résonnent dans sa chair, dans ses cellules, dans son âme. Elle sent les effets de sa lecture qui l'animent peu à peu. Son sang circule enfin dans ses veines, son cœur bat dans sa poitrine. Son corps se réchauffe. Sa voix devient plus forte, plus rauque. Ses mains humides de sueur maculent l'ouvrage. Une musique devient plus puissante dans sa tête, la musique des mots qui l'obsèdent. Le rythme de sa parole s'accélère, sa diction se transforme jusqu'à devenir

inaudible. Les vers sont crachés. La silhouette postillonne, bave et s'agite sur son fauteuil. Elle brûle, se consume. Il y a tant de souffrance dans ces textes ! Ô combien elle les entend et les comprend ! Elle aurait pu en être l'auteure. Elle se précipite sur la table et enfle des gants en latex qu'elle a récupérés. Elle coupe, découpe, cisaille, colle, déchire, froisse avec ivresse. Elle se dandine sur sa chaise et suffoque. Elle doit délivrer un nouveau message, c'est vital pour elle. Elle glisse la lettre dans l'enveloppe et de sa main gauche écrit le nom de la destinataire. Soulagée, elle jubile. Puis, elle place le recueil dans sa cachette. Il ne faut pas qu'on le trouve. Elle jette tous les morceaux de papier glacé éparses dans la pièce. L'être abject est enfin serein. Avant d'accomplir sa prochaine tâche et déposer ainsi la missive dans la boîte aux lettres, il retourne s'installer sur son fauteuil, un sourire narquois sur les lèvres.

39

À l'évidence, trop influencée par ce que j'entends dans mon cabinet et par tous les événements de ces derniers mois, il me faut impérativement prendre du recul. Mon esprit est de plus

en plus tourmenté. Je me rends chez le confrère qui me supervise. Je pratique avec lui des séances d'hypnose, ce qui me permet de me relaxer, me détacher de ce que je vis dans l'instant et de prendre de la hauteur. En effet, il m'aide à avancer, car il ne porte aucun jugement ni sur la situation, ni sur Patrick, et encore moins sur moi. Depuis que j'exerce, je le rencontre deux à trois fois par an. Cependant, depuis le cambriolage, je le vois une fois par mois. Cela m'aide. Il me conseille de prendre du temps pour moi, voire d'arrêter mon activité pendant plusieurs semaines, mais je ne peux m'y résoudre. Il est impensable pour moi de fermer mon cabinet si longtemps. J'aurais l'impression d'abandonner mes patients. L'expérience Brignard avec qui j'ai coupé le lien thérapeutique m'a suffi, même si c'était mon souhait. Les séances avec le docteur Pflingen me sont salvatrices. Il fut une période où l'hypnose m'intéressait tant que je souhaitais m'y former pour intégrer cette spécialité à mes compétences. J'ai d'ailleurs suivi une école à Paris pour y recevoir une formation. Puis, égoïstement, j'ai préféré utiliser cette méthode pour mes propres besoins. Cela me permet un bon « nettoyage », afin de me libérer de ce que les patients peuvent « déverser », et surtout me recharger d'une énergie

plus positive. J'aime beaucoup la façon dont mon thérapeute aborde cette technique. S'il faut être méfiant dans ce genre de domaine, je sais que je peux faire confiance au docteur Pflingen. Lorsque je sors de nos consultations, je me sens libérée et ressourcée. Lors de mon rendez-vous, je lui fais part de mes inquiétudes concernant Patrick. Tout en lui parlant, je comprends que le chaos dans mon esprit est seul responsable des doutes que je peux avoir à l'égard de mon conjoint. Le thérapeute sourit en constatant que je trouve seule la réponse. Je ne descends jamais bien loin en hypnose lorsque je travaille avec lui, mais je pratique chez moi des séances d'autohypnose qui me sont bénéfiques aussi, la parole et le retour du thérapeute en moins. En sortant de son cabinet, mon portable vibre dans ma poche. Je constate qu'il s'agit du lieutenant Pâris. Je ne peux m'empêcher de penser : *Décidément, il ne me lâche plus celui-là !* Je décroche.

— Bonjour docteur Pagès ! Je souhaiterais m'entretenir au plus vite avec vous, cela concerne votre patiente madame Carmillet ! Vous serait-il possible de passer à l'hôtel de police ?

— Mon Dieu ! Lui est-il arrivé quelque chose ?

— Non, non, rassurez-vous. Nous souhaiterions vous

parler de certains points.

Nous prenons donc rendez-vous pour une heure plus tard. Avant de raccrocher l'officier de police ajoute :

— Je sais que vous êtes tenue au secret médical, mais c'est très important !

Il semblerait qu'il va outrepasser la loi en me demandant davantage de renseignements concernant ma patiente sans décision de justice de lever le secret médical. Mais en l'entendant insister sur le « très important », je suppose que cela concerne le meurtre de la mère de ma patiente. Si cela peut faire avancer l'enquête, je n'ai aucune intention de faire entrave à la justice. Je suis pourtant intransigeante pour ce qui est de la déontologie de ma profession. Cela me met dans une situation très délicate.

Je me rends Place Suquet. On me fait patienter quelques instants, puis Pâris arrive et me fait entrer dans son bureau. Il sort un dossier. L'un de ses collègues entre et s'installe près de nous.

— Pourriez-vous me parler avec précision de ce que votre patiente vous a révélé lors de vos consultations ? Vous m'aviez déjà apporté certains éléments en lien avec son ex-compagnon,

mais j'ai besoin d'en savoir plus.

J'hésite. J'observe les deux policiers. Pâris me fait signe du regard, m'indiquant qu'ils sont à mon écoute.

— Prenez ça comme un état de nécessité, docteur Pagès, bien que ce que vous nous direz ne sortira pas de cette pièce. Il s'agit juste de nous éclairer sur la personnalité de cette dame !

Je retrace ainsi l'histoire de Séraphine Carmillet, parlant de son mari dont elle a divorcé pour des raisons d'infidélité, puis de l'odieux personnage avec qui elle était avant cela, sa fausse couche, sa relation avec sa mère... Le lieutenant ne m'interrompt pas une seule fois. Assis derrière son bureau, attentif, les coudes sur la table, les mains croisées devant sa bouche, ses deux index viennent tapoter ses lèvres. L'autre policier m'écoute également et par moment regarde son collègue en haussant les sourcils. Je surprends leur attitude et les interroge :

— Que se passe-t-il ?

— Nous avons un souci avec cette dame !

— Pardon ?

Pâris se recule au fond de sa chaise, croise ses mains cette fois derrière sa tête, en poussant un long soupir. Il regarde son

collègue et reprend :

— Nous avons enquêté sur monsieur Sylvain Schneider, l'ex-petit ami de Séraphine Carmillet. Il a 32 ans, est originaire d'Auxerre. C'est un homme sans histoire. Il est mécanicien, ses parents sont commerçants et vivent toujours là-bas. Ce sont des gens respectables. D'ailleurs, durant sa garde à vue, rien dans son attitude ou ses paroles n'a pu nous prouver qu'il était l'auteur de l'homicide. Il n'a cessé de clamer son innocence. Sur le lieu du crime, nous n'avons trouvé aucun indice pouvant l'incriminer. Nous n'avions que les accusations de la fille de la victime. Une enquête de voisinage nous l'a dépeint comme un individu prévenant, respectueux, aimable. Vous me direz que certaines personnes ont des comportements différents entre ce qu'ils sont dans le privé et ce qu'ils laissent paraître dans la société. Il y a des chances que nous le convoquions un peu plus tard comme témoin dans cette affaire. Ainsi, le portrait fait de lui par son entourage, même son employeur, ne correspond pas à ce que vous venez de nous révéler. En revanche, nous nous sommes penchés sur le cas de votre patiente. Je me souvenais que vous m'aviez parlé des violences conjugales qu'elle aurait subies par le passé, de son hospitalisation et de sa fausse couche.

Propos que vous venez de nous confirmer. Or, nous n'avons aucune plainte le concernant.

— Oui, c'est normal, elle n'a jamais osé le dénoncer, comme beaucoup de femmes d'ailleurs, par crainte de représailles.

— OK. Mais nous n'avons aucune trace de son hospitalisation et encore moins de sa fausse-couche.

Je ne comprends pas ce que le policier me dit. Connaissant la procédure, il leur était difficile d'accéder en toute légalité au dossier médical au sein du centre hospitalier en question, juste pour une enquête de routine. Je lui fais part de ma surprise.

— Disons que nous avons nos sources.

Il porte un regard gêné vers son collègue, puis poursuit :

— D'autre part, nous avons approché son mari, enfin, son ex-mari. Il nous a révélé qu'elle souffrait de crises d'hystéries fréquentes. Un jour elle l'a mis à la porte sans raison.

Je ricane à cette affirmation.

— Forcément, il ne va pas avouer qu'il l'a trompée et est parti avec la meilleure amie de Séraphine...

— Meilleure amie qui n'a jamais existé ! me coupe Pâris.

Face à ma mine défaite, il poursuit :

— Les voisins de la victime que nous avons interrogés, nous ont décrit sa fille, je cite : « comme une jeune femme méprisante et complètement folle ». Ce sont leurs termes.

Pâris fait une pause, peut-être pour me laisser le temps de digérer ses paroles. Il est plutôt calme, toujours installé au fond de son fauteuil de bureau. Il observe ma réaction avant de poursuivre en se penchant sur le dossier :

— Il semblerait qu'elle terrorisait sa propre mère. Les voisins l'entendaient lui hurler dessus. Un jour la pauvre femme est même sortie avec des hématomes sur le visage, soi-disant qu'elle s'était cognée à une porte. Elle n'a pas voulu avouer que sa fille lui avait assené des coups. Elle n'a donc jamais porté plainte. Ces propos ont été confirmés par l'ex-mari de Séraphine d'ailleurs. Apparemment, il était lui aussi victime de ses... comment dire... sautes d'humeur. Lorsqu'il rentrait tard du travail, elle lui hurlait dessus, l'insultait, l'accusait de la tromper. Il s'est déjà pris des gifles, il a même utilisé le terme de « torgnoles ». Mais lui non plus n'a pas porté plainte, par honte ! Vous pensez, un homme battu par sa femme, cela aurait été dégradant pour lui, vis-à-vis de ses collègues et de son entourage ! Il a toujours tu les agissements de sa moitié. Il

encaissait. Pourtant elle a été odieuse jusqu'au bout ! Le couple ne pouvait pas avoir d'enfant. Sans savoir lequel des deux souffrait de stérilité, elle criait à qui voulait l'entendre qu'il était le seul responsable. Elle ne se privait pas d'ajouter qu'il était impuissant. Lors d'une soirée avec des amis, après avoir un peu bu, elle avait fait cette intime révélation et avait ri à gorge déployée. Il nous a avoué que maintes fois, et surtout ce soir-là, il avait failli passer à l'acte et commettre l'irréparable. Pourtant, il n'en a jamais eu le courage. Il se sentait alors minable, sans cesse diminué par sa dulcinée, et a fini par croire à ces inepties le concernant. Il a pensé demander le divorce, mais elle avait menacé de le tuer et de s'en prendre à sa famille. Au final, il s'est senti soulagé lorsqu'un soir, il a retrouvé ses affaires sur le trottoir. Elle hurlait à la fenêtre, hystérique. Il était alors ravi de retrouver sa liberté et surtout d'être en vie. Il a préféré tout lui laisser lors du divorce. Il ne voulait rien conserver de cette période vécue avec sa harpie de femme.

Le lieutenant fait une nouvelle pause dans son récit avant de conclure :

— J'ai le regret de vous annoncer que votre patiente vous a bernée vous aussi.

— Mais comment a-t-elle pu inventer cette sordide histoire de violences conjugales, causes de sa fausse-couche... enfin, sa soi-disant fausse-couche ?

— Lors de la perquisition sur commission rogatoire de son appartement, nous avons trouvé des ouvrages sur la manipulation mentale et les pervers narcissiques. Il y avait notamment des articles de vous sur le sujet. Nous avons également trouvé des tas de renseignements vous concernant. Sur son téléphone portable, resté chez elle, étaient mémorisées des photos de votre compagnon et de vous au restaurant, ou dans d'autres endroits publics. Reste à savoir si la détresse psychologique qui l'a conduite à l'hôpital était simulée ou non. Mais j'en doute ! Cette femme est malade ! Lorsqu'elle sera en mesure de communiquer, nous la convoquerons comme témoin dans un premier temps, ensuite...

Perdue dans mes pensées, je n'entends plus les explications du lieutenant Pâris. Je suis effarée d'apprendre qu'elle nous épiait ! Je sens mes joues rougir jusqu'aux oreilles en songeant à notre rencontre au cinéma. Me revient alors en mémoire le tableau de Patrick. Elle est entrée chez nous, a posé nue pour mon compagnon. Quelles étaient ses intentions ? Je suis

atterrée par tout ce que je viens d'entendre.

40

L'inspecteur Hélias fit entrer la jeune fille dans son bureau. Craignant qu'elle ne fasse un nouveau malaise, il lui propose de s'installer sur un siège plus confortable. Une infirmière était présente, ainsi qu'un autre policier. L'étudiante était inquiète. Toutes ces précautions n'étaient pas pour la rassurer. Le regard affolé, elle les observait les uns et les autres. Elle n'attendait qu'une chose, qu'on lui explique la raison de sa convocation. Hélias prit la parole :

— Vous connaissiez Mathieu Girard ?

— Euh... Oui !

— Quelle relation aviez-vous avec lui ?

— C'est mon ex. Mais, heureusement, nous avons rompu il y a quelques années.

— Heureusement ? questionna l'inspecteur, surpris par cette précision.

— Ce mec est un taré ! Il me rabaissait tout le temps et m'a déjà frappée ! Pour lui, j'étais sa chose ! Il me traitait comme

une « moins que rien » !

La voix de la jeune fille s'érailla. Des sanglots montaient. Il lui semblait revivre le calvaire de l'époque. Elle pensait pourtant en être débarrassée. Sa respiration s'accélérait. Soudain, elle repensa à la question du policier.

— Mais pourquoi parlez-vous au passé ?

Hélias regarda son collègue avant de s'adresser à la jeune femme :

— Il a été assassiné, il y a plusieurs jours. Une enquête est en cours. Lors de nos investigations, nous sommes remontés jusqu'à vous.

Hébétée, l'étudiante était partagée entre stupéfaction et satisfaction. Mais ce qu'elle ressentait avant tout était un immense soulagement à cette annonce. Elle ne laissa rien paraître car elle comprit aussitôt qu'elle pouvait être dans les potentiels suspects. D'autant plus avec les révélations qu'elle venait de faire. Cet individu était si abject, qu'après réflexion, elle se dit qu'il n'y avait rien d'étonnant à ce que quelqu'un ait cherché à l'éliminer. Il avait dû jeter son dévolu sur une autre fille tombée sous son charme, crédule comme elle l'avait été. Elle fit part de cette dernière pensée. Elle expliqua qu'en ce qui

la concernait, elle avait fait une tentative de suicide. Par chance, elle s'était manquée. Cela avait été un facteur déclenchant pour elle. C'était ce jour-là qu'elle avait décidé de mettre fin à leur relation. Dès lors, elle ne l'avait plus revu et n'avait plus entendu parler de lui. En exprimant ce douloureux passage de sa vie, il lui sembla revivre son calvaire. Puis, elle songea à l'impression qu'elle avait eue lors de sa première année à la faculté, celle d'être épiée. Les policiers sentaient que quelque chose la contrariait. Elle leur fit part de sa sensation.

— Comme le soir du décès de votre amie Caroline ? Vous nous aviez bien dit qu'il vous avait semblé être suivie, n'est-ce pas ?

— Euh... oui ! Mais je ne pense pas que c'était lui ce soir-là, enfin, je n'en sais rien ! Cela faisait deux ans que je n'avais pas eu cette désagréable sensation... Enfin si, une fois, juste avant d'emménager avec mon amie. Mon téléphone avait sonné à plusieurs reprises sans qu'il n'y ait personne au bout du fil. J'ai réalisé que cela venait d'une cabine téléphonique en bas de chez moi. Par la fenêtre, j'ai vu une silhouette s'éloigner.

Tout se bousculait dans sa tête. Se pouvait-il que Mathieu ne l'ait jamais lâchée et qu'il continuait à l'épier depuis tout ce

temps ? En un éclair, une nouvelle hypothèse s'offrit à elle. Rendu jaloux par une éventuelle liaison entre elle et sa copine, au lieu de s'éloigner, il aurait pu éliminer sa rivale ! Elle ne put s'empêcher de crier :

— Oh mon Dieu !

À cette exclamation et face à la mine défaite de la jeune femme, l'inspecteur fronça les sourcils et lui suggéra d'exprimer ce à quoi elle pensait. Mais elle ne put lui révéler le fruit de son analyse. La question qui cependant subsistait était : Qui a assassiné son ex ? Elle craignait que la situation ne se retourne contre elle. Il fallait reconnaître que les éléments ne jouaient pas en sa faveur. Sa hantise était qu'on l'accuse de ce crime.

L'inspecteur Hélios l'interrogea encore sur certains points. Elle lui répondit calmement. En son for intérieur, les pièces du puzzle se mettaient en place. Elle se persuada qu'il était l'auteur de l'odieux crime de sa meilleure amie et qu'il l'épiait depuis pas mal de temps. Même si ce n'était pas une perte à ses yeux, elle était curieuse de connaître l'identité du meurtrier de cette ordure. Dans ses pensées, elle entendit à peine un commentaire du policier qui lui parut inquiétant, et pourtant réaliste :

— Deux crimes dans votre entourage en si peu de temps, cela fait beaucoup ! Nous vous demanderons de ne pas quitter la ville, car nous aurons sans doute d'autres questions à vous poser.

Elle acquiesça avant de sortir du commissariat. Troublée, elle erra dans les rues de Strasbourg avant de rentrer dans son appartement. Elle ne s'était pas aperçu qu'une silhouette la suivait de loin.

Atterrée, le mot est faible ! Comment ai-je pu être aussi naïve ? Je comprends mieux le malaise ressenti lors de nos premières rencontres. Il y a peu de temps, j'ai mis cela sur le compte de son étrange ressemblance avec ma mère, une jeune femme frêle, pâle, les cheveux blonds tirés en arrière, très mince, apeurée comme un petit animal sans défense. Je me suis investie dans cette relation qui n'aurait dû être que professionnelle. Je me suis laissé happer par elle. Elle est entrée dans ma vie privée, surtout par la pensée, certes, mais pas seulement ! Comment ai-je pu être abusée de la sorte ? Je m'en veux autant qu'à elle !

Cependant un doute subsiste. Peut-être que le mari fabule ! Et si la police avait commis une erreur concernant le dossier médical ? Il se pourrait qu'il y ait eu méprise sur la personne, un homonyme par exemple ! C'est déjà arrivé. Cela pourrait expliquer que cet épisode de sa vie ne soit pas inscrit. De mon côté, je ne peux pas accéder au dossier médical de l'hôpital sans l'accord de ma patiente. Je n'ai donc aucun moyen de vérifier. Concernant les propos de l'entourage, notamment des voisins, quand il s'agit de dénoncer des actes de violence sur des enfants ou des femmes, il n'y a personne. Mais une fois que l'irréparable est commis, la parole se libère et accable trop facilement un proche de la victime, pour diverses raisons, parfois par jalousie. Chacun y va de son commentaire, certains brodent, exagèrent, afin de donner davantage de saveurs à leurs dires. En tant que psychiatre, j'ai la conviction que tout n'était pas mensonge dans ses propos. Il m'est impossible de le concevoir. Elle me semblait si sincère dans ces récits. Je repense alors à ce que la police a retrouvé dans son appartement. Cette histoire est surréaliste ! Je nage en plein thriller là !

S'il s'avère qu'elle m'a manipulée durant tous ces mois, la question se pose de savoir à quelle fin ? Si l'on part du principe

que l'analyse de l'écriture des enveloppes est exacte, elle n'en est pas l'auteure. Mais serait-elle responsable du cambriolage ? De l'assassinat de Simone ? De celui de sa propre mère ?

Je suis déstabilisée et horrifiée par le tableau dépeint par son mari. J'avoue qu'il m'est arrivé de recevoir des hommes victimes de violences physiques ou morales de la part de leur femme. Ils sont rares, mais peut-être qu'il y en a plus que l'on peut l'imaginer. Pour une femme, dénoncer de tels actes est très difficile. Sans doute par peur de représailles et que leurs paroles ne soient pas entendues. Il existe encore de nos jours des hommes qui portent un regard archaïque sur les femmes. Certains mâles se sentent tout-puissants pour des raisons d'anatomie, d'éducation ou d'obscurantisme, souvent pour les trois motifs à la fois. Mais pour un homme victime, il est très difficile de se confier sur ce sujet terrible. Peut-être par crainte de passer pour un lâche ou un faible. Dans les deux cas, il s'agit d'un phénomène sociétal et humain très douloureux. Surtout lorsque l'on a affaire à la perversion narcissique. Toute violence conjugale n'est pas le fait de cette psychopathologie, encore une étiquette que l'on colle trop facilement à mon goût. Cependant, dans bien des cas, la victime est sous la coupe d'un

être égocentrique, ayant un besoin excessif d'être aimé, voire adulé. Cela en devient obsessionnel. Nous avons là le type même de la personnalité narcissique. Le pervers a, quant à lui, la fâcheuse habitude d'assouvir ses propres désirs aux dépens d'autrui, qu'il utilise à ses propres fins. Mais dans le cas de Séraphine Carmillet, est-ce la réalité ? Si elle a manipulé tout le monde dans cette histoire, agit-elle en toute conscience ou est-elle dans le déni de son attitude ? Peut-être s'invente-t-elle un statut de victime ? Je ressens de la honte et de la colère, car elle décrédibilise la cause des femmes par ses agissements.

Je n'arrive même plus à avoir un raisonnement sensé. Il me semble que tout ce que je peux mettre en place avec mes patients s'écroule. Si je me suis fait avoir par Séraphine, qu'en est-il des autres patients ? Désormais, je ne suis plus certaine que les confidences de mes patients soient exactes.

Lors du dîner, j'éprouve le besoin de m'en ouvrir à Patrick. Je lui fais part des révélations de la police concernant ma patiente, leurs découvertes dans son appartement et bien sûr ma consternation et mon découragement. J'attends de lui qu'il me rassure sur mes aptitudes professionnelles et qu'il me confirme que dans cette histoire, je suis moi-aussi une victime,

celle d'une intrigante. Mais au lieu de cela, il reste silencieux. Je le trouve distant. Il part s'isoler dans son atelier après le repas. Je monte me coucher seule et finis par m'endormir après m'être retournée maintes fois dans le lit froid.

42

Personne ne remarque l'ombre se faufiler dans les couloirs. Transparente comme toujours, le visage impassible, tel un caméléon, elle se fond dans ce décor aseptisé. Elle presse le pas afin de quitter le lieu au plus vite. La lumière artificielle l'éblouit tant qu'elle en a des nausées. Elle déteste ce genre d'endroit, ça l'opprime. Enfin à l'extérieur, elle respire à plein poumon et se ressaisit. Un grognement sourd résonne dans sa cage thoracique. Elle sent l'enveloppe dans sa poche. Il lui reste à la déposer dans la boîte aux lettres. Tout est si simple, trop simple, en fait ! *Maudite soit-elle, celle par qui la souffrance est arrivée ! Qu'elles crèvent toutes ces infâmes créatures !* La douleur a fait place à une profonde extase. Chaque vengeance la nourrit et la remplit d'une sève acide. Son sang se réchauffe. Combien y a-t-il de castratrices en ce bas monde ? Le monstre pourrait

passer le reste de son existence à les éliminer, sans parvenir à les éradiquer toutes.

Le ciel s'assombrit. Pas certain que ce soit la réalité. En fait, l'être fantomatique ne perçoit jamais la lumière. Il n'a de cesse d'être habité par les ténèbres depuis tant d'années ! Il est ténèbres ! Une acidité remonte le long de son œsophage, l'amertume de la haine. Il songe à celle qu'il vient de voir, sa détresse, son désespoir. Finalement, il n'a fait que lui rendre service. Sa vie sur Terre n'était que supplice. Oui, c'est bien de cela dont il s'agit, il ne fait qu'abrégé leur supplice à toutes ces créatures malfaisantes ! Sa pécheresse originelle était elle aussi en souffrance. D'ailleurs, son Maître lui avait maintes fois répété qu'elle était une infâme manipulatrice, le Diable en personne. Il l'appelait Méphisto. Il avait dû l'anéantir pour en être libéré. Ils pourraient enfin vivre tous les deux, sans que quiconque les en empêche. Unis à jamais, à la vie, à la mort ! Mais tout s'était précipité alors. Des hommes armés étaient entrés, avaient tirés, l'envoyant lui aussi outre-tombe. Ce souvenir restera gravé à jamais dans l'esprit de la silhouette. Ce jour maudit où une partie d'elle s'est évanouie.

Elle éprouve le besoin de marcher le long de l'Ouche.

Quelques promeneurs la croisent en l'ignorant. Puis, elle se traîne jusqu'à l'immeuble et arrivée dans le hall, elle glisse la missive dans la boîte. Elle n'est pas tranquille, elle tremble. Son regard se dirige vers la porte de l'appartement de la vieille. Elle scrute les alentours. Rien ! Elle reste tout de même en alerte des moindres bruits ou mouvements. Elle ressort. Elle sent alors la chape de plomb qui la retenait prisonnière se lever. Saisie de tremblements, elle avance en titubant.

43

M'autorisant à me détendre une journée, j'ai décidé de passer ce temps seule. J'éprouve le besoin de me retrouver, me recentrer sur moi. Perturbée par les récentes découvertes, je me perds un peu plus chaque jour. C'est donc une question de survie. Je me suis programmé une balade dans la nature. Rien de tel pour se ressourcer. Je n'en peux plus du tumulte de la ville, de tous ces gens pressés, de cette atmosphère électrique. Je me rends compte de l'impact que cela a sur moi. Il me semble que la situation empire au fil des années. La société devient aigrie, agressive, obnubilée par son propre confort au détriment de

son prochain. Je le constate d'ailleurs au niveau de mon activité professionnelle. La plupart de mes patients deviennent exigeants. Leurs attentes sont plus précises. Ils effectuent des recherches sur internet et certains viennent avec le nom d'un traitement qui paraît convenir à leur pathologie, qu'ils auront là aussi diagnostiquée eux-mêmes par association d'idées, face à des descriptifs sur des forums, quitte à s'inventer des symptômes. Ils souhaitent un résultat rapide ? Ils ne sont satisfaits que s'ils repartent avec une ordonnance ? Qu'à cela ne tienne, désabusée, je leur prescris désormais des psychotropes. Ils ont besoin d'être rassurés. Il est vrai que je suis sidérée de constater le nombre grandissant de personnes angoissées, mal dans leur peau, dans leur vie et dans leurs relations, qu'elles soient professionnelles ou personnelles. Je rencontre des patients très jeunes avec de profonds troubles d'anxiété. Il faut dire que les médias propagent un climat anxiogène.

Il suffit pourtant de se poser, d'entrer en relation avec la nature, de porter un regard neuf sur ce qui nous entoure, de lâcher nos a priori pour découvrir une autre réalité que celle que l'on veut graver dans nos cerveaux. Même si dans ma vie

j'ai été confrontée à des situations douloureuses et que je me débats encore aujourd'hui pour sortir la tête hors de l'eau, je suis consciente que le plus important est l'instant présent. Comment je me sens « ici et maintenant » si je fais abstraction de tous mes tracas ? Pour ma part, là, je me sens apaisée. Je respire l'air pur. Il m'a suffi de faire quelques kilomètres en dehors de Dijon pour me ressourcer et retrouver ainsi la sérénité. Je marche sur un sentier à l'orée d'une forêt et perçois des brindilles sous mes semelles. Sur ma droite, des champs à perte de vue m'invitent à me déchausser, puis à courir pieds nus malgré l'humidité et le froid qui me saisissent. Je ne me fais pas prier. Quel bonheur ! On devrait le faire plus souvent, cela apaiserait bien des maux ! Je me laisse aller au point de me rouler dans l'immensité verte, enveloppée dans mon manteau. Je ris comme une folle. Je prends plaisir à redevenir la fillette insouciante que j'étais, il y a très longtemps. Cette pensée me bloque aussitôt dans mon élan vital. Une boule d'angoisse surgit dans mon ventre. Je reste étendue dans l'herbe. La sensation de froid me transperce. J'éclate en sanglots. Cette crise de larmes est sans doute nécessaire. Elle me permet de lâcher le trop plein d'émotion encore enfouie au plus profond

de mon être. Plus légère, je reprends la route de mon domicile deux heures plus tard.

Mon portable sonne dès le seuil de la maison franchi. C'est La Chartreuse. Je décroche et invite mon interlocuteur à parler. Aussitôt, je me sens faiblir, je laisse tomber mon téléphone. Patrick qui se trouvait à l'intérieur accourt, craignant que je fasse un malaise.

— Que se passe-t-il Hélène ?

Je suis incapable de répondre. Je le regarde, sans comprendre moi-même ce qu'il se passe. Je suis complètement anéantie. Puis au bout de quelques secondes, j'arrive à articuler :

— Séraphine est morte !

— Quoi ?

— Ma patiente, Séraphine, elle était à l'hôpital psy, depuis l'assassinat de sa mère... Elle vient de se suicider !

— Mais comment est-ce possible ?

— Le médecin vient de me dire qu'elle a avalé un tube de Lexomil et de l'alcool !

Face à l'absurdité de la situation, je ne comprends pas pourquoi elle était en possession de cet anxiolytique. Lorsqu'elle est partie, j'ai recommandé au médecin urgentiste

avec qui j'étais en ligne de veiller à ce qu'elle n'emmène aucun médicament avec elle. Elle n'a pris que le minimum d'affaires et ses papiers. Les seuls traitements qu'elle devait prendre étaient ceux administrés par le médecin psychiatre de l'hôpital, à qui j'avais communiqué par ailleurs la liste des anxiolytiques prescrits par mes soins.

Sans réfléchir plus longtemps, je pars au centre hospitalier. Je me rends directement dans le service concerné, afin de rencontrer le médecin. Il me confirme que la jeune femme a ingéré des médicaments, juste après le passage de l'aide-soignante qui venait contrôler si tout allait bien. Puis l'équipe de nuit a pris le relais. Le temps de faire le tour des autres chambres, l'infirmière a vu madame Carmillet couchée sur le côté, face à la fenêtre. Elle pensait qu'elle dormait. Elle s'apprêtait à refermer la porte lorsqu'elle a senti une odeur inhabituelle. Son attention s'est alors portée sur une bouteille qui avait dû rouler sous le lit. Aussitôt, elle s'est approchée et à découvert qu'il s'agissait de whisky dont le reste du contenu s'était répandu en une vaste flaque. Elle a fait le tour du lit et a vu la patiente inanimée tenant encore dans sa main un tube vide de Lexomil. Elle a aussitôt donné l'alerte, mais c'était trop

tard. Séraphine était décédée.

Je suis complètement abasourdie par ce que je viens d'entendre. Comment s'était-elle procuré l'alcool et le médicament ? Le médecin, lui-même sous le choc, est dans l'incapacité de répondre à ma question.

— La police est dans les locaux. Je viens de parler au commissaire. Il va y avoir une enquête. Les officiers vont interroger tous les membres de mon équipe. Je vais d'ailleurs tous les convoquer. Je dois vous laisser, mais je vous tiendrai au courant dès que j'aurai du nouveau. Excusez-moi Hélène !

Le chef de service est livide, aussi blanc que sa blouse. Il part aussitôt en courant. Il est inquiet, c'est certain. Et il y a de quoi ! Une patiente est admise dans son service en pleine crise d'hystérie après le meurtre de sa mère, et c'est dans sa chambre d'hôpital qu'elle met fin à ses jours en combinant anxiolytique et alcool. Quelqu'un a dû pénétrer dans les locaux pour lui fournir le matériel qui lui serait fatal. Je ne vois pas une personne de l'équipe médicale lui apporter tout cela ! Je connais très bien ce centre psychiatrique. Le personnel et les médecins sont irréprochables.

Prise dans mes pensées, j'entends une voix d'homme dans

mon dos :

— Docteur Pagès ! Décidément, je vous croise sur toutes les affaires délicates.

Je me retourne aussitôt et me trouve face à Pâris.

— Qu'insinuez-vous lieutenant ?

À mon intonation, il comprend vite que je n'apprécie guère son allusion.

— Excusez-moi, je ne voulais pas vous mettre mal à l'aise. Je disais juste qu'en ce moment, beaucoup d'affaires se recourent autour de vous. Que pensez-vous du suicide de votre patiente ?

— Je suis consternée et attristée ! Je n'ai pas d'autres mots que ceux-ci, malgré ce que vous m'avez révélé la concernant. Elle était ma patiente depuis de nombreux mois. Je n'arrive pas à comprendre comment une chose pareille a pu se produire !

— J'aimerais vous poser deux ou trois questions, pourrions-nous nous isoler ?

— Oui, bien entendu.

— Le docteur Biffat nous a proposé un bureau pour mener à bien nos interrogatoires.

— Parce que c'est un interrogatoire auquel je suis

conviée ?

— Non, ne vous inquiétez pas, j'ai juste quelques points à voir avec vous la concernant.

Je l'accompagne dans le bureau et le renseigne du mieux que je peux. Il me demande si je lui avais prescrit des antidépresseurs. Je lui réponds par l'affirmative, mais ce n'était pas du Lexomil. Ils pourront d'ailleurs retrouver son ordonnance chez elle et les traitements. J'imagine que la police a un suspect idéal. Dans de nombreux cas, le meurtrier est un proche, souvent le conjoint. Malgré leur divorce, je pense que le mari de Séraphine, si ses propos sont exacts, avait un mobile bien défini. Se venger de celle qui lui avait fait subir tant d'humiliations. Il a révélé lui-même à la police avoir eu envie mainte fois de la tuer. À moins que son ex-compagnon n'ait décidé de passer à l'acte. Après tout, elle l'avait d'emblée accusé du meurtre de sa mère et mis ainsi dans l'embarras. Je ne suis pas dans la police, mais je me doute qu'ils ont suffisamment d'éléments désormais pour mener à bien cette enquête. Je ne pense qu'à une chose à présent, retrouver mon homme. Me revient alors en mémoire notre conversation du dîner d'hier, ou plutôt mon monologue concernant les révélations sur

Séraphine. Face à moi, j'ai vu pâlir mon compagnon. Il n'avait pas prononcé une seule parole et était parti se réfugier dans son atelier. Je commence moi aussi à blêmir au constat qui s'impose à moi. Je frissonne, j'ai froid. Pâris s'en rend compte.

— Quelque chose ne va pas Hélène ?

— Non, ce n'est rien. Je suis un peu souffrante en ce moment !

Je tente de sourire, mais je ne dois pas être crédible. Je ne peux pas lui signaler que je viens de suspecter mon conjoint ! Le policier me regarde d'un air suspicieux avant de me répondre :

— Je vois... Mais si vous avez des pistes, des éléments nouveaux qui pourraient nous aider, n'hésitez pas ! Même si cela vous paraît anodin, cela ne le sera peut-être pas pour nous !

— Entendu Lieutenant !

Ma voix tremble. Je garde pour moi l'impression que je viens d'avoir, persuadée une fois de plus de me faire des idées. Je m'apprête à prendre congés du fonctionnaire lorsqu'il m'annonce à brûle-pourpoint :

— Au fait, votre compagnon a fait le test d'écriture, il vous en a parlé ? C'est tout bon ! Mais comme je vous l'avais

dit ce n'était qu'un contrôle de routine !

— Oui, il me l'a dit !

Je souris une nouvelle fois et le salue. Non, je n'étais pas au courant, encore des cachotteries. Il me faut sortir au plus vite de ce lieu avant que je ne devienne folle !

44

Je n'ai aucune envie de passer à la maison, ou du moins pas dans l'immédiat. Il me faut marcher, me vider la tête. Je pensais que mon escapade du début de journée m'aurait été salvatrice, mais les effets n'ont été que de courte durée, vite stoppés par les derniers événements. Je me rends au cabinet pour relever mon courrier. Comme à mon habitude, je jette les enveloppes sur la table. Puis j'ouvre la fenêtre et regarde la rue. Quelques véhicules passent, ainsi que des piétons sur le trottoir. Je n'arrive pas à retirer de mes pensées les soupçons que j'ai à l'encontre de Patrick. Ils reviennent d'une manière plus fréquente. Je sais désormais qu'il n'est pas l'auteur des lettres, qu'il n'a pas pu mettre le feu à ses toiles. Mais les meurtres ? Je refoule l'idée. Je referme la fenêtre estimant avoir assez aéré

mon espace professionnel. Je m'approche du bureau avec l'intention d'ouvrir mon courrier. Je balaye de la main les différentes enveloppes, comme s'il s'agit d'un jeu de tarot. Je la vois aussitôt. Je reste tétanisée devant cette écriture que je commence à reconnaître. Je sors mon téléphone et j'appelle Paris.

— Désolée de vous déranger en pleine enquête criminelle, mais je viens de découvrir une nouvelle enveloppe !

J'entends un soupir au bout de l'appareil. Il semble désabusé. Sans doute a-t-il d'autres chats à fouetter ces temps-ci avec les deux meurtres et le suicide sur les bras. Mes histoires de lettres anonymes passent en second plan. À ma grande surprise il me répond qu'il arrive.

Je n'ose pas toucher aux autres lettres. Je laisse tout en plan et j'attends qu'il sonne à l'interphone. Il met un peu plus de temps que la dernière fois. Comme à son habitude, il enfle des gants, sort un sac dans lequel il mettra ce nouvel indice après avoir ouvert l'enveloppe devant moi et étaler la lettre sur la table : « JE SUIS LA PLAIE ET LE COUTEAU ! JE SUIS LE SOUFFLET ET LA JOUE ! JE SUIS LES MEMBRES ET LA ROUE, ET LA VICTIME ET LE BOURREAU ! »

— *Les Fleurs du mal...*

— Pardon ? me demande le lieutenant.

Comme si mon esprit s'était égaré, je regarde dans le vide. Revenant à la réalité, je me tourne vers Pâris et précise :

— Je vous ai dit la dernière fois que ces messages me rappelaient quelque chose. Cela me revient grâce à ces vers ! À part la première lettre anonyme, toutes les autres sont inspirées du recueil de Baudelaire : *Les Fleurs du mal* !

— J'ai dû étudier ça au lycée, mais je ne m'en souviens plus.

— Moi je m'en rappelle très bien !

Quelque chose me perturbe à cette évocation. Certes, j'ai étudié ces textes durant mes années de lycée, mais j'ai le sentiment que c'est plus lointain que cela. Je n'arrive pas à me souvenir ni à définir ce qui me tourmente autant.

Le fonctionnaire de police repart avec l'indice, me laissant seule avec mes préoccupations. Qu'est-ce qui m'échappe ? Quel souvenir en lien avec Baudelaire se cache dans mon cerveau ? Pourquoi est-ce que je n'arrive pas à le réactiver ? Plus j'y songe, plus cela se floute, avant de disparaître, comme si je découvrais ce poète pour la première fois. Je dois cesser de me

torturer l'esprit. Cela fera bien son apparition alors que je ne m'y attendrai pas. Je réalise cependant que chaque missive arrive en même temps qu'un événement fâcheux. Il me faudra signaler ce constat au lieutenant Pâris. Mais peut-être a-t-il fait lui-même le rapprochement ? C'est étrange mais à présent, je me sens plutôt sereine. Je ne sais pas si je m'habitue aux mauvaises nouvelles, ce qui serait terrible !

45

Sa décision était prise, dès que l'enquête serait terminée, que la police n'aurait plus besoin de son témoignage, elle quitterait la région. Trop de souvenirs douloureux hantaient la jeune femme. Le seul moyen pour elle de couper court à tout cela était de fermer la porte à son passé et donc à l'Alsace, que pourtant elle aimait. D'autres secteurs pourraient l'accueillir pour terminer ses études. Elle entamerait ainsi une nouvelle vie. La police l'avait convoquée quelques jours plus tôt. Le commissaire et son équipe avaient fait des recherches sur elle et avaient découvert l'horreur. Ce dont elle ne voulait plus se souvenir. L'inspecteur avait remué cette boue immonde, lui

rappelant des événements qu'elle pensait avoir méticuleusement enfouis au plus profond de son inconscient. Elle avait eu un entretien avec une psychologue mandatée par la police. Elle avait dû se confier à elle et faire remonter son vécu. Hélias souhaitait l'entendre sur un homicide non élucidé qui remontait à cinq ans plus tôt, et qui la touchait de près. L'étudiante voulait pourtant faire table rase du passé. Elle ne désirait qu'une chose, qu'on lui fiche la paix. Pourquoi reparler de ces moments traumatisants pour elle ? N'avait-elle pas assez souffert ? Elle avait 7 ans lors de la première affaire qui avait laissé à jamais en elle une empreinte indélébile. Puis dix ans plus tard, sa grand-mère avait été retrouvée morte, gisant sur le carrelage de la cuisine. Selon les résultats de l'autopsie, la cause du décès était la strangulation. Évidemment, son grand-père était dans les premiers à être interrogés. Le pauvre homme était effondré. Il se trouvait avec le maire au moment du meurtre. Le premier magistrat de la commune avait témoigné en ce sens, ce qui écartait le vieil homme de la liste des suspects. Ce dernier était très investi dans la vie du village. Il était président du comité des fêtes. Les deux hommes s'étaient retrouvés pour parler d'un projet de repas dansant. Deuxième personne à avoir

été convoquée comme témoin, la petite-fille de la victime. Âgée de 17 ans, l'adolescente était sous le choc de la découverte de sa grand-mère. En rentrant du lycée, elle avait retrouvé son aïeule, inanimée. Elle s'était approchée. Une grimace d'horreur se lisait sur le visage de la victime aux yeux exorbités. Elle était sortie en hurlant et avait vomi dans la pelouse. Les voisins s'étaient alors précipités dans la cuisine et avaient prévenu la police. Le maire et le mari étaient arrivés sur les lieux quelques minutes plus tard. La jeune femme se remémora ce funeste moment. Il lui sembla le revivre avec autant d'intensité. Une boule d'angoisse lui serra la gorge. Les battements de son cœur s'accéléchèrent, tout comme sa respiration. Des nausées lui donnèrent à nouveau envie de vomir, elle mit la main devant sa bouche. On la conduisit rapidement aux toilettes afin qu'elle puisse se soulager. Elle revint dans le bureau du commissaire, le teint aussi diaphane qu'une poupée en porcelaine. Elle dut se ressaisir pour poursuivre son récit des faits. La vue de ce cadavre l'avait tellement choquée que pendant plusieurs semaines, elle n'arriva pas à trouver le sommeil. Dès qu'elle fermait les yeux, le visage blafard apparaissait en image mentale derrière ses paupières. Elle ne dormait que deux ou trois heures

par nuit, lumière allumée. C'est à cette période qu'elle s'était mise à fumer. Elle avait commencé à avoir des problèmes pour s'alimenter. Rien ne passait. Elle avait alors perdu du poids et était très fragile. Personne n'avait su ce qu'il s'était réellement passé ce jour-là. Qui avait pu pénétrer chez la vieille dame pour l'étrangler ? Et pour quelle raison ? Ces questions restaient et resteront peut-être toujours en suspens.

L'enquête n'avait donc jamais abouti. Le commissaire Hélias n'avait trouvé aucune nouvelle piste lors de cet entretien avec la jeune fille. Il la laissa repartir, dans tous ses états, et referma le dossier.

— Pauvre gosse ! La vie ne lui a pas fait de cadeau ! J'espère qu'elle trouvera la paix désormais ! Tu te rends compte, à 21 ans, ce qu'elle a déjà vécu ?

— Ouais, c'est dingue comme le sort peut s'acharner sur certaines personnes, dès le plus jeune âge ! J'espère qu'elle pourra se reconstruire malgré tout !

Les deux officiers de police l'observaient s'éloigner depuis la fenêtre. La jeune fille, livide, grelottante, effondrée, reprenait le chemin de son studio. C'était certain, elle ne resterait pas dans cette région. C'était une question de survie !

Le monstre jubile. Il prend de l'assurance. Il se regarde dans le miroir qui lui renvoie les reflets d'un être diabolique au regard chargé d'étincelles, les traits tirés. Il grogne :

— J'ai toujours vécu dans les ténèbres abyssales. Désormais, je mène la danse, au grand jour ! On verra qui gagnera la partie entre toi et moi !

Il éclate d'un rire tonitruant, avant de se recroqueviller. Une vive douleur dans les entrailles lui arrache un cri. C'est atroce ! Il se met à baver et cracher dans le lavabo comme pour chasser cette chose immonde qui le déchiquette de l'intérieur. Il ne vomit que de la bile qui lui brûle d'avantage l'œsophage déjà sensible. Il halète, se prend la tête entre les mains. Des coups martèlent à présent dans son crâne. Il faut que cela s'arrête ! Il n'en peut plus de cette souffrance qui ne le laisse jamais tranquille. Les coups s'intensifient. Il resserre ses mains, prêt à écraser sa boîte crânienne. La silhouette n'en peut plus. Elle hurle :

— Arrête ! Je t'en conjure, arrête ! Je n'en peux plus que tu me tortures ainsi l'esprit ! Je suis Fred Papa, c'est moi ! Je suis

le fils que tu as toujours voulu avoir ! Rappelle-toi, tu n'avais de cesse de me le répéter ! J'étais ton « petit gars » ! Tu me disais que tu étais fier de moi ! Tu m'avais juré que tu me protégerais, que tu serais là pour moi ! Que tu ferais ton possible pour qu'enfin nous vivions tous les deux ! Que s'il le fallait, tu tuerais l'infâme, le Diable en personne, pour me récupérer ! Mais le sort en a décidé autrement ! Oui, tu l'as éliminée, mais ton projet a été contrarié et je suis mort ce jour-là, avec toi ! J'ai pu renaître quelques fois. À présent, j'ai cette force qui m'anime ! J'irai jusqu'au bout pour te venger, même au-delà, j'éradiquerai de ce monde toutes ces abjectes créatures qui me rappellent tant celle qui est à l'origine de notre malheur et qui n'est plus là pour payer ! Puis j'anéantirai « l'autre » et prendrai sa place. Je te le jure !

Une mousse sort de sa bouche et se répand sur son menton. Il s'essuie du revers de sa manche. Bien décidé à poursuivre son labeur, le monstre prend le sac dans lequel il a préparé tout ce qui lui sera nécessaire pour accomplir son prochain forfait. Comme avec sa dernière victime, il parlera avec elle. Il lui ouvrira les yeux, lui prouvera que jamais elle n'arrivera à ses fins. Puis il glissera un somnifère dans son verre et alors qu'elle

sombrera dans un profond sommeil, lui fera boire de l'alcool dans lequel il aura au préalable jeté des comprimés. Cette fois, il prendra le temps de la regarder dormir, puis mourir. Ainsi, il assistera à sa fin.

— La partie n'est pas finie ! Les fleurs du Diable vont encore frapper !

Fred éclate une nouvelle fois de rire et s'assied. Il doit attendre le moment propice. L'heure n'est pas encore venue, mais cela ne saurait tarder !

47

Sylvie Seranth est mon premier rendez-vous, comme c'est souvent le cas, une fois par mois, en début de semaine, à 9 heures. Le souvenir de la précédente consultation me laisse un goût amer. Elle était si exaspérante dans le ton qu'elle avait utilisé pour me parler, ainsi que dans ses propos, toujours les mêmes, se venger de la nouvelle compagne de son ex-mari et récupérer celui-ci ! Il hantait ses jours et ses nuits, elle était donc passée à la vitesse supérieure dans sa machination diabolique. J'ai modifié la prescription du dosage de son

traitement antidépresseur. J'espère que cette fois la chimie saura l'apaiser et ainsi atténuer son fiel. J'avoue ne plus supporter ses jérémiades, même si je sais que ce n'est pas très éthique. Le code déontologique médical stipule que : « Le médecin doit écouter, examiner, conseiller ou soigner avec la même conscience toutes les personnes quels que soient leur origine, leurs mœurs et leur situation de famille, leur appartenance ou leur non-appartenance à une ethnie, une nation ou une religion déterminée, leur handicap ou leur état de santé, leur réputation ou les sentiments qu'il peut éprouver à leur égard. Il doit leur apporter son concours en toutes circonstances. Il ne doit jamais se départir d'une attitude correcte et attentive envers la personne examinée. » Mais je reconnais que depuis plusieurs mois, je prends quelques libertés face au code, alors que j'ai toujours été intransigente à ce sujet. Mon exaspération concernant ma patiente est malgré tout légitime. Que de haine ! Que de mépris chez cette femme ! Je comprends que son mari l'ait fuie comme la peste ! Le pauvre homme toujours harcelé ne peut s'en défaire. La nouvelle compagne, persécutée elle aussi, doit vivre un véritable cauchemar. J'aimerais tant sortir de ma réserve, les

contacter je ne sais comment, et leur conseiller de porter plainte ! Jusqu'où ma patiente peut-elle aller ? Elle ne m'a jamais révélé la manière dont elle s'y prenait pour nuire au couple, mais je sens que c'est de l'acharnement. Cela devient obsessionnel pour elle, son unique raison de vivre. J'ai déjà vu une situation où la maîtresse importunait un couple légitime jusqu'à les pousser au divorce. Parfois cela peut partir dans des dérives catastrophiques. Le mari a fauté, certes, je n'ai pas à porter de jugement à son sujet, mais de là à semer la zizanie dans une famille, surtout lorsqu'il y a des enfants, ce n'est pas joli ! Dans le cas que j'ai suivi, l'épouse s'est suicidée. Le mari a été hospitalisé pour une grave dépression, et les enfants ont dû être placés dans une famille d'accueil. Ils n'avaient rien demandé à personne ces pauvres gosses ! La maîtresse n'y a rien gagné puisque son amant n'est jamais retourné auprès d'elle. Comment peut-on passer son temps à empoisonner la vie d'autrui ? Cela m'échappe !

À cet instant, tel un éclair qui traverse mon mental, je réalise que notre situation est similaire à celle que j'imagine pour le couple victime de Sylvie Seranth. Nous ne connaissons toujours pas l'identité de notre harceleur, ni la raison de cette

animosité, mais il y a déjà eu des dégâts. Est-ce en lien avec Patrick dont je ne sais toujours rien du passé, de son ex-femme, ni de son vécu avec elle ? Un traumatisme émotionnel passé pourrait expliquer son silence et sa fragilité actuelle. Le puzzle se met en place. Se pourrait-il qu'il ait été lui aussi victime d'une perverse ? Son attitude, lorsque je lui ai raconté le comportement de Séraphine, était des plus explicites. Cela a dû réactiver en lui des souvenirs enfouis. Il souhaite me protéger, voilà pourquoi il n'a rien dit. C'est une évidence pour moi ! Au fil de ma réflexion, une nouvelle lueur éclaire mon esprit. Et si Sylvie Seranth était son ex-femme ? Elle aurait sciemment pris contact avec moi pour me parler de son dessein. Une manière en quelque sorte de rentrer dans ma vie et de m'avertir qu'elle est prête à tout pour récupérer son homme ! C'est vicieux, mais plausible ! Elle pousserait la perversité jusqu'à me rencontrer régulièrement pour me faire part de ses états d'âme. Se pourrait-il que les lettres anonymes viennent d'elle ? Le lieutenant Pâris est certain qu'il s'agit d'un homme, mais comme il me l'a souligné, l'analyse graphologique n'est pas une science exacte. Il y a des marges d'erreurs, même si elles sont infimes. Par conséquent, il y a une probabilité que ce soit elle.

Je sens que j'avance dans mon raisonnement, ce qui n'est pas pour me rassurer. Peut-être ai-je sous la main la suspecte idéale ! Afin d'en avoir le cœur net, je compose le numéro de téléphone de Patrick. Je laisse sonner quelques instants, puis son répondeur se met en marche. Je raccroche. Au même moment j'entends la porte de la salle d'attente s'ouvrir, c'est sans doute ma patiente. Je suis surprise qu'elle n'ait pas sonné à l'interphone. Je suis angoissée à l'idée de recevoir une nouvelle fois celle qui pourrait être responsable de nos déboires. Mon portable sonne. C'est mon compagnon. Je décroche aussitôt et l'interroge :

— Tu ne parles jamais de ton passé, peu importe les raisons. Mais dans l'immédiat, j'ai juste besoin de connaître le nom de ton ex-femme, c'est très important !

Il met du temps à me répondre, sans doute stupéfait par ma question. Puis, il finit par m'éclairer :

— Françoise Hersant !

Soulagée, je le remercie avant de raccrocher. Mon cœur s'est emballé, je me suis mise à trembler. J'ai cru quelques instants tenir ma coupable. Cela m'aurait bien arrangé. Ces lettres commencent à me monter à la tête. La dernière ne cesse de

m'interpeller. Qu'a voulu me dire l'auteur de la missive en utilisant ces rimes de Baudelaire ? *Les Fleurs du mal...* Je n'arrive pas à retrouver ce qui se cache au plus profond de ma mémoire au sujet de ce recueil.

Je regarde l'heure et vais chercher ma patiente dans la salle d'attente. En revenant dans mon cabinet avec elle, je réalise que je n'ai pas jeté un œil pour vérifier que tout était à sa place, ni tapoté le cuir du fauteuil, comme c'est mon habitude. Je repense à la crainte des personnes atteintes de TOC qu'un malheur arrive s'ils n'accomplissent pas leur rituel. Je me console en me disant qu'il s'agit là d'une croyance ridicule. Peut-être y a-t-il eu un déclic en moi et que désormais, ces manies m'ont abandonnée. Cependant, en mon for intérieur, un élément me tracasse sans pouvoir le définir avec précision. L'impression d'un danger imminent.

Nous avons décidé de nous retrouver dans notre restaurant pour fêter notre anniversaire de rencontre. Cela fait deux ans que nous partageons notre vie. Comme pour beaucoup de

couples, nous avons vécu des moments heureux, mais aussi connu de nombreux tourments. Il est vrai que nous n'avons pas été épargnés ces derniers mois. Le moins que l'on peut dire, c'est qu'il y a du piment dans notre vie. Cette idée a le mérite de me faire sourire. Depuis que je lui ai demandé le nom de son ex-femme, il y a quelques jours, Patrick ne m'en a jamais reparlé. Son silence m'agace. À aucun moment il ne m'a interrogée sur la raison de mon appel. Je décide de profiter de ce tête-à-tête pour aborder le sujet qui me brûle les lèvres, même si je l'admets, l'occasion n'est guère propice aux contrariétés ou aux reproches. J'attends le moment idéal pour lui en parler, en trouvant les mots pour ne pas le heurter. Dès la coupe de champagne servie en apéritif, alors que nous venons de trinquer, mon compagnon sort de sa poche un petit cube enveloppé d'un papier doré. Telle une enfant, je le déballe et découvre un écrin contenant une superbe bague en or sertie d'un diamant. Je lâche un cri qui surprend les clients qui nous entourent. La scène nous amuse. Je glisse mon annulaire dans l'anneau éclatant. L'effet est splendide. Les reflets m'hypnotisent et je ne peux détacher mon regard du bijou. Je suis troublée car je crains qu'il ne s'agisse d'une demande en

mariage. Mon amant m'observe, les yeux pétillants. Son sourire me prouve qu'il est ravi de ma réaction.

— Je ne sais pas quoi te dire, si ce n'est qu'elle est vraiment magnifique !

— Eh bien, tu n'as qu'à me dire... merci !

Je souris et l'observe, soulagée qu'aucune demande n'accompagne ce superbe cadeau. Je ne rêve que d'une chose, lui sauter dans les bras, mais je me retiens. Je suis toutefois perturbée par ma hantise du mariage. Après quelques instants à admirer l'effet de la bague sur mon doigt, je finis par lui déclarer :

— Je t'aime Patrick ! Mais tu es fou, tu as dû la payer une fortune !

Il fait la moue, secoue la tête, avant de m'annoncer d'un air détaché :

— Tu sais le cambriolage qui a eu lieu au Ritz, Place Vendôme, le mois dernier, c'était moi !

J'éclate de rire et lui demande qui est son complice.

— Mon pote Fabrice, celui qui m'héberge lorsque je vais à Paris. Mais chut ! Cela reste entre nous !

— En tout cas tu as très bon goût ! Merci mon amour

pour les risques que tu prends pour moi, cela donne encore plus de valeur à ce bijou ! En revanche, je ne t'ai rien acheté pour l'occasion.

Pour toute réponse, il attrape ma main sur la table, la caresse et enlace ses doigts aux miens. Je n'ai plus le cœur à lui parler de ce qui m'a perturbée. De toute façon, mes craintes sont écartées. Pourquoi se créer des problèmes là où il n'y en a pas ? L'humain s'empoisonne souvent l'existence en s'inventant des tracas. À trop réfléchir et anticiper, nous nous ajoutons des angoisses inappropriées. Je suis bien placée pour le savoir. Vivre l'instant présent est la clé de toute vie sereine. Je profite donc de ce moment privilégié passé avec mon homme. La bague à mon doigt symbolise et magnifie notre amour. C'est bien là l'essentiel et je ne veux penser à rien d'autre !

Notre dîner se déroule dans la douceur et la gaieté. Patrick ne cesse de me faire rire. Nous nous moquons avec discrétion de nos voisins de table qui ont l'air de s'ennuyer. Ils mangent en silence. Régulièrement, ils sortent leur portable, sans doute pour y lire leurs messages, voire en envoyer. Jetant un œil plus indiscret sur l'écran de la jeune femme, je constate qu'elle est sur un réseau social et photographie la composition de son

assiette. Quelle tristesse ! Alors qu'ils doivent avoir au moins vingt ans de moins que nous, ils n'ont rien à se dire. Nous nous faisons un clin d'œil complice. Sur les lèvres de mon amant je peux lire le message qu'il me fait passer sans qu'un son ne sorte de sa bouche :

— Je t'aime !

— Idem !

Les mets fins nous comblent de bonheur. Je suis la plus heureuse des femmes et plus amoureuse que jamais de mon homme !

Soudain, sans me regarder, le nez dans son tiramisù, mon compagnon me demande enfin :

— Pourquoi m'avoir posé la question concernant le nom de mon ex ?

J'ai bien failli m'étrangler en avalant ma crème brûlée.

— Figure-toi que j'ai une patiente qui m'inquiète dans son comportement. Elle harcèle son ex-mari et la nouvelle compagne de celui-ci depuis des mois. Je me dis qu'elle doit leur mener une vie d'enfer. Puis, je me suis fait des idées à son sujet en pensant à tout ce que nous vivons depuis pas mal de temps. Mais en fait, ce n'est pas elle.

Il lâche sa cuillère. Je le vois pâlir. Sa mâchoire se crispe. Son regard est fuyant. Je l'interroge sur ce qui est à l'origine de son trouble. Il avale avec difficulté sa salive.

— Je pensais qu'elle me foutrait la paix, mais elle continue à me harceler !

Avec douceur, je l'encourage à poursuivre.

— J'ai vécu dix ans avec elle, dont neuf ans de mariage. Au début, tout allait bien. Puis très vite, elle est devenue intransigeante, capricieuse et d'humeur versatile. Chaque jour j'appréhendais ses réactions. J'ai vécu un enfer avec elle ! D'ailleurs, lorsque tu m'as raconté ce que tu venais d'apprendre concernant ta patiente Séraphine, cela a ravivé des blessures en moi.

— Comment as-tu pu vivre si longtemps avec elle sachant qu'elle te faisait tant souffrir ?

— C'est venu subrepticement. Au début, elle était adorable, aimante, douce. Puis elle a commencé à se montrer de plus en plus caractérielle. Dans un premier temps, je me disais que c'était une femme de caractère, cela lui donnait du charme. Mais ensuite, cela devenait invivable. J'ai mis tout ce temps pour ouvrir les yeux et me dire qu'elle ne changerait

jamais. Je suis donc parti. J'étais à bout et je te jure que si j'étais resté plus longtemps... C'est terrible ce que je vais te dire, mais c'est la vérité... j'aurais été capable de l'étrangler ! La raison a été plus forte, je l'ai donc quittée. J'étais persuadé qu'elle comprendrait et surtout qu'elle ne chercherait pas à reprendre contact avec moi. C'était la sous-estimer. J'ai demandé le divorce, elle ne voulait pas. J'ai dû me battre pour qu'elle accepte enfin notre séparation. Je lui ai tout laissé pour ne plus rien à voir avec elle.

Je suis touchée par ses propos qui ressemblent étrangement à ceux du mari de Séraphine. Combien de fois ai-je entendu ce type de témoignages, mais venant de femmes ? L'inverse existe, les circonstances le prouvent, avec ces deux affaires similaires rapportées en peu de temps. Patrick me semble si fragile à cet instant. Je remarque que ses yeux sont brillants. J'aurais envie de le prendre dans mes bras tant il est attendrissant. À présent, c'est moi qui lui prends la main sur la table. Il me regarde et poursuit :

— Cela fait plusieurs fois qu'elle me contacte, depuis notre week-end à Lyon. J'ai bloqué son numéro. Mais elle a compris et me harcèle avec un autre téléphone. Cette femme

est complètement folle. J'hésitais à t'en parler car je craignais de t'inquiéter. J'ai songé à en toucher deux mots au lieutenant Pâris, histoire qu'il mène une petite enquête à son sujet, puis je me suis ravisé, le mieux étant de l'ignorer.

Je garde le silence l'invitant ainsi à se confier un peu plus sur sa vie. Il a vécu un véritable enfer avec cette femme qui m'a tout l'air de souffrir d'hystérie. Je suis soulagée qu'il ne s'agisse pas de Sylvie Seranth, bien que son profil psychologique corresponde à la description faite par Patrick. Au fil de ses confidences, mon esprit s'égaré. Je repense à ma patiente. Un détail m'échappe la concernant.

— Tu sembles ailleurs Hélène !

Je secoue la tête et cligne des yeux pour revenir à notre conversation.

— Désolée mon chéri, je réfléchissais au comportement de la femme que je reçois en ce moment. Tu ne trouves pas étrange qu'elle me demande une feuille pour un remboursement ultérieur plutôt que de me présenter sa carte d'assurée ? Comme si elle voulait cacher son identité, en fait !

Tout en parlant, je réalise que je n'étais peut-être pas si loin de la réalité dans mes suppositions. Patrick blêmit et me

demande le nom qu'elle me donne.

— Sylvie Seranth !

Il fronçe les sourcils, son regard s'assombrit.

— Seranth ? Ça s'écrit comment ?

Je lui épelle le nom de famille de ma patiente.

— Mais c'est pas vrai !

Il a tapé du poing sur la table. Son cri a alerté les autres clients du restaurant. Tous les regards sont posés sur nous. Après un long silence, je lui demande des explications sur sa réaction.

— Mon ex, elle s'appelle Hersant. Il n'y a rien qui te choque ?

— Euh... non !

— Seranth, c'est l'anagramme de Hersant ! Quant à Sylvie, c'est son deuxième prénom ! Tu reçois cette folle depuis combien de temps ?

— Je ne sais plus, peut-être neuf mois !

— Cette femme est dangereuse ! Nous devons prévenir Pâris !

Mon intuition était donc la bonne. Je comprends mieux pourquoi elle ne souhaitait pas une prise en charge directe de

ses consultations. Il me semble que tout s'emballa autour de moi ces temps-ci. Je me suis fait abuser par deux de mes patientes, qui s'avèrent être hystériques et malveillantes, sans parler de l'agression que j'ai bien failli subir de la part d'Hervé Brignard. Cela vient-il de moi ? De ma fragilité due aux éléments qui se déchainent autour de nous ? Les différents décès dont j'ai eu connaissance me reviennent en mémoire. Tous ces morts me font froid dans le dos ! Je grelotte. Un nœud me serre l'estomac. Je ne digère pas mon repas qui pourtant était délicieux. Décidément, Sylvie ou plutôt Françoise, sans être présente à notre dîner en amoureux, a réussi à nous le gâcher ! J'ai la désagréable impression de me trouver dans une gigantesque lessiveuse. Quand cela va-t-il s'arrêter ? Si tant est que cela s'arrête un jour !

49

Elle pourra intégrer la faculté de Dijon dès la prochaine rentrée ! La jeune femme venait d'avoir la confirmation que sa demande de transfert avait été acceptée. Quel soulagement pour elle ! Cela n'avait pas été simple, mais elle avait réussi. Elle

allait pouvoir organiser son départ, se trouver un nouvel appartement et faire toutes les démarches nécessaires pour aborder sa quatrième année en toute sérénité. Elle se sentait plus légère. Elle avait vécu l'horreur dans sa vie personnelle et ce depuis son plus jeune âge, elle espérait entamer une nouvelle vie en Bourgogne, et surtout que le sort cessât de s'acharner contre elle. Elle s'interrogeait souvent sur sa santé mentale, persuadée d'être suivie et épiée, jusque dans son sommeil. Grâce à cette nouvelle, elle se sentait animée par un élan vital, agrémenté de plein d'envies et de désirs. Peut-être allait-elle enfin se défaire de ses démons ! Elle allait se reprendre en main, balayer ses obsessions, faire du sport, manger équilibré... À cette idée, la vie reprenait des couleurs et des saveurs. Elle commença à faire quelques cartons récupérés çà et là. Un déménagement était souvent l'occasion de faire du tri, de s'alléger, même si, dans son studio, elle n'avait pas emmagasiné beaucoup de choses. Elle commença par ranger ce qui ne lui servirait pas ces prochaines semaines, à savoir les bibelots, les livres, mis à part ceux qu'elle utilisait pour étudier. Elle emballa avec précaution les objets fragiles, avant de prendre sur l'étagère la peluche de Caroline. Une vive émotion lui serra la

gorge en observant la bouille poilue de l'ours. Le souvenir de son amie la hantait toujours. Elle se ressaisit et prit les livres les uns après les autres pour les placer dans un petit carton. L'un d'eux lui comprima la poitrine, elle le rangea aussitôt entre deux autres. Après avoir fermé ses cartons, elle regarda ses étagères vides. Satisfaite du résultat, elle s'écroula sur le lit.

Elle avait réservé un billet de train pour sa nouvelle ville, donc sa nouvelle vie, afin de visiter plusieurs appartements. Elle avait rendez-vous à la faculté pour finaliser son inscription et rencontrer le doyen. Excitée, elle éprouva des difficultés pour s'endormir. Lorsque enfin le sommeil l'emporta, elle se vit voler dans les airs. Un sentiment de liberté et d'extase l'envahissait. Elle était seule, mais heureuse. Devant elle une lumière éblouissante l'appelait. Un murmure suivi d'un grattement l'accompagnait. Mais soudain, elle comprit que ces bruits n'étaient pas dans son merveilleux rêve. Elle crut tomber dans un profond et sombre puits. Elle crut mourir. Elle poussa un cri, se réveilla, alluma aussitôt sa lampe de chevet. Elle était dans sa chambre, au milieu de ses cartons. Elle avait pourtant entendu quelque chose, comme un chuchotement et un autre son, comme quelqu'un ou quelque chose qui grattait.

Tremblante, elle osa se pencher pour vérifier qu'il n'y avait rien d'anormal sous son lit. Elle se leva, regarda derrière les cartons, chercha dans tous les recoins du studio, sans plus de succès. Peut-être qu'une souris avait pris possession des lieux. L'étudiante revint sur le lit. Elle attendit quelques instants sans bouger, en silence, pour s'assurer de ne plus entendre aucun bruit. Elle éteignit à nouveau, mais cette fois ne put se rendormir.

50

Assise dans le fauteuil de notre chambre à coucher, les jambes étendues sur un pouf, je ferme les yeux et me concentre sur ma respiration. Bien décidée à vivre seule une séance d'hypnose, je me laisse aller dans une détente profonde. Je survole chaque partie de mon corps dont je détends les muscles, de la tête jusqu'aux pieds. Je ne pense à rien d'autres qu'au mouvement de ma respiration. Mon esprit pénètre peu à peu ma mémoire. Je pars en progressant dans mon passé. Je me situe une heure avant cet instant présent, revivant le moment du dîner, en face de Patrick. Il venait d'appeler Paris pour lui

parler de Françoise Hersant. Selon mon compagnon, la police allait enquêter sur cette personne. Aucune piste ne devait être négligée. Rien ne confirmait qu'il y avait un lien entre le corbeau, les homicides, le cambriolage, les toiles calcinées, les bijoux et l'ordinateur portable retrouvés dans l'Ouche. Patrick a d'ailleurs découvert ce détail que je ne lui avais pas révélé. Nous avons convenu que nous étions à égalité quant à nos cachotteries. Concentrée sur ma respiration, je me laisse aller vers des souvenirs remontant à la semaine dernière. Je suis dans mon cabinet, assise sur ma chaise en plastique orange. Dans le fauteuil en cuir se trouve Sylvie Seranth. Elle me parle de sa haine à l'encontre de la nouvelle compagne de son mari. Je vois le visage de celle-ci se crispier. Par mimétisme sans doute, mes muscles se contractent. Ma poitrine se resserre, je dois dompter ma respiration pour ne pas être en apnée. Je me libère ainsi de l'angoisse qui monte en moi. Je m'apaise petit à petit et mets à sa juste place cette intrigante. Des douleurs dans le dos et la nuque me gênent. Je me concentre pour m'en libérer, afin de remonter un peu plus loin dans mon histoire. Je revis la scène avec Hervé Brignard. Le traumatisme est si important que je me sens engloutie par un tourbillon. Je me débats, suffoque. Je

me noie. Je me raccroche à ma respiration qui m'apaise. Je me retrouve avec Patrick. Je revis de tendres moments avec lui. Je me sens si bien. Mon corps est entièrement à sa merci. Sa main caresse ma peau. Je perçois de la chaleur, des fourmillements un peu partout. Je bouge avec volupté dans le fauteuil. Je suis détendue et heureuse. Je remonte le temps et me retrouve propulsée dans le hall de l'immeuble du cabinet. Je viens d'apprendre le décès de Simone. Je suis effondrée. Je pleure. Les larmes coulent sur mes joues. J'ai mal. J'ai envie de vomir. J'inspire et retrouve le calme. Séraphine Carmillet me raconte son histoire de fausse-couche. Je suis touchée par le récit de cette femme que je trouve sincère. La réalité qui m'a été révélée la concernant n'est pas encore intégrée. Je suis dans la perception du moment, je n'ai donc aucune raison de douter de ses propos. Je vais plus loin et me situe lors de ma rencontre avec Patrick, le restaurant, la découverte de cet homme qui a fait chavirer mon cœur dès le premier soir et mon corps dès la première nuit. De nouveaux frissons me parcourent. Que c'est bon ! Je me laisse aller et progresse dans mon passé. Je viens de me séparer de mon précédent compagnon. Je passe la soirée à regarder la télévision jusqu'à tard dans la nuit. Je ne sais même

pas ce qui est diffusé dans le petit écran. J'ai la tête ailleurs et je me gave de sucreries. Je suis habituée, ce n'est pas la première fois. Le scénario est le même, après chaque rupture, je passe la soirée devant des programmes idiots et engloutis du chocolat, des gâteaux, des bonbons, tout ce qui me passe sous la main. Le lendemain, en général, c'est terminé. J'arrive très facilement à tourner la page et passe à autre chose. Concentrée sur ma respiration je rajeunis. Je fête mes 40 ans, seule. J'ai pourtant eu une proposition de sortie au restaurant avec des amis, mais j'ai décliné l'invitation prétextant avoir quelque chose d'autre de prévu. En réalité, je ne rêvais que d'une chose, un tête-à-tête avec moi-même. Je ne suis pas déprimée, bien au contraire, je me sens sereine pour passer le cap de la quarantaine. Je respire et consciemment, pars un peu plus loin dans mon histoire. Je viens d'ouvrir mon cabinet, après avoir été psychiatre à La Chartreuse. J'ai 32 ans. Quelle sensation étrange que de se savoir en libéral ! Je travaille pour moi désormais. Je dois me faire une renommée, j'ai peu de patients pour le moment. Je suis partagée entre le doute, l'inquiétude et le plaisir de faire ce que j'aime, de gérer mon temps comme je le souhaite. Mes confrères m'ont encouragée et félicitée pour cet envol. Je suis

heureuse, d'autant que j'ai une liaison avec un avocat de cinq ans mon aîné. L'avenir me dira qu'il n'était pas fidèle mais pour l'heure, je me trouve chanceuse. La vie me sourit enfin ! Je suis à nouveau opprimée. Je suis à moitié consciente, mais je sens que je ne dois pas poursuivre cette séance d'autohypnose pour le moment. Je me détends en m'aidant de ma respiration. Je franchis les paliers du temps, tel un plongeur en apnée qui remonte à la surface. Lorsque j'ouvre les yeux, je me sens épuisée par ce marathon dans le passé au plus profond de ma conscience. J'attends un peu avant d'ouvrir les yeux. Une boule d'angoisse reste figée dans ma poitrine. Je n'arrive pas à en connaître la raison. Mon corps est endolori par ces alternances de contractions musculaires dues aux tourments passés revécus et l'exaltation de mon corps au souvenir des caresses de mon amant. Je bouge mes articulations, me lève, puis me dirige vers la salle de bains afin de me doucher. Sous l'eau, je me sens à nouveau vivante. Cette séance m'aura au moins permis de relativiser. Je suis décidée à revivre l'expérience au plus vite, curieuse de raviver des souvenirs enfouis, malgré le risque que cela peut engendrer.

Le téléphone sonne alors que nous sommes encore endormis. Le temps d'émerger de nos rêves respectifs et de réaliser qu'il s'agit du portable de Patrick, la sonnerie s'est arrêtée. Nous sommes samedi, je n'ai pas de rendez-vous, nous pensions profiter de cette journée pour nous reposer. Mon compagnon s'étire, m'enlace et m'embrasse. Un bip signale qu'un message a été laissé. Il soupire et à contrecœur se lève pour aller chercher son téléphone. Je le regarde s'éloigner, nu. Je le trouve toujours aussi beau. Je relève alors le drap pour cacher ma nudité, que la ménopause a quelque peu modifiée, en me faisant prendre quatre kilos. Je vais devoir me méfier. Les bouffées de chaleur sont toujours présentes, mais ne m'incommodent pas. C'est déjà ça, car ce n'est pas le cas de toutes les femmes. Patrick revient à mes côtés, me fait un clin d'œil et tire sur le drap pour dévoiler mon corps. Je ris et déclare, faussement indignée :

- Arrête ! Je ne veux pas que tu voies mes bourrelets !
- Tu es magnifique ma chérie !
- Ne dis pas n'importe quoi !

En guise de réponse il m’embrasse et caresse mes seins. Le téléphone sonne une nouvelle fois.

— Zut ! Je l’avais oublié celui-là ! J’étais parti pour écouter mon message, mais mon attention a été attirée par ton corps sublime !

Puis il décroche. Je l’entends répondre par des « Oui », puis tel un automate, il raccroche, le regard dans le vide. Je suis inquiète de le voir pâlir.

— Que se passe-t-il ?

— Françoise ! Elle a été retrouvée morte à son domicile ce matin !

— Quoi ?

Je me souviens alors que cette Françoise, l’ex-femme de Patrick est aussi Sylvie, ma patiente. Tout est embrouillé dans mon esprit. Je dois rassembler toutes les pièces du puzzle pour essayer de comprendre.

— Morte de quoi ?

— Apparemment, elle s’est suicidée !

— Mais ce n’est pas possible !

Entre affirmation et interrogation, mon exclamation reste en suspens. Un frisson d’effroi parcourt mon corps. Même si je

considérerais cette personne comme dangereuse, je ne peux concevoir qu'elle ait pu se suicider. Un décès de plus dans mon entourage personnel ou professionnel ! Cette funeste série dépasse l'entendement. Mon compagnon me précise que Pâris sera là dans une demi-heure. Nous avons juste le temps de prendre une douche et nous préparer.

Lorsque l'officier de police et son collègue sonnent à la porte d'entrée, Patrick les reçoit et les accueillent au salon. Il est très mal à l'aise, presque gauche dans ses gestes. Je crains que le lieutenant n'interprète son attitude comme celui de quelqu'un qui cherche à dissimuler un acte répressible. Parcourue d'un frisson, je tremble. L'attitude de mon compagnon m'inquiète sérieusement. Quelque chose m'échappe, mais je ne sais pas quoi. Il me semble que ce décès, tout comme celui de Séraphine, n'est pas le fruit du hasard. Comme si quelqu'un les avait poussées à commettre l'irréparable. Le doute s'installe à nouveau en l'observant se raidir. Je n'ose imaginer le pire ! Mon intuition ressentie à plusieurs reprises serait-elle la bonne ? Que va-t-il se passer à présent ? J'imagine déjà mon amant ressortir avec les menottes, entouré des deux policiers. Comment réagir ?

Supplier en larmes ? Me jeter à genoux en tirant sur la chemise de mon homme pour qu'on ne l'emène pas ? Crier qu'il s'agit forcément d'une erreur ? Ou au contraire, le laisser partir, soulagée que le coupable soit démasqué et le détester jusqu'à la fin de mes jours ? Je tente de me rassurer en me disant que si Pâris venait pour l'arrêter, il n'aurait pas appelé avant pour prévenir de son arrivée. Dans les films, la police fracasse la porte d'entrée et se jette sur le coupable pour le menotter, faisant fi de la notion de « présumé innocent ». Mais dans tous les cas, ils ne s'annoncent pas avant. Pour l'heure, le lieutenant raconte à Patrick les constatations qui ont été faites au domicile de la défunte. Je me sens exclue de la conversation, mais peut-être que je me positionne moi-même en spectatrice. Prise par mes réflexions, je décroche et perds ainsi le fil de leur conversation. À plusieurs reprises l'acolyte de Pâris me regarde, je lui souris. Que faire d'autres de toute façon ?

Tous les regards se posent sur moi. Je comprends qu'une question m'a été posée et que l'on attend ma réponse. Je me ressaisis, confuse. Pâris me demande à nouveau :

— Docteur Pagès, je vous demandais si selon vous, madame Hersant vous semblait susceptible de commettre un

tel acte ? Et sachant que nous avons retrouvé un tube vide de Lexomil, ce médicament lui avait-il été prescrit par vos soins ?

Après m'être excusée pour mon manque d'attention, je lui réponds que je ne pensais pas qu'elle puisse se suicider. Elle était trop occupée à mettre tout en œuvre pour récupérer son ex-mari, en l'occurrence mon compagnon, et à tout faire pour déstabiliser sa nouvelle compagne, donc moi. Associer ma patiente à cette femme qui a partagé la vie de mon homme m'est encore difficile. Dans mon esprit, ce sont deux personnes bien distinctes. Il va me falloir un peu de temps pour intégrer cette nouvelle donnée. Concernant le Lexomil, tout comme dans le cas de Séraphine, je ne lui ai à aucun moment prescrit cet anxiolytique. Il suffit de retrouver sa dernière ordonnance et la précédente, puisque je lui avais changé son traitement entre temps. Le mystère reste entier. Je réalise alors que mes prescriptions ne sont pas à son vrai nom.

D'après les policiers, Françoise Hersant avait glissé du canapé. Elle avait dû se taper la tête contre l'angle de la table basse, car un hématome et une légère entaille avaient été constatés au niveau de son crâne. Une bouteille de whisky était renversée sur le sol, mais la moitié de son contenu semblait

avoir été ingurgité par la dame. Même scénario que pour mon autre patiente, elle tenait dans sa main le tube de comprimés vide. L'autopsie révélera si la cause du décès est ce choc au niveau de la boîte crânienne ou l'absorption d'alcool et d'anxiolytiques. Selon Pâris, il y a une possibilité pour que les deux affaires soient liées. Je trouve étrange qu'il nous parle aussi ouvertement de sa réflexion et de l'avancée de l'enquête. Il agit de la sorte depuis le début des affaires qui nous ont touchés de près ou de loin. Étant donné ma profession, attend-il de moi une aide pour retrouver le ou la meurtrière ? Pense-t-il que mon analyse psychologique, voire psychiatrique, de suspects pourrait le faire avancer sur ces enquêtes dans lesquelles il m'a tout l'air de s'enliser ? Une sorte de consultante pour la police, comme nous pouvons le voir dans des séries télévisées. Mais nous sommes dans la réalité. Cette hypothèse peut être flatteuse, mais je ne suis pas certaine d'en avoir les capacités. Je me surprends à extrapoler sans cesse !

Patrick est plus apaisé désormais. Il parle avec les deux policiers à qui il a servi un café, sans que je réalise qu'il était parti en préparer. Je suis si préoccupée que je n'ai aucune notion de ce qui a pu se passer durant ce laps de temps ! Je me

ressais à nouveau, afin d'être plus réceptive à ce qu'il se passe autour de moi. Je prends désormais part à la conversation. Les deux policiers nous avouent n'avoir aucune piste pour l'instant. Ils attendent les résultats de l'autopsie pour connaître les causes réelles du décès, même si tous les éléments laissent à penser qu'il s'agit d'un suicide, comme dans l'affaire précédente. Concernant Séraphine, le personnel du centre hospitalier a été interrogé, le planning scruté avec minutie, la base de données de la pharmacie de l'hôpital épluchée. Rien ne permet d'incriminer le service ou un salarié de l'hôpital. L'enquête se poursuit. L'hypothèse que ce soit une personne de l'extérieur qui ait pu apporter l'alcool et le tube de médicaments est privilégiée. L'ex-compagnon et l'ex-mari ont été convoqués, mais ni l'un ni l'autre ne se seraient rendus au chevet de la jeune femme. D'autant qu'au moment du suicide présumé, ils avaient tous les deux un alibi. Le procureur s'impatiente car depuis l'homicide de Simone, aucun des meurtres n'a été élucidé.

Je suis effarée de voir le policier se confier ainsi. Je trouve la situation malsaine. J'avais lu qu'il existait une méthode venue du Québec, qui consistait à mettre en confiance de potentiels

suspects, la méthode Progreaï : Processus Général de Recueil des Entretiens, Auditions et Interrogatoires. Le policier use d'empathie dans le but de mettre en confiance la personne suspectée. Cette technique permet aux enquêteurs de détecter tout geste, comportement ou attitude qui passerait inaperçu lors d'un interrogatoire conventionnel. J'observe mon compagnon. Malgré son calme apparent, sa gestuelle est hasardeuse, son regard est fuyant. Pâris a-t-il lui aussi quelques suspicions le concernant ? Le test d'écriture ne lui a pas suffi. Le doute s'est installé. Toujours dans mon rôle de spectatrice, je scrute l'attitude des deux policiers. De temps à autres, ils se jettent un coup d'œil complice. J'appréhende la suite des événements.

Lorsque les deux collègues décident enfin de prendre congé, je me sens soulagée, mais pour combien de temps ?

Cette visite des policiers et l'annonce du suicide m'ont perturbée. Patrick s'est à nouveau enfermé dans un profond mutisme. Je tente de lui parler, mais il reste distant. Je crains qu'il ne sombre à nouveau dans la dépression. Mon cerveau est en ébullition. Il me paraît très mal à l'aise. Soudain, il prend sa veste et quitte la maison, sans un mot. Désespérée, je ne sais

plus où j'en suis, ni quoi penser de tous ces événements. J'ai besoin de faire le vide et décide qu'une séance de relaxation, ou plus exactement d'autohypnose me ferait le plus grand bien. Je pars m'isoler dans notre chambre. Pour moi cet espace est le plus approprié pour appeler à la détente. Je m'installe dans le fauteuil. Après avoir fermé les yeux, je m'intéresse à ma respiration que j'accompagne dans mon ventre. Je me laisse bercer par mon souffle conscient et le massage de ma zone abdominale. Il m'est difficile de lâcher mes préoccupations. À plusieurs reprises, j'ouvre les yeux, contrariée, énervée. Je retente une nouvelle fois. Après trois tentatives, je finis par détendre mon corps et libérer mon mental, enfin ! Que c'est bon d'être dans cet état de conscience modifiée, loin de tout tracas ! Je me guide dans la descente au plus profond de mon inconscient, afin de revivre des moments clés de ma vie. Loin, très loin, je vis cette régression sans garde-fou, sans garde-corps.

52

Ma vie défile à nouveau. La jeune fille que j'étais m'a semblé si tourmentée que j'ai éprouvé le besoin de la protéger. Mais

avant cela, je devais remonter jusqu'au drame de mon enfance.

Je m'appelle Hélène Pagès. Je suis née le 20 mars 1967 à Strasbourg. Je suis la fille de Jeanne Beaulieu et Robert Pagès. Ma plus tendre enfance fut bercée par de douces histoires racontées par ma mère. Elle me protégeait, m'apportait tout l'amour qu'une jeune enfant pouvait espérer. Lors de mon voyage dans les tréfonds de ma conscience, je peux ressentir la chaleur de son corps contre le mien et son odeur. L'effet est instantané. Je m'apaise. C'était une mère enveloppante. Concernant mon père, je n'ai guère de souvenirs de cet homme qui, aux dires de Jeanne, était une brute, un alcoolique, un dangereux personnage manipulateur. Ils avaient fait des études littéraires l'un et l'autre. Je n'ai jamais su de quelle manière ils s'étaient rencontrés. Mais j'ai le souvenir d'un homme violent, surtout avec ma mère. Il rentrait tard le soir, souvent ivre. Je détestais quand il sentait l'alcool, qu'il criait après elle et parfois après moi. Je voyais ma mère pleurer, j'en faisais autant. Le lendemain, tout était terminé. Il redevenait le plus adorable des hommes. Cependant, un jour, il a pris ses affaires, puis il est parti. Ensuite, il y eut le divorce. Ma mère et moi sommes restée dans la maison. Mon père a pris un appartement. J'ai été

contrainte de partir chez lui un week-end toutes les trois semaines. Je détestais y aller. Il faut dire que ma mère m'avait tant tracé un sombre tableau de lui qu'il me terrorisait. Je pleurais pour ne plus m'y rendre. Je me cachais sous le lit ou dans le placard.

Enfin, il y eut... l'affaire ! J'avais 7 ans. Ça tambourinait à la porte d'entrée. Ma mère ne voulait pas ouvrir. J'ai compris que c'était lui car il criait des injures, même des mots que je ne connaissais pas. Il était comme un fou. J'entendais des coups et un fracas terrible. J'en ai sursauté ! Ma mère se mit alors à hurler car mon père venait de démonter la porte pour rentrer chez nous. Puis il s'est mis à cogner sur elle. J'entendais les cris et les gémissements de la pauvre femme. Chaque coup résonnait en moi et il me semblait ressentir la douleur de ma mère. J'étais dans ma chambre, à l'étage, cachée sous mon lit. Crispée, les mains sur mes oreilles, je faisais tout mon possible pour que les bruits ne viennent pas jusqu'à moi et ne me pénètrent pas. Pourtant je percevais tous les sons. Les coups devinrent plus forts, plus assourdissants. J'entendis mon père ahaner. Il devait s'acharner sur elle. Puis, le silence prit place. Un silence angoissant, un silence de mort. J'eus des difficultés

à reconnaître la voix de mon père qui m'appelait depuis le bas. J'étais si effrayée que je ne répondais pas. Je sanglotais en silence. J'ai senti un liquide tiède me souiller. Je venais d'uriner. Je tremblais de froid et de frayeur. J'avais envie de vomir, comme à chaque contrariété. Ses pas résonnèrent dans les escaliers. Depuis ma cachette, je vis ses chaussures s'approcher, s'éloigner, partir d'un côté, de l'autre, puis revenir. Elles étaient maculées de sang. Je n'osais même plus respirer. Obsédée par les tâches rouges, je ne pouvais détacher mon regard de ses godillots. À qui était ce sang ? Pourquoi ma mère ne disait plus rien ? Il se baissa. Je vis sa face rouge, presque violacée, ses yeux haineux. Il était ivre. Je me mis à hurler. Il tendit sa grosse main, m'attrapa par mon gilet et me fit glisser jusqu'à lui. J'ai bien cru m'évanouir de peur. Je puais l'urine, ça lui déplut. Il me traîna par la main, me fit dévaler les escaliers. Arrivée en bas, je découvris ma mère, gisant dans son sang, sur le carrelage. Cette petite fille de 7 ans était-elle en mesure de comprendre ce qu'il venait de se jouer, à huis clos ? Oui, à cet instant, j'ai compris que mon père l'avait massacrée et qu'elle était morte de ses coups. Je n'allais plus la revoir, ni entendre sa voix, ni sentir son odeur ! Plus jamais elle ne me ferait de câlins, ni ne me lirait des

histoires le soir au lit. Je n'aurais plus le plaisir de déguster mon gâteau préféré cuisiné avec amour par ses soins. Jamais plus elle ne me dirait : « Je t'aime, mon ange ! » Je ne pouvais détacher mon regard de ce corps inanimé, souillé par son propre sang. Son bourreau me prit la main de force pour m'entraîner dehors. Puis tout s'enchaîna. Des hommes en uniforme, munis d'armes, entrèrent. Ils lui demandèrent à plusieurs reprises de se rendre. Il m'attrapa pour me mettre devant lui, en guise de bouclier. Mais l'un des policiers tira au niveau de l'épaule. Du sang gicla sur moi. Je sentis le liquide chaud couler sur ma joue et cette odeur... l'odeur de fer du sang, mêlé à la sueur âcre de mon père. Il me lâcha aussitôt et mit sa main dans sa poche. Un autre policier tira. Je revis la scène au ralenti. Mon père s'écroula sur le sol. La balle venait d'atteindre son cœur. Il est mort aussitôt. Ça, je l'ai appris bien plus tard ! Comme le fait que ce soient les voisins qui, alertés par les cris, avaient appelé la police.

De ce qu'il s'est passé ensuite, je ne garde que de vagues souvenirs. Les policiers m'ont prise en charge. J'ai rencontré une dame que l'on m'a présentée comme étant une assistante sociale. J'ai été conduite ensuite chez mes grands-parents maternels. Je me souviens surtout de mon grand-père. C'est lui

qui s'occupait de moi. Ma grand-mère était une femme acariâtre. Elle l'a toujours été, et ma mère n'aimait pas leur rendre visite, « à cause d'elle » disait-elle. Jeanne avait souffert du manque de tendresse de sa mère. Je sais qu'elle voyait son père en cachette. Il nous donnait de l'argent pour pouvoir vivre décemment, surtout après le divorce. Suite à la tragédie, ma grand-mère s'est davantage retranchée dans la haine de son prochain, y compris celle de son mari et de sa petite-fille.

J'ai vécu ainsi jusqu'à son décès. Je rentrais du lycée lorsque je l'ai trouvée. L'horreur était là, devant mes yeux. Ma grand-mère était affalée sur le sol, les yeux révulsés, la bouche ouverte. Je me suis approchée, tremblante, mais je n'ai pas osé la toucher. Tétanisée, je suis restée là, quelques instants à l'observer et ainsi graver cette scène dans ma mémoire. L'image de cette vieille dame revêche, cette « Tatie Danielle », la mère de ma mère, morte, comme elle ! Ce que j'ai ressenti devant sa dépouille est un mélange d'épouvante, de tristesse et pourtant, au fond de moi, je sentais un soulagement, une certaine euphorie. C'est terrible de penser cela, mais je me suis dit que le hasard faisait bien les choses, si hasard il y avait. Je ne connaissais pas encore les circonstances du décès. Tout ce qui m'importait était que

mon grand-père, Georges Beaulieu, et moi, aurions la paix ! Je me doutais que ce dernier serait effondré sur le moment, mais il serait plus serein par la suite, car elle lui menait la vie dure. Après cette macabre découverte, je suis sortie pour vomir dans le gazon et appeler les voisins.

Je m'aide de ma respiration pour m'apaiser, parce que je perçois encore une once de colère à l'encontre de cette vieille dame. Je lâche le drame pour me retrouver quelques mois plus tard avec mon petit copain. Je cherche l'affection, la protection auprès de lui. Au début, Mathieu m'enveloppait. Il ne cessait de me dire des mots sucrés, des mots tendres comme du caramel. Il me couvrait de petits cadeaux achetés à la supérette du quartier. Âgé de trois ans de plus que moi, il travaillait déjà. Il désirait que je vienne m'installer chez lui dans l'appartement qu'il louait, au rez-de-chaussée d'un petit immeuble, proche de la campagne. Mais je ne pouvais me résoudre à laisser mon grand-père. Le pauvre homme était malgré tout anéanti par la mort de son épouse. Avec son caractère épouvantable, elle régissait la maison d'une main de fer. Elle avait réussi à le dominer et à le faire se sentir impuissant, démuni sans elle. Il s'est alors reporté sur moi. Je tenais un rôle qui ne

m'appartenais pas. Je devins la mère de mon grand-père. Étrange situation en y réfléchissant ! Je pense que j'y trouvais mon compte, cela me plaisait de me sentir utile. J'avais donc demandé à mon copain de patienter. Je voyais bien qu'il était agacé. Il était si doux avec moi, que petit à petit, j'ai cédé en partageant ma vie entre les deux hommes. C'est ainsi que le piège s'est refermé sur moi. Mathieu m'a happée, dévorée jusqu'à la moelle, faisant de moi « sa chose ». Il m'a écartée de mes amis, demandé d'arrêter mes études, me suppliant à genoux de rester pour toujours avec lui. Il ne cessait de s'écrier que nous formions un couple idéal et que beaucoup nous enviaient. J'étais « sa » princesse. Machiavélique en puissance, il a fini par me couper de mon aïeul. Je n'étais qu'une marionnette entre ses mains. J'ai sans doute ma part de responsabilité dans cette histoire, mais il a abusé de ma fragilité pour me posséder. J'étais comme hypnotisée par sa personne. Tout son être était en moi, j'étais lui. Je ne pensais que pour lui et ne vivais qu'au travers de lui. D'ailleurs, je ne pouvais concevoir ma vie sans lui. Puis, les brimades ont commencé à faire leur apparition et quelques claques, par-ci, par-là. Au fil du temps, il a réussi à me faire croire que je n'étais rien, voire

pire que rien, qu'une chose insignifiante et immonde. Je déperissais. Seule la journée dans notre appartement, je tournais en rond. Je n'avais plus d'envie, plus de désir, plus d'espoir. Je n'osais pas sortir, non seulement parce qu'il me l'avait interdit, mais aussi par crainte du monde extérieur, du regard des autres, du jugement, des moqueries.

J'ai décidé de mettre fin à cette spirale infernale. Pour moi, la seule issue était de rejoindre ma mère qui me manquait tant ! Il était parti travailler tôt ce matin-là. Pour me donner du courage, je bus de l'alcool. Puis je suis sortie. J'errai ainsi des heures durant, avant de me diriger vers la voie ferrée qui traversait la campagne. Il avait plu. Le ciel était encore sombre. Je pataugeai dans des flaques d'eau, en pleurant. J'avais la nausée. Longeant ainsi la voie ferrée, je me retrouvai dans un endroit isolé et m'arrêtai pour vomir. J'avais mal aux tripes. Outre l'alcool ingurgité, je vomissais ma vie. Bientôt, je n'allais plus souffrir. Toute mon histoire défilait à grande vitesse devant mes yeux. Je n'en pouvais plus. Je butai sur une pierre, manquai de tomber, me figeai sur place car au loin j'entendis ce qui allait me délivrer du calvaire enduré depuis tant d'années. Une boule à la gorge m'empêchait de respirer correctement.

Respirer, je n'allais plus en avoir besoin ! Quelques interrogations me tourmentèrent : *Est-ce que ça va me faire mal ? Vais-je mourir sur le coup ? Et si je me rate ?* Plus le bruit se rapprochait, plus j'appréhendais. Il arriva vite, très vite. Ce n'était pas plus mal, j'aurais moins le temps de réfléchir. Je me positionnai tout au bord de la voie. Une petite voix intérieure me cria : *Arrête de penser pauvre idiot, et laisse-toi tomber !*

— J'aurais dû boire plus de vodka et avaler des comprimés ! marmonnai-je.

Le train arriva, je vis le bout de son nez. Je fermai aussitôt les yeux, me penchai en avant afin de me laisser choir sur la voie.

Me revoyant dans cet état, j'ai un pincement au cœur. Moi, Hélène Pagès, psychiatre, j'aide des patients à se reconstruire. Combien de personnes, ayant tenté de mettre fin à leurs jours et pensant recommencer, ai-je sauvées ? Dans mon profond état de conscience, je me retrouve si près de cette jeune fille désemparée ! Je ne peux me résoudre à la laisser commettre l'irréversible. J'attrape son bras et la tire violemment en arrière. Qu'ai-je fait ? Pourquoi être intervenue dans mon histoire ? Si je suis en vie aujourd'hui, c'est que de toute façon, l'issue n'aurait pas été fatale. Un sursaut de conscience

m'aurait empêchée de sauter. J'éprouve une douleur dans le bras et l'épaule, comme la jeune désespérée que j'étais.

Je ne maîtrise plus la suite, ce n'était pas dans le synopsis de ma vie. La jeune Hélène découvrit à ses côtés une femme d'une cinquantaine d'années. Elle me demanda mon prénom, je dus en inventer un.

Des paroles de réconfort, un sourire et me voilà vivante. L'envie de mourir s'est évaporée. Que s'est-il joué réellement à cet instant ?

Je survole les années suivantes, aux côtés de la jeune fille qui décide de reprendre ses études. Je veille sur elle. Je la suis. Je perçois son mal être. Je ressens en moi sa souffrance. La nuit, je la vois agitée, torturée par de mauvais rêves. Je tente de l'apaiser, de lui redonner confiance en elle. Je lui insuffle un élan vital, une soif de vivre. Parfois, elle m'entend, mais consciente du traumatisme que cela pourrait occasionner, je fuis. Elle devine une présence. Je pousse le vice jusqu'à l'appeler au téléphone, pour avoir le plaisir d'entendre sa voix. Je suis à ses côtés lorsque sa meilleure amie décède dans de sombres circonstances. Je lui susurre à l'oreille l'idée de quitter la région. Je la mets sur la voie de Dijon. Parce que je sais que c'est ainsi que doit se dérouler

ma vie. Je ne fais qu'adoucir son existence pour la mener sur la voie de son destin.

Lors de ce voyage dans le temps, j'ai une étrange impression, déjà ressentie lors de ma dernière séance d'hypnose. Il me semble que quelqu'un d'autre est là, mais avec des intentions moins saines. Je cherche. Je navigue à nouveau dans différentes contrées de ma vie. Je scrute. J'épie. J'approfondis. J'ai mal à la tête tant je fais d'efforts pour comprendre, et là je trouve !

— Oh ! mon Dieu !

53

Comment décrire ce que je ressens à l'instant. Il n'y a aucun mot pour traduire la consternation, l'horreur, le désespoir mêlés. Je suis abattue, anéantie. Que faire ? Hurler ? Je n'en ai ni la force, ni le courage, après ce que je viens de réaliser. J'avais imaginé tous les scénarios possibles, tous... sauf celui-ci ! Affalée dans mon fauteuil, je ressasse tout, depuis le début. Toutes les pièces du puzzle se mettent en place désormais, même les pièces manquantes sont réapparues. La vérité est face à moi, criante ! Il me faut l'intégrer. J'ai froid, j'ai peur, je

suffoque, je perds définitivement pied ! Il me semble que la vie quitte peu à peu mon corps. Je reste ainsi des heures durant dans le noir à attendre. Attendre quoi ? Attendre qui ? Tout est fini ! Je n'ai plus d'autres choix ! Grelottante, affaiblie, je prends mon téléphone et compose le numéro de Pâris. Comment vais-je lui annoncer ? Ma découverte est tellement inconcevable, que moi-même, psychiatre, il m'est difficile de l'admettre. Pourtant les faits sont là, ils s'étalent impudiques devant moi ! Le policier décroche :

— Bonjour Docteur !

Sans préambule, je lui annonce :

— Je sais qui a tué tous ces pauvres gens, qui est l'auteur des lettres anonymes, qui a mis à sac notre maison et qui a brûlé les toiles de Patrick !

J'éclate en sanglot et pousse un hurlement à faire pâlir les plus vaillants. Je mets du temps avant de me ressaisir et d'annoncer l'identité du coupable. Je raconte alors tout ce que je sais, tout ce que j'ai découvert. Rien n'est sensé dans ce que je dis, tout sort en vrac, sans tri préalable. Au bout du fil, le silence du lieutenant Pâris m'encourage à poursuivre mon récit, comme si je parlais dans le vide, comme si tout ce que je disais

n'aurait aucune conséquence. Lorsque je cesse mon soliloque, le policier met du temps à s'exprimer, sans doute encaisse-t-il le choc, comme moi. Puis j'entends sa voix, enrayée, prononcer :

— On arrive !

54

— Docteur Hélène Pagès vous êtes mise en examen, dès ce jour, lundi 26 février 2018, à 16 heures 30. Voici les faits qui vous sont reprochés et que vous avez avoués de votre propre chef avant de nous éclairer sur des indices probants. Il s'agit des meurtres de Simone Louvier, de Marie-Claude Carmillet et de sa fille Séraphine Carmillet, de Françoise Hersant, et de la destruction d'œuvres de votre conjoint. Puis dans des affaires plus anciennes, du meurtre de Caroline Maury, de Mathieu Girard et de votre grand-mère Louise Beaulieu. Vous allez être placée en détention provisoire dans l'attente de votre procès.

La voix du juge d'instruction résonne dans mon esprit. Il lève les yeux sur moi, abaisse ses lunettes et ajoute :

— Vous nous avez aussi avoué être l'auteure des lettres anonymes destinées à vous-même, ainsi que de la mise à sac de

votre domicile. Le procès nous dira s'il s'agissait-là d'un leurre pour brouiller les pistes.

Tout me semble irréel. Je sais que je suis responsable de tous les méfaits qui me sont reprochés, je les ai vus, ressentis, comme une bombe à retardement, mais c'était l'autre moi. Je vais payer pour celle ou plutôt celui qui a pris possession de mon corps il y a bien longtemps. Mais ça, la justice n'en aura cure. Je suis la seule responsable de mes actes et je vais devoir payer pour tout le mal que j'ai fait dans mon inconscient. Au vu de la situation, mon avocat a demandé au juge que soit effectuée une expertise psychiatrique sur ma personne. Patrick, dans le déni en premier lieu, puis effaré, m'a juré d'être toujours là pour moi. Il m'a redit tout l'amour qu'il ressentait pour moi. Mais, pourra-t-il tenir sa promesse quoiqu'il arrive ?

## Épilogue

Dans la cellule que j'occupe avec Valérie, une femme accusée du meurtre de son époux, je me tais. Je n'ai aucune envie de communiquer avec elle. D'emblée, elle s'est présentée. J'en ai fait de même, puis je me suis murée dans le silence. Allongée sur mon lit, seule avec moi-même, seule avec mon autre moi, je n'arrive pas à trouver le sommeil. Tout est allé si vite !

La silhouette souffre dans son corps, dans sa tête. Elle repense à son histoire. Son père l'avait façonnée à son image. Il aurait préféré un garçon, un petit mec, un dur ? Qu'à cela ne tienne. La fillette devint, un dimanche sur trois, ce que certains étiquettent comme étant un « garçon manqué ». Robert Pagès était aux anges. Hélène devint Fred, rien que pour lui. Une lutte acharnée, une haine sans borne surgirent dès lors entre les deux enfants qui devinrent rivaux. Pour bien se

différencier de son double, Fred devint gaucher, comme son père. Robert ne cessa de traîner dans les bars avec « le gamin ». Ils rentraient sur le matin, le plus jeune soutenant le plus âgé. Fred vouait une véritable passion pour son père. Il vénérât en lui non pas un dieu mais le Diable. C'était ce qui le fascinait. L'homme n'avait de cesse de parler de son ex-femme comme étant une infâme pécheresse, la désignant sous tous les noms les plus abjects qui pouvaient exister. Elle le menaçait de contacter le juge pour lui retirer tout droit de visite et l'empêcher ainsi de voir son enfant unique, la chair de sa chair. Il ne la laisserait jamais faire. Il était prêt à la tuer s'il le fallait ! Il inculqua ses propres valeurs à son fils. Lorsqu'il était à jeun, il lui lisait des passages du recueil de Charles Baudelaire, *Les Fleurs du mal*. Fred adorait ce livre, tant son contenu que l'objet dont la couverture était en cuir, imprimée de lettres dorées. Son père le lui avait offert l'une des dernières fois qu'il l'avait vu.

Il n'a rien vu du drame. Ce n'est que lorsque son père s'est effondré en sang qu'il a réalisé ce qu'il venait de se passer. Il était mort. Un policier a pris Fred dans ses bras pour l'éloigner de la scène. Mais devant ses yeux, s'offrait le spectacle impitoyable du cadavre de ses parents. L'infâme pécheresse qui

voulait les séparer est tombée à jamais. Mais dans sa chute, elle a entraîné Robert. Dès ce jour, Fred s'est mis à détester au plus haut point celle qui l'avait mis au monde, tout autant qu'Hélène, la sage petite fille qui adorait sa mère. Sa haine se porta aussi sur toutes ces abjectes créatures manipulatrices dont le monde était peuplé. Son père le lui avait inculqué, sans relâche. Épuisé, il s'était endormi, durant de nombreuses années, avant de réapparaître, à l'adolescence. Il trouva la force de se jeter sur cette vieille pie, qui n'était autre que sa grand-mère. La vile mégère leur empoisonnait leur vie. Ce fut sa première victime. Il l'avait étranglée, avant de laisser la place à Hélène. C'était donc elle qui avait découvert le corps. Cet exploit l'éreinta à un point tel qu'il se rendormit pendant plusieurs années. Il reprit vie quelques fois et avait découvert Caroline la meilleure amie de son autre. Il avait eu le temps de l'analyser. Elle avait une liaison avec une jeune femme. Il n'appréciait guère cette perverse créature. Il savait que son père aurait exécré cette intrigante, qui plus est lesbienne. En l'éliminant, il anéantirait en même temps Hélène. Son désir de lui nuire n'était pas assouvi. Deuxième victime pour Fred, avec en prime la détresse de son double. Il jubilait. Mathieu Girard

s'était retrouvé sur sa route. Il n'avait pas eu d'autres choix que de le supprimer. Mais c'était un cas de légitime défense, car l'individu s'en était pris à lui. Pensant qu'il s'agissait d'Hélène, Mathieu avait souhaité l'envoyer en enfer. Un comble pour lui, qui se désignait comme le successeur de son diable de père ! Puis, vint la nouvelle vie d'Hélène à Dijon. L'effet fut instantané pour Fred. Il s'assoupit. Il lui sembla que son sommeil avait duré un siècle lorsqu'il fut animé à nouveau par une soif de vengeance. Il perçut des changements dans le corps qui le transportait, un bouleversement hormonal. La ménopause agit comme un électrochoc sur Fred qui s'éveilla progressivement. Sa décision était prise. Il devait agir sur la sage Hélène. Son autre, appréciée par ses patients et ses pairs, venait de trouver l'amour. Elle s'épanouissait. Il se devait d'arrêter ça ! Il allait perturber sa petite vie minable, torturer son esprit et celui de son compagnon, qu'il poussera par la suite au suicide, par de petits messages subliminaux durant son sommeil. Quelle jouissance alors, lors de l'élaboration de ses divers plans, par intermittence, et lors de la mise à sac de la maison ! Il s'amusa à effrayer le chat, il retourna tout, sema la pagaille çà et là. Pas une pièce ne fut épargnée. Il vola quelques toiles, des

bijoux dont la provenance lui provoqua un déchaînement de haine, puis l'ordinateur portable dans lequel étaient stockés des souvenirs heureux. Il exulta, dans une clairière autour du feu de joie dans lequel se consumaient peu à peu les toiles volées. Il commença alors sa valse de lettres adressées à Hélène. Découpées dans des magazines et collées sur une feuille, les lettres s'assemblaient en un message explicite. Il écrivait de sa main gauche l'adresse de celle qu'il souhaitait détruire. Dès la deuxième lettre, il s'inspira de ses poèmes fétiches, en hommage à son père. Muni de gants, il s'appliqua à communiquer à sa façon avec son autre. Le décès de Simone a été le facteur déclenchant pour les autres crimes. Alors qu'il glissait l'enveloppe dans la boîte aux lettres, la vieille dame l'avait surpris. Stupéfaite de découvrir le changement radical de comportement de la psychiatre qui lui paraissait pourtant si aimable, la vieille dame prit peur, surtout en découvrant sa face malveillante et son regard foudroyant. Elle sut à cet instant que son heure était proche. Le Diable face à elle l'hypnotisait.

Fred suivait de temps à autre ce qu'il se passait dans le cabinet d'Hélène. Il avait découvert le destin de Séraphine. Il en voulut à la mère de celle-ci, plus qu'à ses ex-compagnons. En

assassinant cette femme, il lui sembla s'acharner sur sa propre mère. Ainsi, il vengeait Robert. Lorsque l'enquête révéla le véritable visage de Séraphine, il était évident qu'il ne devait pas lui permettre de vivre. Il s'était rendu à l'hôpital. Personne n'avait remarqué sa présence. Dans son sac, une bouteille de whisky et un tube de Lexomil. Il ne lui était pas compliqué de se procurer cet anxiolytique dont il usa à plusieurs reprises. Devant cette perverse manipulatrice, pathétique sur son lit d'hôpital, il lui fit comprendre qu'elle n'avait plus rien à faire dans ce monde. Il la força à boire au goulot et lui inséra les comprimés dans la bouche, avant de lui faire avaler une nouvelle fois l'alcool. Elle n'avait plus la force de se débattre. Fred ne s'était pas éternisé. Il ne devait pas être surpris dans la chambre. Il attendit quelques minutes, glissa le tube dans la main de la jeune femme, jeta la bouteille sous le lit avant de s'éclipser aussi transparent qu'à son arrivée. Elle ne tarderait pas à s'éteindre.

La victime suivante n'était autre que Françoise Hersant, une autre infâme pécheresse qui ne savait que répandre le mal autour d'elle. Même scénario que pour Séraphine, mais il éprouva plus de difficultés avec elle. Il finit par l'assommer

avant de lui faire ingurgiter le mélange d'alcool et de comprimés.

Fred pousse un cri de jouissance en se remémorant tous ces événements.

— J'ai fait tout ça pour toi Papa ! J'ai gagné la partie !

Puis il regarde ses mains, un sourire sur les lèvres. Il détourne son regard vers le corps sans vie de sa compagne de cellule. Tout néophyte pourra remarquer des marques sur son cou, indiquant une mort par strangulation.



## Remerciements

Pour ma part, écrire est un plaisir, même si parfois, avouons-le, cela fait souffrir. Lorsque j'écris la dernière phrase et que je m'apprête à transmettre mon roman pour la relecture, je suis toujours partagée entre satisfaction et doutes. Les premiers à me relire sont mon mari Arnaud et ma fille Alexia. Ils me conseillent, m'encouragent, me corrigent. Leur avis, que je sais objectif, est important pour moi. Merci à eux du fond du cœur. Je remercie également Cécile, qui s'est pliée à la lourde tâche d'apporter les premières corrections sur ce roman.

Pour leurs conseils professionnels dans les domaines médicaux et psychiatriques, merci au docteur Myriam BG, ainsi qu'à Aurélie.

Pour les promenades de repérage à Dijon, malgré la pluie et les inondations sur les lieux que je voulais à tout prix découvrir, merci à Stéphane.

Pour ses conseils et le petit déclic qui m'a permis la poursuite de ce roman, à un moment où je bloquais, merci à mon amie auteure Renée Hallez.

Merci à mon ami auteur Serge Etiévant, pour ses remarques cordiales, espiègles et constructives suite à sa lecture de la première édition.

Que serions-nous, auteurs, si nous n'avions pas les encouragements de nos lecteurs. Un énorme merci à vous qui me suivez, me lisez et m'encouragez, pour la plupart depuis le début de cette belle aventure littéraire.

Merci également aux libraires qui transmettent leur passion des livres.

Je tiens à remercier aussi les amis auteurs que je côtoie régulièrement lors des salons ou rencontres littéraires. Nos échanges, nos fous rires sont précieux.

Enfin, un grand merci à Lacoursière Éditions, qui a souhaité éditer *Les Fleurs du Diable* et Annick, leur correctrice, pour son professionnalisme et sa méticulosité.

Il s'agit ici d'une réédition puisque mon roman avait été édité dans une autre maison d'édition en 2019.

## IMPRIMATUR

© *Lacoursière Éditions, 2022.*

*Achevé d'imprimer sur les presses de l'imprimerie  
Lightning Source à Maurepas (France) au mois  
de février 2022 (le premier trimestre de l'an).*

**Gencod du distributeur (Hachette Livre  
Distribution) : 3010955600100**

*Dépôt légal : Premier trimestre 2022.*

